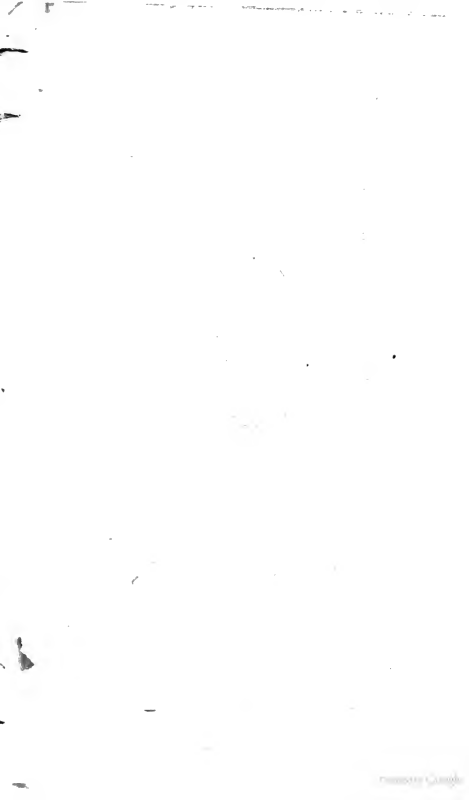
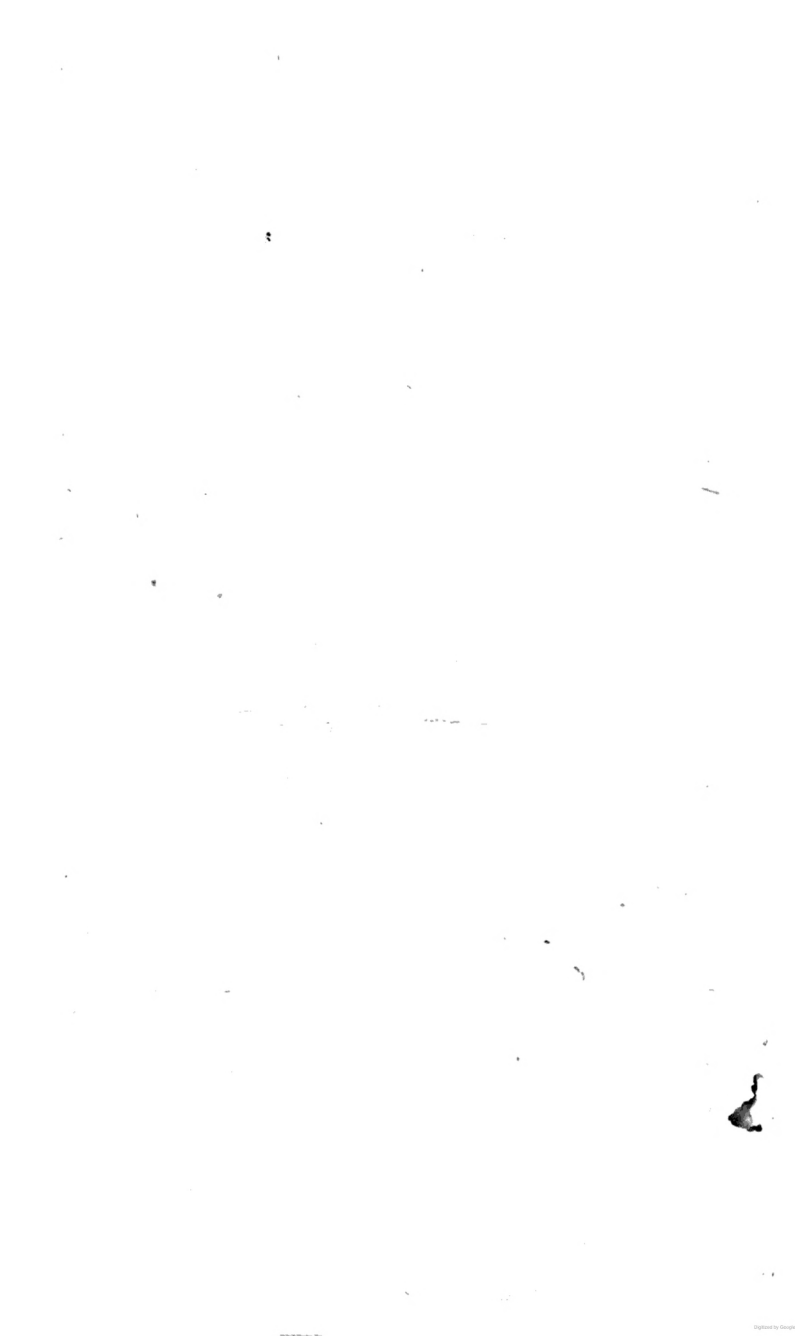




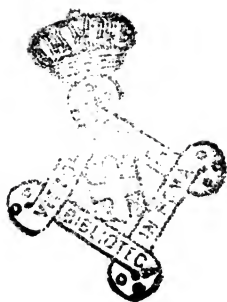






OEUVRES
DE
SAINTE THÉRÈSE.
TOME PREMIER.

On a tiré quelques exemplaires en papier vélin.





OU SOUFFRIR OU MOURIR.

OEUVRES
DE
SAINTE THÉRÈSE,

TRADUITES EN FRANÇAIS
PAR ARNAULD D'ANDILLY

NOUVELLE ÉDITION, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE

TOME PREMIER.

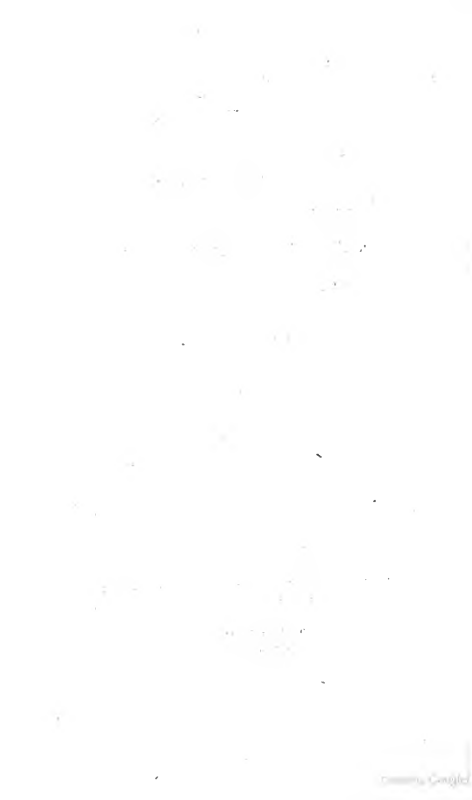


A LYON,

CHEZ FR. MATHERON, Libraire, rue Mercière, N.º 16,
à la Providence.



1818.



AVERTISSEMENT.

L'ÉMINENCE de l'esprit de sainte Thérèse, jointe à toutes les vertus et à toutes les graces surnaturelles qui peuvent enrichir une ame, me la faisant considérer comme l'une des plus grandes lumières de l'Eglise dans ces derniers siècles, me porta, il y a déjà plusieurs années, à entreprendre de traduire toutes ses œuvres. Mais lorsqu'après avoir donné au public son traité du chemin de la perfection; et quelques autres petits traités, je voulois continuer, je me trouvai engagé à traduire des Vies de Saints, par des raisons dont j'ai rendu compte dans l'avis au lecteur, du volume de celles que j'ai fait imprimer d'un grand nombre des plus illustres. Un autre engagement m'obligea ensuite à la traduction de Joseph : et l'ayant achevée à cet âge que Dieu a comme donné pour terme à la vie des hommes, et au-delà des bornes duquel l'Ecriture dit qu'il n'y a plus que de l'infirmité et de la douleur, j'avois résolu de ne travailler désormais que pour moi seulement, en m'occupant à de saintes lectures qui ne remplissent mon esprit que des pensées de l'éternité. Dans ce dessein, la première chose que je fis, fut de relire sainte Thérèse pour ma propre édification; et j'en fus si touché, que je crus que puisque Dieu me donnoit une santé si extraordinaire dans un tel âge, je devois l'employer à achever ce que je n'avois fait que commencer; et je m'y suis attaché avec tant d'application, que Dieu m'a fait la grace de finir ce long travail plutôt que je n'aurois osé l'espérer.

Encore que la Sainte parle beaucoup dans ses ouvrages de la pratique des vertus , et particulièrement de celle de l'humilité et de l'obéissance , néanmoins , parce que l'oraison est le principal sujet dont elle traite , elle s'étend plus sur celui-là que sur tous les autres , à cause qu'elle le considéroit comme le moyen d'arriver à cette haute perfection qu'elle souhaitoit aux ames dont Dieu lui avoit donné la conduite. Mais parce que les graces dont il l'a favorisée , et les vérités qu'il lui a fait connoître dans une occupation si sainte , sont si extraordinaires et si élevées , que ce qu'elle en rapporte peut passer pour des nouvelles de l'autre monde , et pour un langage tout nouveau. Il n'y a pas sujet de s'étonner que presque tous ceux qui lisent ces œuvres trouvent de l'obscurité dans les endroits où elle traite de ces matières si sublimes. C'est ce qui m'avoit fait croire que pour dissiper en quelque sorte ce nuage qui s'offre d'abord à leurs yeux , et qui demande tant d'attention pour ne se point refroidir dans une lecture si différente de celle des autres livres , je devois commencer cet Avertissement par éclaircir les termes dont la Sainte se sert pour faire entendre des choses qui ont si peu de rapport à nos connoissances ordinaires , afin que lorsque l'on se rencontrera dans ces endroits difficiles , on ne soit pas surpris par l'ignorance des termes dont la Sainte est contrainte d'user pour s'expliquer , et qu'ainsi ne perdant point courage , on franchisse ces écueils qui ont jusqu'ici arrêté la plupart du monde dans les endroits les plus élevés et les plus excellens de ces ouvrages. Mais depuis , ayant considéré que cela tien-

AVERTISSEMENT.

vij

droit ici trop de place , j'ai pensé qu'il valoit mieux renvoyer les lecteurs à la table des matières , que j'ai faite très-exactement , que l'on trouvera à la fin , sur tout ce qui regarde les diverses manières d'oraison.

Après que l'on se sera rendu ces termes familiers , je veux croire que l'on n'aura pas beaucoup de peine à entendre tout ce qui est compris dans cet ouvrage. Je l'ai divisé en deux parties : et voici l'ordre dans lequel j'ai jugé à propos de mettre les diverses pièces qui le composent.

LA VIE DE LA SAINTE ,

ÉCRITE PAR ELLE-MÊME.

Je ne m'arrêterai point à donner des louanges à cet ouvrage , puisqu'il est déjà si connu et si estimé de tout le monde. Je me contenterai de dire que , comme la Sainte se trouva obligée , par le commandement de ses supérieurs , d'y parler des graces qu'elle avoit reçues de Dieu , c'est là qu'elle commence à traiter particulièrement de l'oraison , qu'elle compare à un jardin spirituel qui peut être arrosé en quatre manières , dont la première est l'oraison mentale , qui est comme tirer de l'eau d'un puits à force de bras ; la seconde , l'oraison de quiétude , qui est comme en tirer avec une machine ; la troisième , l'oraison d'union , qui est comme en recevoir sans peine d'une fontaine ou d'un ruisseau par des rigoles ; et la quatrième , l'oraison de ravissement , qui est comme une pluie qui tombe du ciel , sans que nous y ayons rien contribué. A quoi j'ajouterai que le feu d'un amour de Dieu , tel

qu'étoit celui dont brûloit le cœur de la Sainte, ne pouvant être si ardent sans jeter des flammes, elle interrompt souvent son discours pour l'adresser à cette suprême Majesté, par des paroles toutes de feu et d'amour, de même que saint Augustin dans ses confessions, dont elle témoigne que la lecture avoit fait une si forte impression en son ame, et son style dans ces matières d'un amour céleste et tout divin, me paroît si semblable au sien, qu'il est, à mon avis, facile de voir qu'ils étoient animés d'un même esprit. J'ai fait marquer ces paroles de la Sainte à Dieu par des guillemets, afin qu'on les puisse trouver sans peine, et j'ai fait mettre en caractères italiques celles que Dieu lui disoit. Elles sont en si grand nombre, que je pense qu'il se trouvera très-peu de Saints à qui il ait fait une telle grace.

FONDATIONS

Faites par la Sainte de plusieurs Monastères.

QUOIQUE ces fondations soient une relation de plusieurs choses semblables, elles sont mêlées de divers événemens rapportés d'une manière si agréable, et la narration en est si pure, qu'il y a peu d'histoires plus divertissantes. Elles sont aussi très-utiles, parce que la Sainte n'y perd aucune occasion de faire d'excellentes réflexions sur l'exercice des vertus, pour exciter ses Religieuses à s'avancer de plus en plus dans le service de Dieu.

M A N I È R E D E V I S I T E R

L E S M O N A S T È R E S.

RIEN ne peut , ce me semble , être plus utile pour les Supérieurs et pour les Supérieures que ce petit traité , tant il excelle également en jugement , en prudence et en sainteté.

A V I S D E L A S A I N T E

A S E S R E L I G I E U S E S.

CES avis sont aussi des instructions fort utiles.

L E C H E M I N D E L A P E R F E C T I O N.

JE ne dirai rien de ce traité , après le jugement si avantageux que le public en a déjà fait , lorsque je lui en ai donné la traduction.

M É D I T A T I O N S S U R L E P A T E R.

JE ne pourrois que répéter la même chose que je viens de dire sur le chemin de la perfection.

L E C H A T E A U D E L ' A M E.

C'EST ici où je me trouve obligé de me beaucoup étendre , à cause de la prévention presque générale que cet ouvrage est si obscur , qu'il est inutile de le lire.

La manière d'exprimer les choses est ce qui les rend d'ordinaire intelligibles ou obscures.

Ainsi , de très-faciles à entendre par elles-mêmes , peuvent être obscures lorsqu'elles sont mal exprimées ; au lieu que les plus difficiles étant bien traduites , peuvent , quelque élevées qu'elles soient , être rendues claires par la netteté de l'expression. Que si on allègue sur cela la difficulté qui se rencontre dans les écrits des Prophètes et de l'Apocalypse , il suffit , ce me semble , de répondre que les Prophètes et saint Jean , ou , pour mieux dire , le Saint-Esprit qui parloit par leur bouche , n'a pas eu dessein de se rendre plus intelligible , parce que ce sont des secrets et des mystères qui doivent demeurer inconnus aux hommes , jusqu'à ce que le temps soit arrivé de les rendre , par les effets , intelligibles à tout le monde. Mais pour ce qui regarde ces traités de sainte Thérèse , et particulièrement celui du Château de l'Ame , c'est le contraire. Car elle dit précisément en divers endroits , qu'elle fait tout ce qu'elle peut pour se rendre intelligible , à cause que son dessein est de découvrir à ses Religieuses ce que Dieu lui avoit fait connoître de son infinie grandeur , et des merveilles renfermées dans les graces extraordinaires qu'il fait aux ames ; comme aussi de leur apprendre ce qu'elle savoit des artifices dont le démon se sert pour les faire tomber dans ses pièges , et pour détruire ainsi en elles l'ouvrage de son esprit Saint. En quoi elle témoigne toujours appréhender de ne se pas bien expliquer : ce qui montre combien elle desiroit d'éviter l'obscurité. La question n'est donc pas , si ces matières sont si élevées , qu'elles soient inconnues à ceux qui n'ont point reçu de Dieu le don de ces oraisons si sublimes , puisque chacun en

convient ; mais de savoir si cette grande Sainte a exprimé de telle sorte ce que l'expérience lui en a appris , qu'elle l'ait rendu intelligible ; et c'est ce que je suis persuadé qu'elle a fait , me paroissant que l'on peut entendre ce qu'elle rapporte de ces communications de Dieu avec les ames , à qui il donne dès cette vie des connoissances angéliques. Ainsi , il ne s'agit pas de demeurer d'accord si elle a eu intention dans cet ouvrage de bien exprimer ces hautes vérités , puisque l'on n'en peut douter , ni si elle s'en est bien acquittée , après avoir vu de quelle sorte elle s'exprime si clairement dans tout le reste ; mais seulement de juger si dans cette traduction j'ai bien compris son sens , et si j'ai été assez heureux pour le faire comprendre aux autres. Or , c'est en quoi je ne suis pas si présomptueux que de croire d'avoir aussi bien réussi qu'auroient pu faire des personnes très-habiles , et beaucoup plus intelligentes que je ne le suis en ces matières si spirituelles. Ce que je puis dire avec vérité , c'est que je n'ai jamais rien trouvé de si difficile , tant par les choses en elles-mêmes , que par la manière d'écrire de la Sainte , qui met quelquefois parenthèses sur parenthèses , lorsque l'esprit de Dieu l'emporte avec tant de rapidité à déclarer ce qu'elle sait des effets de la grace qui vont si fort au-delà des connoissances humaines. Ainsi , il n'y a point d'efforts que je n'aie fait pour tâcher à découvrir son véritable sens. Et comme toute la difficulté tombe sur ce qui est de l'oraison , le moyen dont je me suis servi pour m'en éclaircir a été de considérer avec une extrême application , tout ce que la Sainte en a dit dans ses autres

traités , qui ont précédé celui de ce Château de l'Ame , dans lequel elle marque particulièrement que depuis quatorze ou quinze ans qu'elle avoit écrit de cette matière , Dieu lui en avoit fait connoître beaucoup de choses qu'elle ignoroit auparavant : tellement que l'on peut dire que ce traité est comme son chef-d'œuvre en ce qui regarde l'oraison. Mais cet avantage ne lui ôte pas celui d'être aussi très-excellent et très-utile pour ce qui est de la pratique des vertus. Elle en parle admirablement en plusieurs endroits. Et si d'un côté les personnes spirituelles y trouvent tant de lumières dont elles n'avoient point de connoissances ; ceux que Dieu n'a pas favorisés de semblables graces , et qui sont même encore engagés dans le siècle , n'y trouveront pas moins à apprendre pour la pratique d'une vie toute chretienne. Car cette grande Sainte y fait voir que la perfection ne dépend pas de ces graces extraordinaires , de ces visions merveilleuses , de ces ravissemens , de ces extases que Dieu donne à qui il lui plaît , et que l'on ne doit pas demander , ni même désirer ; mais que tout consiste à soumettre entièrement notre volonté à la sienne. Ce qui est d'une si grande consolation , que l'on ne sauroit trop admirer son infinie bonté pour les hommes , de vouloir ainsi , par des voies si différentes , les rendre éternellement heureux.

PENSÉES SUR L'AMOUR DE DIEU.

JE ne saurois assez m'étonner de ce que le traité du Château de l'Ame faisant tant de bruit , on ne parle point de ces Pensées sur

L'amour de Dieu , qui sont comme la suite de la septième demeure de ce Château spirituel , et encore plus élevées s'il se peut. J'avoue n'avoir jamais rien vu qui m'ait paru plus beau , ni qui porte l'esprit à une plus haute admiration de la grandeur infinie de Dieu et des merveilles de sa grace. En quoi le traité est d'autant plus à estimer , que la Sainte y mêle selon sa coutume , à des pensées si sublimes , des instructions très-utiles pour la pratique des vertus ; et qu'au lieu de décourager les lecteurs par la vue d'une perfection à laquelle ils n'oseroient aspirer , elle les console en leur faisant voir qu'il n'est point nécessaire pour être entièrement uni à Dieu , et ainsi parfaitement heureux , qu'il nous favorise de ces graces si relevées ; mais qu'il suffit , comme je viens de le dire , de soumettre absolument notre volonté à la sienne , et de témoigner cette soumission par toutes nos actions.

M É D I T A T I O N S

A P R È S L A C O M M U N I O N.

COMME j'avois déjà donné ce petit traité au public , avec celui du chemin de la Perfection et les Méditations sur le Pater , je me contenterai de dire que je l'ai mis ensuite du Château de l'ame et des Pensées sur l'amour de Dieu , parce qu'il est plein de mouvemens si vifs et si ardens de cet amour , qu'il peut passer pour l'une de ces effusions du cœur , qui détachent de telle sorte une ame des sentimens de la terre , qu'elle l'élève vers le ciel par son ardeur et son impatience de posséder cet adorable Sauveur.

qui fait toute sa félicité , et la remplit de l'espérance de régner éternellement avec lui dans sa gloire.

Quant aux LETTRES DE LA SAINTE ; ayant considéré ses œuvres comme toutes comprises dans les trois volumes en espagnol , imprimées à Anvers en 1649 , j'avois cru , après avoir achevé le troisième , qu'il n'y avoit rien d'elle à traduire. Mais sur ce que j'appris qu'il y avoit un quatrième volume , aussi imprimé à Anvers en 1661 , j'ai voulu le voir , et j'ai trouvé qu'il n'est composé que de Lettres de la Sainte , et de quelques avis à ses Religieuses et aux Carmes déchaussés , avec des remarques de Monsieur l'Evêque de Palafox , et qu'il n'y a que deux ou trois de ces lettres qui aient du rapport à ses autres ouvrages , le reste n'étant que des lettres particulières qu'elle écrivoit touchant les affaires de son Ordre. Ainsi , j'ai cru que M. Pelicot , ayant traduit avec grand soin ce quatrième volume , je ne pourrois , sans une espèce de larcin , en tirer ces deux ou trois lettres , ou me pesuader sans présomption de pouvoir , en les traduisant de nouveau , y mieux réussir que lui.

Voilà donc en quoi consistent généralement toutes les Œuvres de cette grande Sainte qui ont paru jusqu'à cette heure. Et je n'ai rien omis à traduire des trois premiers volumes que des vers , dont la reprise est : Que muero porque no muero , c'est-à-dire : Car je meurs de ne mourir pas ; parce que la sainte ayant déclaré expressément en la page 222 du tome premier de sa vie , que ces vers étoient une production de son amour et non pas de son esprit , j'avoue n'avoir pas été assez hardi pour entreprendre

d'expliquer des pensées que le Saint-Esprit lui a inspirées et fait exprimer d'une manière si élevée et si pénétrante , que quand on pourroit douter de la vérité des paroles de cette admirable Sainte , ce que personne n'oseroit faire , il seroit facile de juger , par le style de ces vers divins , qu'elle n'y a point eu de part.

On trouvera dans quelques endroits des notes ; et comme je ne doute point que ces notes qui sont dans l'espagnol , ne soient des remarques faites par quelque grand contemplatif sur les matières les plus difficiles de l'oraison , et qu'ils ont été traduites par le Père Cyprien , dans sa traduction des ouvrages de cette grande Sainte , je me suis cru obligé de les traduire aussi , afin que l'on ne me pût blâmer d'avoir négligé de le faire.

Pour ce qui regarde la fidélité de ma traduction , j'espère que ceux qui voudront se donner la peine de la conférer exactement avec l'espagnol , jugeront qu'il est difficile d'être plus religieux que je l'ai été à rapporter le sens de la Sainte , et même jusqu'aux moindres des mots que l'on ne pourroit omettre sans l'altérer en quelque sorte. Mais comme chaque langue a des beautés et des expressions qui lui sont particulières , il n'y a point de soin que je n'aie pris pour balancer , par les avantages que notre langue a sur l'espagnole , ceux que l'espagnole a sur la nôtre. Et je suis persuadé que c'est l'une des règles la plus importante , aussi bien que la plus difficile à pratiquer que l'on puisse suivre dans la traduction , parce qu'elle fait qu'en plusieurs endroits les copies surpassent les originaux. Après avoir rendu raison à ceux qui liront cet ouvrage , de la

conduite que j'y ai tenue , il ne me reste qu'à implorer l'assistance de cette glorieuse Sainte , afin que Dieu ait mon travail agréable. Et si ses prières ont été si puissantes lorsqu'elle étoit encore sur la terre , où il ne lui découvroit ces hautes vérités que comme à travers des nuées éclatantes de lumière ; que ne dois-je point attendre de son intercession , maintenant que ces voiles étant levés , elle règne avec lui dans sa gloire , qu'elle voit ces vérités dans leur source , et que l'ardente charité dont elle étoit embrasée , s'est augmentée de telle sorte dans le ciel , qu'on peut la considérer comme l'un de ces Séraphins qui brûlent sans cesse de ce feu divin que nuls siècles ne verront éteindre. J'espère aussi que ceux qui seront le plus touchés de la lecture de ces admirables ouvrages de la Sainte , et particulièrement entre tant de maisons religieuses , celles de son Ordre voudront bien imiter sa charité , en ne me refusant pas la prière que je leur fais de tout mon cœur , de se souvenir de moi devant Dieu.

~~~~~

**B U L L E**  
**DE LA CANONISATION**  
**DE LA**  
**BIENHEUREUSE VIERGE THÉRÈSE.**

---

**GRÉGOIRE, ÉVÊQUE,**  
**SERVITEUR DES SERVITEURS DE DIEU.**

*A perpétuelle mémoire.*

**L**E Tout-puissant Verbe de Dieu, étant descendu du sein de son Père en ce bas monde, pour nous retirer de la puissance des ténèbres, après avoir accompli le temps de sa dispensation, et devant retourner de ce monde à son Père, n'a point choisi beaucoup de personnes nobles, ni beaucoup de philosophes du siècle, pour propager, dans l'univers entier, l'Eglise de ses Elus, qu'il avoit acquise par son sang; comme aussi pour l'instruire par la parole de vie, pour confondre la sagesse des sages du monde, et pour détruire tout orgueil, qui s'élevoit contre Dieu; mais il a fait choix des personnes du peuple, qui étoient comme la lie,

*Tome I.*

*b*

et le rebut des hommes , lesquels pussent s'acquitter de la fonction à laquelle il les avoit prédestinés de toute éternité , non point dans la sublimité du style , ni dans les paroles d'une sagesse humaine , mais dans la simplicité et dans la vérité. Et aussi dans la suite des temps , lorsque suivant ses décrets éternels , il a daigné visiter son peuple par ses fidèles serviteurs , souvent il a employé pour ce ministère des hommes simples et humbles , par le moyen desquels il a communiqué de grands biens à l'Eglise catholique , leur révélant ainsi , suivant ses paroles , les mystères du royaume du Ciel cachés aux grands du monde , les illuminant des graces divines si abondamment , qu'ils enrichissent l'Eglise par les exemples de toutes les vertus , et lui donnent un nouvel éclat par la gloire des signes et des prodiges. Mais en nos jours il a opéré un salut signalé par les mains d'une femme , en suscitant dans son Eglise , comme une nouvelle Debora , la Vierge Thérèse , laquelle ayant remporté une victoire admirable en domptant sa chair par une virginité perpétuelle , triomphant du monde par une humilité merveilleuse , et terrassant toutes les embûches du démon par un grand nombre de vertus éminentes ; aspirant à de plus hauts exploits , et s'élevant au-dessus de la condition et de la portée de son sexe par la grandeur de son courage

elle a ceint de force ses reins, et a formé un bataillon de personnes fermes et valeureuses, qui combattissent avec des armes spirituelles pour la maison du Dieu des armées, pour sa loi et pour ses commandemens, laquelle Vierge, pour l'accomplissement d'un si grand œuvre, Notre-Seigneur a rempli de l'esprit de sagesse et d'entendement, et l'a tellement inondée des trésors de sa grâce, que sa splendeur, comme une étoile dans le firmament, éclate et brille dans la maison de Dieu pour une éternité. Nous avons donc jugé digne et convenable que celle que JÉSUS-CHRIST, Notre-Seigneur, fils unique du Père éternel, a daigné manifester à son peuple, comme une Epouse ornée d'une couronne et parée de ses joyaux dans la gloire des miracles; suivant notre sollicitude pastorale dans l'Eglise universelle, à laquelle, bien que sans le mériter, nous présidons; nous avons, dis-je, jugé convenable de décréter d'autorité apostolique, qu'elle soit honorée comme une Sainte et une Elue du Seigneur, afin que tous les peuples confessent Dieu dans ses merveilles; et que tout homme connoisse que ses miséricordes ne sont point taries; en sorte que bien que nos péchés exigeant les fléaux de sa justice, il nous visite avec la verge de son indignation, il ne retient pas néan-

moins, ou ne retire point ses miséricordes et ses largesses, par les traits acérés de sa colère, lorsque dans nos afflictions, il nous munit de nouveaux secours, et va multipliant ses amis, qui défendent et protègent son Eglise par les suffrages de leurs mérites et de leurs intercessions; et afin que tous les Fidèles de JÉSUS-CHRIST entendent quelle abondance de son esprit Dieu a versé sur sa servante, et qu'ainsi la dévotion croisse de jour en jour à son égard. Nous avons trouvé à propos d'insérer ici quelques-unes de ses vertus signalées et éminentes, et aussi quelques merveilles de celles que Dieu a opéré par elle.

Thérèse naquit à Avila au Royaume de Castille, l'an de notre salut 1515, de parens nobles de race et de vertu, par lesquels étant élevée en la crainte de Dieu, elle donna des témoignages admirables de sa future sainteté, dès son jeune âge, d'autant que lisant les actions et les exploits des saints Martyrs, son cœur fut tellement pénétré du feu du Saint-Esprit, qu'elle s'enfuit de la maison de ses parens avec son frère, qui étoit encore dans l'enfance, pour passer en Afrique, et y répandre son sang pour la Foi de JÉSUS-CHRIST. Mais étant détournée de son dessein par la rencontre de son

oncle, déplorant, par des larmes continuelles la perte de l'heureux partage qu'on lui avoit ravi, elle compensa le désir ardent du martyre par des aumônes et autres œuvres pieuses. Etant parvenue à l'âge de vingt ans, elle se consacra entièrement au service de JÉSUS-CHRIST, et suivant la vocation du Ciel, elle prit l'habit de Religieuse dans le Monastère de l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel, qui gardoit la règle mitigée, afin qu'étant plantée dans la Maison du Seigneur, elle y poussât des fleurs. Après dix-huit ans de profession dans cette maison, affligée de maladies graves, et tourmentée par diverses tentations, sans être soulagée des consolations d'en-haut, elle supporta le tout avec l'assistance de Dieu, si constamment, que, par cette preuve de sa foi, elle fut trouvée plus précieuse que l'or qui est affiné par le feu, et digne d'honneur, de louange et de gloire au jour de la révélation de JÉSUS-CHRIST. Et parce que, pour élever un haut édifice des vertus chrétiennes, il a fallu mettre le fondement de la Foi, Thérèse l'a posé si ferme et si stable, que suivant la parole du Seigneur, elle doit être comparée à l'homme sage qui a bâti sa maison sur la pierre; d'autant qu'elle croyoit et révéroit tellement les saints Sacremens de l'Eglise

et les autres points et mystères de notre Religion , qu'elle ne pouvoit avoir plus de certitude d'aucune chose que ce fût , comme elle le disoit et le témoignoit souvent. Etant éclairée de cette lumière de la Foi , elle contemploit si clairement des yeux de l'ame le Corps de JÉSUS-CHRIST au Saint - Sacrement de l'Eucharistie , qu'elle disoit qu'elle ne portoit point envie à ceux qui le voyoient des yeux du corps. Quant à la vertu d'espérance , elle en avoit une si vive en Notre-Seigneur , qu'elle déplorait sans cesse sa captivité de cette vie mortelle , qui lui empêchoit la jouissance continuelle de Sa Majesté , et assez ordinairement étant ravie en extase , et considérant les joies du Paradis , elle croyoit y participer. Entre toutes les vertus de Thérèse , a particulièrement éclaté l'amour de Dieu. Il étoit si ardent dans son cœur , que ses Confesseurs admiraient et louoient sa charité , non comme celle d'un homme , mais comme celle d'un Chérubin , laquelle a été aussi augmentée par Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST en plusieurs visions et révélations , lui ayant fait la grace de la prendre pour son Epouse , en lui donnant la main droite , et lui disant ces paroles : « Désormais , comme une  
« vraie Epouse , tu soigneras mon honneur ;  
« maintenant je suis ton Unique ; et tu



« es toute à moi. » Elle a vu aussi un Ange qui lui traversoit les entrailles avec un trait ardent ; alors l'amour divin remplissoit tellement son cœur , que , guidée par ce feu sacré , elle fit un vœu bien difficile à exécuter , savoir , de faire toujours ce qu'elle connoitroit de plus parfait , et à la plus grande gloire de Dieu. Mais après sa mort , en une vision , elle déclara à une Religieuse qu'elle n'étoit pas morte par la force de la maladie , mais par l'excès d'un embrasement de l'amour divin. Rien ne peut égaler sa charité envers le prochain ; elle pleuroit continuellement les ténèbres des infidèles et des hérétiques ; et pour obtenir leur conversion , elle offroit au Seigneur des jeûnes , des disciplines et autres mortifications. Cette sainte Vierge résolut aussi dans son cœur , de ne laisser passer aucun jour sans rendre quelque office de charité au prochain ; en quoi elle a tellement été favorisée , qu'elle n'a jamais manqué d'occasion pour l'exercer. Quant à ce qui est d'aimer ses ennemis , elle a merveilleusement imité Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST , parce que , souffrant de grandes adversités et d'horribles persécutions , elle aimoit néanmoins ceux qui la persécutoient , et prioit pour ceux qui la haïssoient ; les injustices et les injures qu'on lui faisoit , redoubloient

son amour et sa charité : aussi de graves personnages avoient-ils coutume de dire que celui qui vouloit être aimé de Thérèse, devoit l'offenser ou lui nuire. Pour les vœux qu'elle a prononcé lors de sa profession, elle les a remplis avec un zèle scrupuleux ; non-seulement elle soumettoit toutes ses actions à l'avis et à la direction de ses Supérieurs avec la plus grande humilité ; mais elle prit le ferme propos de conformer toutes ses pensées à leur volonté. Elle a aussi jeté au feu, en vertu de cette soumission, un livre rempli d'une insigne piété qu'elle avoit composé sur le cantique des cantiques, pour obéir en cela à son Confesseur. Elle avoit coutume de dire qu'elle pourroit se tromper à discerner les visions et les révélations, mais non pas à rendre l'obéissance aux Supérieurs. Elle a tellement chéri la pauvreté, qu'elle gagnoit sa nourriture par le travail de ses mains : lorsqu'elle trouvoit quelque Religieuse mal vêtue, elle échangeoit aussitôt ses habits avec les siens ; et si quelquefois le nécessaire venoit à lui manquer, elle s'en réjouissoit, rendant plus de grâces à Dieu de cette disette, que d'un bienfait signalé. Parmi toutes les vertus dans lesquelles elle a excellé, comme Epouse de notre divin Sauveur, celle de chasteté a paru encore avec plus d'éclat ; elle a ac-

compli rigoureusement, jusqu'à la mort, le vœu qu'elle en avoit fait dès son enfance et a conservé, tant en corps qu'en esprit, une pureté angélique et sans tâche. Elle étoit humble de cœur. Favorisée de plus en plus des dons de l'Esprit-Saint, elle demandoit au Seigneur qu'il mit des bornes à ses graces, et qu'il n'oubliât pas sitôt ses offenses. Pour les insultes et les affronts, elle les désiroit ardemment; ayant en horreurs les honneurs du monde, elle fuyoit jusqu'à la vue des hommes. Patiente à l'excès, sa devise étoit pâtir ou mourir. Outre ces présens de la libéralité divine, le Tout-Puissant l'a encore enrichie d'une infinité d'autres graces. Il l'a remplie de l'esprit d'intelligence, de manière que non-seulement elle laissât dans l'Eglise de Dieu des exemples de bonnes œuvres, mais encore qu'elle l'arrosât des pluies d'une sagesse céleste, ayant écrit des livres de la Théologie mystique, et d'autres qui abondeent en piété; dèsquels les Fidèles recueillent des fruits en abondance, y étant excités à désirer de jouir du séjour des Saints. Inspirée par la grace divine, elle a commencé la réforme du Carmel, et a réussi non-seulement à l'égard des femmes, mais même à l'égard des hommes. Plusieurs Monastères de Religieux et de Religieuses ont été établis par

toute l'Espagne et en d'autre lieux de la Chrétiennté, quoiqu'elle n'eût ni argent, ni revenu quelconque, se confiant à la seule miréicorde de Dieu, dans ces fondations. Pour l'établissement de ces Maisons, non-seulement elle étoit dépourvue de tout secours et appui humain ; mais aussi souvent elle a éprouvé la résistance et la contradiction des Princes et des Puissans du siècle. Cependant le Seigneur bénissant ses œuvres, les Monastères ont pris racine en accroissement, et ont abondamment fructifié dans la Maison du Seigneur. Dieu a voulu signaler les grandes vertus de Thérèse par des miracles, lorsqu'elle étoit encore sur la terre. Nous en insérerons ici quelques-uns. Ayant une grande disette de blé dans le diocèse de Cuense, et se trouvant à peine dans le Monastère de Ville-Neuve de la Xare, autant de farine qu'il en falloit pour nourrir, l'espace d'un mois, dix-huit Religieuses ; par les mérites et l'intercession de cette sainte Vierge, le Dieu Tout-Puissant, qui nourrit et substaute ceux qui espèrent en lui, la multiplia tellement, que, bien que pendant six mois on en tirât abondamment pour la nourriture des Servantes de Dieu, jamais elle ne se diminua jusqu'à la recolte. Anne de la Trinite, Religieuse du Couvent de Médine du Champ, étoit attaquée de

fièvre et d'un érysipèle au visage. Thérèse la caressa d'abord, puis touchant légèrement les parties affligées : « courage ! dit-elle, ma fille, Dieu vous délivrera, j'espère, de cette maladie » : aussitôt la fièvre et l'érysipèle disparurent. Alberte, Prieure du même Monastère, étoit en danger de mort, par suite d'une pleurésie, mais la sainte Vierge Thérèse lui ayant touché le côté où étoit le mal, dit qu'elle se portoit bien ; et lui commanda de se lever. La Religieuse parfaitement guérie se leva, en louant Notre-Seigneur. Enfin étant venu le temps auquel elle devoit recevoir de la main de Dieu la couronne de gloire, tant pour les maux supportés pour son honneur, que pour les bonnes œuvres faites en vue de l'utilité de l'Eglise, elle tomba malade à Albe. Pendant tout le temps de sa maladie, elle s'entretenoit avec ses Sœurs de l'Amour divin, remerciant souvent Dieu de l'avoir mise dans le sein de l'Eglise catholique, recommandant, comme premières vertus, la pauvreté et l'obéissance aux Supérieurs ; ayant aussi reçu en toute humilité le Sacré Viatique de son pèlerinage et le Sacrement de l'Extrême-Onction, tenant en main l'image de JÉSUS-CHRIST crucifié, son âme s'envola aux demeures de la béatitude éternelle. Or, Dieu a manifesté par plusieurs signes,

à quel sublime degré de gloire il a élevé Thérèse ; car elle a apparu à plusieurs Religieuses dévotes et craignant Dieu ; l'une a vu, sur le toit de l'Eglise, dans le chœur et sur la chambre où elle est morte, une multitude de lumières célestes. L'autre a vu près de son lit Notre - Seigneur JÉSUS-CHRIST, éclatant de splendeur et entouré d'une grande troupe d'AnGES. Une autre a vu beaucoup de personnes vêtues de blanc entrer dans sa cellule et se mettre autour de son lit. Il y en eut une aussi qui, au moment où elle rendit l'esprit, vit sortir de sa bouche une colombe blanche ; une autre vit sortir par la fenêtre une splendeur semblable à un cristal. Même un arbre près de sa chambre, couvert de chaux, masqué par une muraille et sec depuis longues années, se trouva soudainement chargé de fleurs à l'instant où elle expira. Son corps parut, après ce dernier passage, d'une très-grande beauté, sans aucune ride, d'une blancheur merveilleuse, ainsi que les habits et les linges dont elle avoit usé pendant sa maladie, exhalant une odeur délicieuse, au grand étonnement et à l'admiration de chacun. Il y a eu aussi plusieurs miracles que Dieu a opéré par les mérites de sa Servante, qui ont rendu glorieuse son entrée dans le Ciel. Une Religieuse, qui depuis long-temps avoit

mal aux yeux et une douleur de tête , prit la main de la Vierge défunte , et l'ayant portée sur sa tête et sur ses yeux , fut guérie sur le champ. Une autre , baisant ses pieds , recouvra le sens de l'odorat qu'elle avoit perdu , et sentit corporellement l'odeur du parfum qu'elle exhaloit par la vertu divine. Son corps fut mis dans un cercueil de bois , sans aucun préparatif , et inhumé bien avant dans la terre ; la fosse fut même remplie de chaux et de grosses pierres ; cependant il sortoit de son sépulchre une odeur si merveilleuse , qu'on résolut de déterrer ce sacré corps. Il fut trouvé entier , sans corruption et aussi flexible que s'il eût été fraîchement enterré , étant en outre trempé d'une liqueur odoriférante , qu'il rend encore jusqu'à présent , Dieu témoignant la sainteté de sa servante par un miracle continu. C'est pourquoi le corps fut revêtu de nouveaux habits et posé dans un nouveau cercueil , les autres étant consommés de pourriture ; il fut porté après au même lieu , où ayant demeuré l'espace de trois années , le sépulchre fut ouvert pour en tirer ce précieux dépôt , et le porter à Avila. Souvent visité par l'ordre des Commissaires apostoliques , il fut toujours trouvé incorrompu , maniable , trempé de la même liqueur et exhalant une pareille odeur. Or , dans la succession des temps , Dieu a manifesté aux hommes la gloire de sa servante

#### XIV. BULLE DE LA CANONISATION

par de fréquentes grâces qu'il a accordé par son intercession à ceux qui se sont recommandés pieusement à ses prières. Un enfant, âgé de quatre ans, avoit le corps tellement retiré et si difforme, qu'il ne pouvoit ni marcher, ni remuer étant couché. Ayant cette maladie depuis sa naissance, et n'en ressentant aucune douleur, on le jugeoit tout-à-fait incurable, mais ayant été porté, pendant neuf jours, dans la chambre où la sainte Vierge avoit demeuré pendant sa vie, il sentit en soi une vertu extraordinaire, et fut soudainement guéri. Les forces lui revinrent, il marcha sans aide et sans appui au grand étonnement de tous, et publia hautement qu'il avoit obtenu sa guérison par le moyen de la mère Thérèse de Jésus. Anne de Saint-Michel, Religieuse, tourmentée depuis deux ans de douleurs aiguës, ayant trois chancres à la poitrine, ne pouvant reposer, tourner le cou, ni élever les bras, s'appliqua une parcelle des Reliques de sainte Thérèse. S'étant recommandée à elle du fond de son cœur, elle fut guérie en un instant de toutes les plaies de son corps, et même d'un mal intérieur dont elle étoit travaillée depuis long-temps. François Perez, Recteur d'une Eglise paroissiale, étoit tellement tourmenté d'un abcès qui s'étoit formé à l'entrée de l'estomac, que le bras s'étant



aussi retiré, il ne put célébrer la Messe pendant l'espace de cinq mois. Les remèdes humains étant impuissans, il eut recours aux divins. Elevant ses yeux vers les montagnes de Dieu, il obtint la santé; car portant sur sa poitrine une lettre écrite de la main de Thérèse, il fut guéri du mal qu'il avoit en cette partie; et visitant son sépulcre et appliquant le bras qui se garde à Albe, sur le sien qui étoit encore retiré, il en obtint une parfaite guérison. Jean de Leyra avoit un mal de gorge si violent, qu'il pouvoit à peine respirer; et déjà il étoit réduit à toute extrémité, lorsqu'il mit avec une grande confiance, un mouchoir dont sainte Thérèse s'étoit servie, sur la partie où étoit le mal; s'étant ensuite laissé aller au sommeil, il se trouva guéri à son réveil; et s'écria qu'il devoit sa guérison aux mérites de la bienheureuse Thérèse. La sainteté de Thérèse étant reconnue dans toute sorte de nations, son nom étant en très-grand honneur parmi les fidèles, Dieu, par son intercession, opérant tant de miracles, qui, s'augmentant de jour en jour ainsi que sa vénération, on en a dressé des procès-verbaux dans différens endroits de l'Espagne, qui ont été envoyés à ce Saint-Siège; et Philippe, troisième roi catholique d'Espagne, faisant en ceci grande ins-

tance , l'affaire diligemment discutée , tant à la sacrée Congrégation des Rites , que dans la Rote , notre prédécesseur Paul V , d'heureuse mémoire , a permis qu'on fit son office dans tout l'ordre des Carmes , comme d'une Vierge bienheureuse. Le même Philippe III , ayant supplié derechef notre prédécesseur Paul V , de passer outre à la canonisation de la bienheureuse Vierge Thérèse , il commit de nouveau l'affaire aux Cardinaux de la sacrée Congrégation des Rites , qui décrétèrent qu'on feroit de nouveaux procès-verbaux par autorité Apostolique , et députèrent à cet effet le Cardinal Bernard de Rojas , de bonne mémoire , Archevêque de Tolède , et les vénérables frères Evêques d'Avila et de Salamanque , qui , s'étant acquittés avec soin de cette commission , en renvoyèrent tous les actes au même Paul V , notre prédécesseur. Il ordonna à trois auditeurs des causes du Palais apostolique , savoir : François , Archevêque de Damas , Lieutenant , maintenant Cardinal de la Sainte Eglise Romaine ; Jean-Baptiste Coccine , Doyen ; et Alphonse Mauzanede , d'examiner ces actes avec la plus grande attention et de lui en dire leur avis. Ayant considéré soigneusement toutes choses , selon que le requeroit l'importance de l'affaire , ils ont fait rapport que la

sainteté de vie et les miracles de la bienheureuse Vierge Thérèse étoient pleinement justifiés, et que tout ce qui est requis par les sacrés Canons pour sa canonisation, s'y trouvoit abondamment vérifié, et qu'on y pouvoit passer outre. Afin que l'affaire se fît avec la maturité qui étoit convenable à une chose si importante, le même Paul ordonna à nos chers fils les Cardinaux de la Sainte Eglise Romaine, de la Congrégation des Rites sacrés, qu'ils vissent de nouveau lesdits procès, et prissent connoissance exacte de toute la cause. Or, le même Paul V, ayant achevé son pèlerinage en cette vie mortelle; et nous, quoique sans aucun mérite, par la seule bonté de Dieu ayant été appelés au gouvernement de l'Eglise, nous avons cru qu'il falloit avancer cette affaire pour l'augmentation de la gloire de Dieu et l'utilité de la sainte Eglise; et avons aussi estimé que ce seroit un grand moyen pour adoucir les misères de ces temps, si la dévotion des fidèles de JÉSUS-CHRIST étoit accrue envers les Saints et les Elus de Dieu, qu'ils intercédassent pour nous dans de si grandes nécessités. Partant, nous commandâmes auxdits Cardinaux d'exécuter au plutôt ce qui leur avoit été enjoint par notre Prédécesseur. Ce qu'ayant accompli avec la diligence con-

venable, et tous ayant opiné unanimement à ce qu'on canonisât la Vierge Thérèse, notre vénérable frère François Maria, Evêque du Port, Cardinal du Mont, exposa brièvement devant nous, dans notre Consistoire, le sommaire de tout le procès, et son avis avec celui de ses Collègues. Ce qu'étant entendu, les autres Cardinaux, qui étoient présens, prononcèrent, d'un commun suffrage, qu'il falloit passer outre. Donc notre cher fils Jules Zambecarius, Avocat consistorial de notre Cour, ayant harangué pour sa canonisation, et nous ayant supplié humblement, au nom de notre très-cher fils en JÉSUS-CHRIST, Philippe; roi catholique d'Espagne, d'y daigner procéder, nous fîmes réponse que nous consulterions sur une chose si importante, nos vénérables frères les Cardinaux de la Sainte Eglise Romaine, et les Evêques qui pour lors étoient en Cour; nous exhortâmes ardemment, au nom de JÉSUS-CHRIST, les Cardinaux et les Evêques présens, à persister soigneusement en oraison, et à humilier leurs âmes devant Dieu par des jeûnes et des aumônes; à prier avec nous le Seigneur, de répandre sur nous la lumière de vérité, pour connoître et accomplir sa divine volonté. Dans le Consistoire demi-public qui fut tenu ensuite, non-

seulement les Cardinaux y étant appelés , mais aussi les Patriarches , Archevêques et Evêques qui étoient en notre Cour , nos Notaires du Siège Apostolique , les Auditeurs des causes du Sacré Palais , aussi présens , ayant mentionné plusieurs faits relatifs à la sainteté insigne de la Servante de Dieu , de la multitude des miracles , et de la dévotion des peuples envers elle dans toute la chrétieneté ; après avoir aussi exposé les instances qui nous étoient faites , non-seulement au nom de très-grands Rois , mais aussi au nom de notre très-cher fils en JÉSUS-CHRIST , Ferdinand , Roi des Romains , élu Empereur , et plusieurs autres Princes chrétiens ; tous d'un accord et d'une commune voix bénissant le Seigneur , qui honore ses amis , ont été d'avis qu'il falloit canoniser la bienheureuse Thérèse et la mettre au rang des saintes Vierges , desquels tous ayant ouï le consentement , nous nous sommes grandement réjouis d'une intime affection de cœur au Seigneur , rendant grace à Dieu et à son Fils Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST , de ce qu'il avoit regardé son Eglise des yeux de la miséricorde ; et qu'il avoit voulu l'illustrer d'une si grande gloire. Partant , nous publiâmes le jour de la canonisation , et enjoignîmes à nos mêmes frères et fils de persévérer en

oraisons, et de continuer à faire des aumônes, à ce que, dans l'exécution d'une si grande œuvre, la splendeur du Seigneur fût sur nous, et que Sa Majesté dirigeât l'œuvre de nos mains, pour accomplir sa volonté. Enfin, toutes les choses qui devoient être faites suivant les sacrées Constitutions et la coutume de l'Eglise romaine, ayant été exécutées aujourd'hui dans l'Eglise de Saint-Pierre, nous nous sommes assemblés avec nos vénérables frères les Cardinaux de la Sainte Eglise romaine, avec les Patriarches, Archevêques, Evêques, Prélats de la Cour romaine, Officiers et nos Amis, le Clergé séculier et régulier, et une très-grande multitude de peuple. Les demandes pour la canonisation ayant été réitérées, au nom de notre très-cher fils en JÉSUS-CHRIST, Philippe, roi catholique, par notre bien-aimé fils Louis, Cardinal du titre de Sainte-Marie Transpontine, surnommé Ludovisio, notre neveu selon la chair; par Jules, l'Avocat susdit, après avoir chanté les sacrées Prières et les Litanies, et ayant imploré humblement les graces du Saint-Esprit, en l'honneur de la sainte Trinité et à l'exaltation de la Foi catholique, avec l'autorité de Dieu Tout-Puissant, Père, Fils et Saint-Esprit, celle des bienheureux Apôtres et la nôtre, du conseil et du consentement unanime de nos véné-

rables frères les Cardinaux de la sainte Église Romaine , des Patriarches , Archevêques et Evêques , présens en Cour de Rome , nous avons défini que la Vierge Thérèse , de bonne mémoire , native d'Avila , de laquelle la sainteté étoit pleinement vérifiée , avec sa sincérité de foi et l'excellence de ses miracles , doit être tenue comme Sainte ; et avons décrété qu'elle doit être enrôlée au catalogue des Saintes Vierges , comme nous le définissons , le décrétons et l'admettons par la teneur de ces présentes ; avons mandé et mandons que tous les Fidèles de JÉSUS-CHRIST l'honorent et la révèrent comme vraiment Sainte , ordonnant que , par toute l'Eglise , on puisse bâtir et consacrer en son honneur des Temples et des Autels , dans lesquels on offre des sacrifices à Dieu ; et que tous les ans , le cinquième d'octobre , auquel jour elle a été transportée à la gloire céleste , son office puisse être célébré comme d'une sainte Vierge , suivant l'usage du bréviaire romain. Avec la même autorité nous avons remis et remettons miséricordieusement en Notre-Seigneur à tous les Fidèles de JÉSUS-CHRIST , qui tous les ans en la même fête visiteront le sépulcre où repose son corps , une année et une quarantaine ; et à ceux qui le visiteront dans l'octave de cette fête , quarante jours de pé-

et munies du sceau de quelque personne constituée en dignité ecclésiastique, qu'on feroit à ces présentes, si elles étoient produites ou montrées. Que personne donc n'entreprenne d'enfreindre ce témoignage de nos définitions, décret, adscription, commandement, statut, ordonnance et volonté; ou d'y contrevenir avec une hardiesse téméraire. Que si quelqu'un avoit cette présomption que d'attenter à ceci, qu'il sache qu'il encourra l'indignation de Dieu Tout-Puisant et de ses bienheureux Apôtres Saint Pierre et Saint Paul. **Donné à Rome à Saint Pierre, l'an de l'Incarnation de Notre-Seigneur, 1621, le douzième jour de mars, et le deuxième de notre Pontificat.**

---



## APPROBATION DES DOCTEURS.

LES faveurs que sainte Thérèse a reçues du Ciel sont si extraordinaires et si élevées , qu'on ne peut pas les comprendre aisément , sans en avoir eu l'expérience et le sentiment dans le cœur ; et que quelque idée que l'on en puisse concevoir , il seroit difficile de trouver des paroles dans le langage commun pour les bien exprimer. Il a fallu , pour en reconnoître la vérité , qu'elles aient été examinées par des Saints , qui avoient part aux mêmes graces , et qui avoient le don de discerner les esprits ; et il a été nécessaire que cette Sainte prît la plume , et qu'elle fit elle-même son histoire pour les faire connaître à toute l'Eglise. Elle ne pouvoit avoir d'interprète en notre langue qui pût mieux soutenir , dans une traduction , la grandeur de ses pensées et la force de ses paroles , que M. d'Andilly , qui a signalé son mérite , par tant d'ouvrages excellens. Nous estimons que celui-ci répond parfaitement à la dignité de son sujet , et qu'il est très-capable d'édifier la foi et la piété des personnes les plus chrétiennes et les plus spirituelles. A Paris , ce 25 mai , 1670.

A. DEBRED A , *Curé de St-André.*

T. FORTIN , *Proviseur du Collège d'Harcourt.*

G. BENET , *Curé de St-Benoît.*

N. GOBILION , *Docteur de Sorbonne , Curé de St-Laurent.*

G. MARTIN , *Curé de St-Eustache.*

LA VIE

# LA VIE

## DE

### SAINTE THÉRÈSE,

---

ÉCRITE PAR ELLE-MÊME.

---

AVANT-PROPOS DE LA SAINTE.

**J**E souhaiterois que, comme l'on m'a ordonné d'écrire très-particulièrement la manière de mon oraison et les graces que j'ai reçues de Dieu, on m'eût permis de faire connoître, avec la même exactitude, la grandeur de mes péchés, et la vie si imparfaite que j'ai menée. Ce me seroit beaucoup de consolation ; mais au lieu de me l'accorder on m'a lié les mains sur ce sujet. Ainsi il ne me reste qu'à conjurer, au nom de Dieu, ceux qui liront ce discours de ma vie, de se souvenir toujours que j'ai été si méchante, que je ne remarque un seul de tous les Saints qui se sont convertis à Dieu, dont l'exemple puisse me consoler. Car je vois que depuis qu'il lui

*Tome I.*

a plu de les toucher, ils n'ont point continué à l'offenser ; au lieu que non-seulement je devenois toujours plus mauvaise, mais il sembloit que je prisse plaisir à résister aux graces que Notre-Seigneur me faisoit, quoique je comprisse assez qu'elles m'obligeoient à le mieux servir, et que je ne les pouvois trop reconnoître. Qu'il soit béni à jamais de m'avoir attendu avec tant de patience : je ne saurois trop l'en remercier, et j'implore de tout mon cœur son secours, pour pouvoir écrire avec autant de clarté que de vérité, cette relation que mes confesseurs m'ont ordonné de faire, et que je n'avois jusqu'ici osé entreprendre, quoique Dieu m'eût, il y a long-temps, donné la pensée d'y travailler. Je souhaite qu'elle réussisse à sa gloire, et que me faisant encore mieux connoître à ceux qui m'y ont engagée, ils me fortifient dans ma foiblesse, afin que je puisse faire un bon usage des graces que j'ai reçues de Dieu, à qui toutes les créatures doivent donner de continuelles louanges.

---

## CHAPITRE PREMIER.

Vertus du père et de la mère de la sainte. Soins qu'ils prenoient de l'éducation de leurs enfans. La Sainte n'étant âgée que de six ou sept ans, entre, avec un de ses frères, dans le désir de souffrir le martyre.

LES faveurs que j'ai reçues de Dieu, et la manière dont j'ai été élevée, auroient dû suffire pour me rendre bonne, si ma malice n'y eût point apporté d'obstacle. Mon père étoit fort affectionné à la lecture des bons livres, et en avoit plusieurs en langue vulgaire, afin que ses enfans les pussent entendre. Ma mère secondoit ses bonnes intentions pour nous; et le soin qu'elle prenoit de nous faire prier Dieu, et de nous porter à concevoir de la dévotion pour la sainte Vierge et pour quelques Saints, commença à m'y exciter à l'âge de six ou sept ans. J'y étois aussi poussée parce que je ne voyois en mon père et en ma mère que des exemples de vertu.

Mon père étoit très-charitable envers les pauvres et les malades, et avoit une si grande bonté pour les serviteurs, qu'il ne

put jamais se résoudre d'avoir des esclaves , tant ils lui faisoient de compassion. Ainsi ayant eu , durant quelques jours , chez lui , une esclave qui appartenoit à l'un de ses frères , il la traitoit comme si elle eût été sa propre fille , et disoit qu'il ne pouvoit sans douleur voir qu'elle ne fût pas libre. Il étoit très-véritable dans ses paroles : on ne l'entendit jamais jurer ni médire de personne ; et il n'y avoit rien , dans toute sa conduite , que de fort honnête et de fort louable.

Ma mère étoit aussi très-vertueuse , et son peu de santé la fit tomber dans de grandes infirmités. Quoiqu'elle fût extrêmement belle , elle faisoit si peu de cas de cet avantage qu'elle avoit reçu de la nature , qu'encore qu'elle n'eût que trente-trois ans lorsqu'elle mourut , une personne fort âgée n'auroit pu vivre d'une autre manière qu'elle faisoit. Son humeur étoit extrêmement douce , elle avoit beaucoup d'esprit : sa vie fut traversée par de grandes peines , et elle la finit très-chrétiennement.

Nous étions douze enfans , trois fils et neuf filles ; et tous , par la miséricorde de Dieu , ont imité ses vertus et celles de mon père , excepté moi , quoique je fusse



celle de tous ses enfans qu'il aimoit le mietux. Je paroissais , avant que d'avoir offensé Dieu , avoir de l'esprit ; et je ne saurois me souvenir qu'avec douleur du mauvais usage que j'ai fait des bonnes inclinations que Notre-Seigneur m'avoit données. J'étois en cela d'autant plus coupable , que je ne voyois rien faire à mes frères qui m'empêchât d'en profiter.

Quoique je les aimasse tous extrêmement et que j'en fusse fort aimée , il y en avoit un pour qui j'avois une affection encore plus particulière. Il étoit environ de mon âge , et nous lisions ensemble les vies des Saints. Il me parut , en voyant le martyr que quelques-uns d'eux ont souffert pour l'amour de Dieu , qu'ils avoient acheté à bon marché le bonheur de jouir éternellement de sa présence ; et il me prit un grand désir de mourir de la même sorte , non par un violent mouvement d'amour que je me sentisse avoir pour lui , mais afin de ne point différer à jouir d'une aussi grande félicité que celle que je lisois que l'on possède dans le ciel. Mon frère entra dans le même sentiment ; et nous délibérâmes ensemble du moyen que nous pourrions tenir pour venir à bout de notre dessein. Nous nous proposâmes de passer dans

les pays occupés par les Maures , et de demander à Dieu qu'il nous fit la grace de mourir par leurs mains. Et quoique nous ne fussions encore que des enfans , il me semble qu'il nous donnoit assez de courage pour exécuter cette résolution , si nous en pouvions trouver le moyen ; et ce que nous étions sous la puissance d'un père et d'une mère , étoit la plus grande difficulté que nous y voyions. Cette éternité de gloire et de peines que ces livres nous faisoient connoître , frappoit notre esprit d'un étrange étonnement ; nous répétions sans cesse : Quoi ! pour toujours , toujours , toujours ! Et, bien que je fusse dans une si grande jeunesse , Dieu me faisoit la grace , en prononçant ces paroles , qu'elles imprimoient dans mon cœur le désir d'entrer et de marcher dans le chemin de la vérité.

Lorsque nous vîmes , mon frère et moi , qu'il nous étoit impossible de réussir dans notre dessein de souffrir le martyre , nous résolûmes de vivre comme des ermites , et nous travaillâmes ensuite à faire des ermitages dans le jardin ; mais les pierres que nous mettions pour cela les unes sur les autres , venant à tomber , parce qu'elles n'avoient point de liaison , nous ne pûmes

en venir à bout. Je ne saurois encore maintenant penser, sans en être beaucoup touchée, que Dieu me faisoit dès-lors des grâces dont j'ai si peu profité.

Je donnois l'aumône autant que je le pouvois, et mon pouvoir étoit petit. Je me retirois en solitude pour faire mes prières, qui étoient en grand nombre, avec le rosaire, pour lequel ma mère avoit une grande dévotion, et nous l'avoit inspirée. Lorsque je me jouois avec les petites filles de mon âge, mon grand plaisir étoit de faire des monastères et d'imiter les religieuses; et il me semble que je désirois de l'être, quoique non pas avec tant d'ardeur que les autres choses dont j'ai parlé.

J'avois environ douze ans quand ma mère mourut, et connoissant la perte que j'avois faite, je me jetai, toute fondante en larmes, aux pieds d'une image de la sainte Vierge, et la suppliai de vouloir être ma mère. Quoique je fisse cette action avec une grande simplicité, il m'a paru qu'elle me fut fort avantageuse : car j'ai reconnu manifestement que je ne me suis jamais recommandée à cette bienheureuse Mère de Dieu, qu'elle ne m'ait assistée. Elle m'a enfin appelée à son service; et je ne puis penser qu'avec douleur que je ne persévérerai pas



aussi fidèlement que je devois dans les bons désirs que j'avois alors. « Seigneur  
« mon Dieu , puisque j'ai sujet de croire  
« que , me faisant tant de graces , vous  
« aviez dessein de me sauver , n'auroit-il  
« pas fallu que , par le respect qui vous  
« est dû , encore plus que pour mon  
« intérêt , mon ame , dans laquelle vous  
« vouliez habiter , n'eût point été profanée  
« par tant de péchés ? Je ne saurois en par-  
« ler sans en être vivement touchée , parce  
« que je n'en puis attribuer la cause qu'à  
« moi seule , étant obligée de reconnoître  
« qu'il n'y a rien que vous n'ayez fait pour  
« me porter , dès cet âge , à être absolu-  
« ment toute à vous , et que mon père et  
« ma mère ont pris tant de soin de m'éle-  
« ver dans la vertu , et m'ont donné de si  
« bons exemples , qu'au lieu de me pouvoir  
« plaindre d'eux , j'ai tous les sujets du  
« monde de m'en louer. »

Lorsque je fus un peu plus avancée en âge , je commençai à connoître les dons de la nature dont Dieu m'avoit favorisée , et que l'on disoit être grands ; mais au lieu d'en rendre graces à Dieu , je m'en servis pour l'offenser , ainsi que je le dirai dans la suite.

## CHAPITRE II.

Préjudice que reçut la Sainte de la conversation d'une de ses parentes. Combien il importe de ne fréquenter que des personnes vertueuses. On la met en pension dans un monastère.

IL me semble que ce que je vais rapporter me nuit beaucoup, et il me fait quelquefois considérer combien grande est la faute des pères et des mères qui ne prennent pas soin d'empêcher leurs enfans de rien voir qui ne les puisse porter à la vertu. Car ma mère étant telle que je l'ai dit, tant de bonnes qualités que je voyois en elle firent peu d'impression sur mon esprit, lorsque je commençai à devenir raisonnable; et ce qu'elle avoit de défectueux me fit grand tort. Elle prenoit plaisir à lire des romans, et ce divertissement ne lui faisoit pas tant de mal qu'à moi; car elle ne laissoit pas de prendre tout le soin qu'elle devoit avoir de sa famille, et peut-être ne le faisoit-elle que pour occuper ses enfans, afin de les empêcher de penser à d'autres choses qui auroient été capables de les perdre; mais nous oublions nos au-

tres devoirs , pour ne penser qu'à cela seul. Mon père le trouvoit si mauvais , qu'il falloit bien prendre garde qu'il ne s'en aperçût pas. Je m'appliquai donc entièrement à une si dangereuse lecture ; et cette faute que l'exemple de ma mère me fit faire , causa tant de refroidissement dans mes bons désirs , qu'elle m'en fit commettre beaucoup d'autres. Il me sembloit qu'il n'y avoit point de mal à employer plusieurs heures du jour et de la nuit à une occupation si vaine , sans que mon père le sût , et ma passion pour cela étoit si grande , que je ne trouvois de contentement qu'à lire quelqu'un de ces livres que je n'eusse point encore vu.

Je commençai de prendre plaisir à m'ajuster et à désirer de paroître bien ; j'avois un grand soin de mes mains et de ma coiffure ; j'aimois les parfums et toutes les autres vanités ; et comme j'étois fort curieuse , je n'en manquois pas. Mon intention n'étoit mauvaise , et je n'aurois pas voulu être cause que quelqu'un offensât Dieu pour l'amour de moi. Je demurai durant plusieurs années dans cette excessive curiosité , sans comprendre qu'il y eût du péché ; mais je vois bien maintenant qu'il étoit fort grand.

Comme mon père étoit extrêmement prudent, il ne permettoit l'entrée de sa maison qu'à ses neveux, mes cousins germains; et plût à Dieu qu'il la leur eût refusée aussi-bien qu'aux autres! Car je connois maintenant quel est le péril, dans un âge où l'on doit commencer à se former à la vertu, de converser avec des personnes qui non-seulement ne connoissent point combien la vanité du monde est méprisable, mais qui portent les autres à l'aimer. Ces parens dont je parle n'étoient qu'un peu plus âgés que moi; nous étions toujours ensemble, ils m'aimoient extrêmement, mon entretien leur étoit fort agréable; ils me parloient du succès de leurs inclinations et de leurs folies, et qui pis est, j'y prenois plaisir; ce qui fut la cause de tout mon mal.

Que si j'avois à donner conseil aux pères et aux mères, je les exhorterois de prendre bien garde de ne laisser voir à leurs enfans à cet âge, que ceux dont la compagnie peut leur être utile, rien n'étant plus important, à cause que notre naturel nous porte plutôt au mal qu'au bien. Je le sais par ma propre expérience. Car ayant une sœur plus âgée que moi, fort sage et fort vertueuse, je ne profitai point de son

exemple , et je reçus un grand préjudice des mauvaises qualités d'une de mes parentes qui venoit souvent nous voir. Comme si ma mère , qui connoissoit la légèreté de son esprit , eût prévu le dommage qu'elle me devoit causer, il n'y avoit rien qu'elle n'eût fait pour lui fermer l'entrée de sa maison ; mais elle ne le put , à cause du prétexte qu'elle avoit d'y venir. Je m'affectionnai extrêmement à elle , et ne me lassois point de l'entretenir, parce qu'elle contribuoit à mes divertissemens , et me rendoit compte de toutes les occupations que lui donnoit sa vanité. Je veux croire qu'elle n'avoit point d'autre dessein dans notre amitié , que de satisfaire son inclination pour moi , et le plaisir qu'elle prenoit à me parler des choses qui la touchoient.

J'arrivai ainsi à ma quatorzième année , et il me semble que durant ce temps je n'offensai point Dieu mortellement , ni ne perdis point sa crainte ; mais j'en avois davantage de manquer à ce que l'honneur du monde oblige. Cette crainte étoit si forte en moi , qu'il me paroît que rien n'auroit été capable de me la faire perdre. Que j'aurois été heureuse si j'avois toujours eu une aussi ferme résolution de ne faire ja-

mais rien de contraire à l'honneur de Dieu ! mais je ne prenois pas garde que je perdois , par plusieurs autres voies , cet honneur que j'avois tant de passion de conserver , parce qu'au lieu de me servir des moyens nécessaires pour cela , j'avois seulement un extrême soin de ne rien faire contre ce qui peut ternir la réputation d'une personne de mon sexe.

Mon père et ma sœur voyoient avec un sensible déplaisir l'amitié que j'avois pour cette parente , et me témoignoit souvent de ne la point approuver ; mais comme ils ne pouvoient lui défendre l'entrée de la maison , leurs sages remontrances m'étoient inutiles , et il ne se pouvoit rien ajouter à mon adresse pour réussir dans les choses où je m'engageois si imprudemment.

Je ne saurois penser sans étonnement au préjudice qu'apporte une mauvaise compagnie ; et je ne le pourrois croire si je ne l'avois éprouvé , principalement dans une si grande jeunesse. Je souhaiterois que mon exemple pût servir aux pères et aux mères , pour les faire veiller attentivement sur leurs enfans ; car il est vrai que la conversation de cette parente me changea de telle sorte , que l'on ne reconnois-



soit plus en moi aucune marque des inclinations vertueuses que mon naturel me donnoit, et qu'elle et une autre qui étoit de son humeur, m'inspirèrent les mauvaises qu'elles avoient. C'est ce qui me fait connoître combien il importe de n'être qu'en bonne compagnie, et je ne doute point que si j'en eusse rencontré à cet âge une telle qu'il eût été à désirer, et que l'on m'eût instruite dans la crainte de Dieu, je me serois entièrement portée à la vertu, et fortifiée contre les foiblesses dans lesquelles je suis tombée.

Ayant ensuite entièrement perdu cette crainte de Dieu, il me resta seulement celle de manquer à ce qui regardoit mon honneur, et elle me donnoit des peines continuelles. Mais me flattant de la créance que l'on n'avoit point de connoissance de mes actions, je faisois plusieurs choses contraires à l'honneur de Dieu, et même à celui du monde pour lequel j'avois tant de passion.

Ce que je viens de rapporter fut donc, à ce qui m'en paroît, le commencement de mon mal, et je ne dois pas peut-être en attribuer la cause aux personnes dont j'ai parlé, mais à moi-même, puisque ma seule malice suffisoit pour me faire com-

mettre tant de fautes , joint que j'avois auprès de moi des filles toujours disposées à me fortifier dans mes manquemens ; et s'il y en eut eu quelqu'une qui m'eût donné de bons conseils, je les aurois peut-être suivis ; mais leur intérêt les aveugloit, de même que j'étois aveuglée par mon affection à suivre mes sentimens. Néanmoins, comme j'ai naturellement de l'horreur pour les choses déshonnêtes, j'ai toujours été très-éloignée de ce qui peut blesser l'honneur ; et je me plaisois seulement dans les divertissemens et les conversations agréables ; mais parce qu'en ne fuyant pas les occasions on s'expose à un péril évident, je me mettois au hasard de me perdre, et d'attirer sur moi la juste fureur de mon père et de mes frères. Dieu m'en garantit par son assistance, quoique ces conversations dangereuses ne purent être si secrètes qu'elles ne donnassent quelque atteinte à ma réputation, et que mon père n'en soupçonnât quelque chose.

Trois mois , ou environ , s'étoient passés de la sorte , lorsque l'on me mit dans un monastère de la ville où j'étois , et où l'on élevoit des filles de ma condition, mais plus vertueuses que moi. Cela se



fit avec tant de secret qu'il n'y eût qu'un de mes parens qui le sut. On prit pour prétexte le mariage de ma sœur , et ce que , n'ayant plus de mère , je serois demeurée seule à la maison. L'affection que mon père avoit pour moi étoit si extraordinaire , et ma dissimulation si grande , qu'il ne me pouvoit croire aussi mauvaise que je l'étois ; ainsi je ne tombai point dans sa disgrâce , et bien qu'il se répandît quelque bruit de ces entretiens trop libres que j'avois eus , l'on n'en pouvoit parler avec certitude , tant parce qu'ils durèrent peu , qu'à cause que ma passion pour l'honneur faisoit qu'il n'y avoit point de soin que je ne prisse pour les cacher , sans considérer , mon Dieu , qu'ils ne pouvoient être cachés à vos yeux , qui pénètrent toutes choses. « Quel mal , ô  
« mon Sauveur , n'arrive-t-il point de  
« ne se pas représenter cette vérité , et  
« de s'imaginer qu'il puisse y avoir quel-  
« que chose de secret de ce qui se fait  
« contre votre volonté ! Pour moi je suis  
« persuadée que l'on éviteroit beaucoup  
« de maux , si l'on se mettoit fortement  
« dans l'esprit que ce qui nous importe  
« n'est pas de cacher nos fautes aux hom-  
« mes , mais de prendre garde à ne rien  
« faire qui vous soit désagréable. »

Les huit premiers jours que je passai dans cette maison me furent fort pénibles , non pas tant par le déplaisir d'y être , que par l'appréhension que l'on eût connoissance de la mauvaise conduite que j'avois eue , car j'en étois déjà lasse ; et parmi tous ces entretiens si vains et si dangereux , je craignois beaucoup d'offenser Dieu , et me confessois fort souvent. Au bout de ce temps , et encore plutôt ce me semble , cette inquiétude se passa , et je me trouvois mieux que dans la maison de mon père.

Les Religieuses étoient fort satisfaites de moi , et me témoignoiént beaucoup d'affection , parce que Dieu me faisoit la grace de contenter toutes les personnes avec qui je me trouvois. J'étois alors très-éloignée de vouloir être religieuse , mais j'avois de la joie de me voir avec de si bonnes filles ; car celles de cette maison avoient beaucoup de vertu , de piété et de régularité. Le démon ne laissa pas néanmoins , pour me tenter , de pousser des personnes du dehors à tâcher de troubler le repos dont je jouissois ; mais comme il n'étoit pas facile d'entretenir un tel commerce , il cessa bientôt : je commençai à rentrer dans les bons sen-

timens que Dieu m'avoit donnés dès mon enfance ; je connus combien grande est la grace qu'il fait à ceux qu'il met en la compagnie des gens de bien , et il me semble qu'il n'y avoit point de moyen dont son infinie bonté ne se servît pour me faire retourner à lui. Que soyez-vous , mon Sauveur , à jamais béni de m'avoir soufferte si long-temps. Amen.

La seule chose qui me paroît me pouvoir excuser dans ma conduite précédente , si je n'avois commis tant d'autres fautes , c'est que tout ce commerce que j'avois eu se pouvoit terminer avec honneur par un mariage , et que mon confesseur et d'autres personnes dont je prenois conseil en diverses choses , me disoient que je n'offensois point Dieu en cela. Une des Religieuses du monastère couchoit dans la chambre où j'étois avec les autres pensionnaires , et il me semble que Dieu commença , par son moyen , à m'ouvrir les yeux , ainsi que je le dirai dans la suite.

---

## CHAPITRE III.

Grands avantages que tire la Sainte des entretiens d'une excellente Religieuse, sous la conduite de laquelle elle étoit, avec les autres pensionnaires. Elle commence à concevoir un foible désir d'être Religieuse. Une grande maladie la contraint de retourner chez son père. Elle passe chez un de ses oncles qui étoit très-vertueux, et ensuite du peu de séjour qu'elle y fit, elle se résout à être Religieuse.

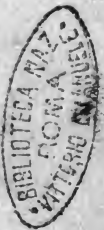
COMME cette bonne Religieuse étoit fort discrète et fort sainte, je commençai à profiter de ses sages entretiens : je prenois plaisir à l'entendre si bien parler de Dieu, et il me semble qu'il n'y a point eu de temps auquel je n'y en aie pris. Elle me raconta comme cette seule parole qu'elle avoit lue dans l'Evangile : *Plusieurs sont appelés, mais peu sont élus*, l'avoit portée à se faire Religieuse, et me représentoit les récompenses que Dieu donne à ceux qui quittent tout pour l'amour de lui. De si saints entretiens commencèrent à bannir de mon esprit mes mauvaises habitudes, à y rappeler le désir des biens éternels, et à m'ôter

l'extrême aversion que j'avois d'être Religieuse. Je ne pouvois voir quelqu'une des sœurs pleurer en priant Dieu , ou faire quelques autres actions de piété , sans lui en porter envie , parce que j'avois en cela le cœur si dur , que j'aurois pu entendre lire toute la passion de Notre-Seigneur sans jeter une seule larme , et j'en souffrois beaucoup de peine.

Je demurai un an et demi dans ce monastère , et j'y profitai beaucoup. Je faisois plusieurs oraisons vocales , et priois toutes les sœurs de me recommander à Dieu , afin qu'il lui plût de me faire connoître en quelle manière il vouloit que je le servisse ; mais j'aurois désiré que sa volonté ne fût pas de m'appeler à la religion , quoique d'un autre côté j'appréhendasse le mariage. Au bout de ce temps je me sentis plus portée à être Religieuse ; mais non pas dans cette maison , parce que les austérités me paroïssent alors d'autant plus excessives , que je connus depuis qu'elles étoient plus louables , et quelques-unes des plus jeunes Religieuses me fortifioient dans cette pensée ; au lieu que si toutes se fussent rencontrées dans une même disposition , cela m'auroit beaucoup servi. Ce qui me confirmoit encore

dans ce sentiment, c'est que j'avois une intime amie dans un autre monastère, et que si j'avois à me rendre Religieuse, j'aurois voulu être avec elle, considérant ainsi davantage ce qui flattoit mon inclination, que mon véritable bien. Mais ces bonnes pensées de me donner entièrement à Dieu dans la vie religieuse, s'effaçoient bientôt de mon esprit, et n'avoient pas la force de me persuader d'en venir à l'exécution.

Quoique que je ne négligeasse pas entièrement alors ce qui regardoit mon salut, Notre-Seigneur veilloit beaucoup plus que moi pour me disposer à embrasser la profession qui m'étoit la plus avantageuse : il m'envoya une grande maladie, qui me contraignit de retourner chez mon père. Quand je fus guérie, on me mena voir ma sœur qui demeuroit à la campagne, et qui avoit tant d'affection et de tendresse pour moi, qu'elle auroit désiré de tout son cœur que je demeurasse toujours avec elle. Son mari me témoignoit aussi beaucoup d'amitié, et j'ai l'obligation à Notre-Seigneur que je n'ai jamais été en lieu où l'on ne m'en ait fait paroître, quoique je ne le méritasse pas, étant aussi imparfaite que je le suis.



Je m'arrêtai en chemin en la maison d'un de mes oncles , frère de mon père , et qui étoit veuf ; c'étoit un homme fort sage et très-vertueux , et Dieu le dispo- soit à la vocation à laquelle il l'appeloit : car quelques années après il abandonna tout pour se faire Religieux , et finit sa vie de telle sorte que j'ai sujet de croire qu'il est maintenant dans la gloire. Il me retint durant quelques jours auprès de lui. Son principal exercice étoit de lire de bons livres en langue vulgaire , et son entretien ordinaire , de parler des choses de Dieu , et de la vanité de celles du monde. Il m'engagea de prendre part à sa lecture , et quoique je n'y trouvasse pas grand goût , je ne le lui témoignois point : car il ne se pouvoit rien ajouter à ma complaisance , quelque peine qu'elle me donnât ; elle étoit même si excessive , que ce que l'on auroit dû considérer en d'autres comme une vertu , étoit en moi un grand défaut. « O mon Dieu ! par quelles  
« voies votre Majesté me disposoit-elle à  
« l'état auquel vous m'appeliez , en me  
« contraignant , contre ma propre volonté ,  
« de me faire violence ! Que vous soyez  
« béni éternellement. Amen. »

Quoique je n'eusse demeuré que peu

de jours auprès de mon oncle , ce que j'y avois lu et entendu dire de la parole de Dieu , joint à l'avantage de converser avec des personnes vertueuses , fit une telle impression dans mon cœur , qu'il m'ouvrit les yeux pour considérer ce que j'avois compris dès mon enfance , que tout ce que nous voyons ici-bas n'est rien , que le monde n'est que vanité , et qu'il passe comme un éclair. J'entraï dans la peur d'être damnée , si je venois à mourir dans l'état où j'étois ; et quoique je ne me déterminasse pas entièrement à être Religieuse , je demeurai persuadée que c'étoit pour moi la condition la plus assurée , et ainsi peu à peu je me résolus à me faire violence pour l'embrasser.

Ce combat qui se passoit en moi-même dura trois mois ; et pour vaincre mes répugnances , je considérois que les travaux de la religion ne sauroient être plus grands que les douleurs que l'on souffre dans le purgatoire ; et qu'ayant mérité l'enfer , je n'aurois pas sujet de me plaindre d'endurer en cette vie autant que je ferois dans le purgatoire , pour aller après dans le ciel où tendoient tous mes désirs ; mais il me semble que j'agissois en cela plutôt par une crainte servile que par



un mouvement d'amour. Le démon pour me détourner d'un si bon dessein , me représentoit que j'étois trop délicate pour pouvoir porter les austérités de la religion. A-quoi je répondois , que Jésus-Christ ayant tant souffert pour moi , il étoit bien juste que je souffrisse quelque chose pour lui ; et que j'avois sujet de croire qu'il m'aideroit à le supporter. Je ne me souviens pas bien , toutefois , si j'avois dans l'esprit cette dernière pensée , et je fus assez tentée durant ce temps. Ma santé continuoit d'être fort mauvaise , et j'avois , outre la fièvre , de grandes foiblesses : mais le plaisir que je prenois à lire de bons livres me soutenoit ; et les épîtres de saint Jérôme m'encouragèrent tellement , que je résolus de déclarer mon dessein à mon père , ce qui étoit presque comme prendre l'habit de religieuse ; parce que j'étois si attachée à tout ce qui regarde l'honneur , que rien ne me paroisoit capable de me faire manquer à ce que je m'étois une fois engagée.

Comme mon père avoit une affection toute extraordinaire pour moi , il me fut impossible d'obtenir de lui la permission que je lui demandois , quelque instance que je lui en fisse , et quelques personnes  
que

que j'employasse auprès de lui pour tâcher de le fléchir. Tout ce que je pus tirer de lui , fut que je ferois après sa mort ce que je voudrois. La connoissance que j'avois de ma foiblesse me faisant voir combien ce retardement pouvoit m'être préjudiciable , je tentai une autre voie pour venir à bout de mon dessein, comme on le verra dans la suite.

#### CHAPITRE IV.

La Sainte prend l'habit de Religieuse , et sent en même temps un très-grand changement en elle. Elle retombe dans une si grande maladie que son père est obligé de la faire sortir du monastère pour la faire traiter. Celui de ses oncles dont il a été ci-devant parlé, lui donne un livre qui lui sert beaucoup pour lui apprendre à faire l'oraison ; et elle commence à entrer dans l'oraison de quiétude et même d'union , mais sans la connoître. Elle eut besoin durant plusieurs années , d'avoir un livre pour se pouvoir recueillir dans l'oraison.

LORSQUE j'étois dans ces pensées , je persuadai à l'un de mes frères de se faire Religieux , en lui représentant qu'il n'y a que vanité dans le monde , et nous réso-

lâmes ensemble d'aller de grand matin au monastère où étoit cette amie qui m'étoit si chère. Mais quelque affection que j'eusse pour elle , j'étois dans une telle disposition , que je serois entrée sans difficulté en quelque autre monastère que ce fût , où j'aurois cru pouvoir mieux servir Dieu , et qui auroit été plus agréable à mon père , parce que n'ayant alors devant les yeux que mon salut , je ne pensois plus à chercher ma satisfaction particulière.

Je crois pouvoir dire avec vérité que quand j'aurois été prête à rendre l'esprit , je n'aurois pas souffert davantage que je fis au sortir de la maison de mon père. Il me sembloit que tous mes os se détachent les uns des autres , parce que mon amour pour Dieu n'étoit pas assez fort pour surmonter entièrement celui que j'avois pour mon père et pour mes proches , et il étoit si violent que si Notre-Seigneur ne m'eût assistée , je n'aurois jamais pu continuer dans ma résolution ; mais il me donna la force de me surmonter moi-même , et ainsi je l'exécutai.

Dans le moment que je pris l'habit , j'éprouvai de quelle sorte Dieu favorise ceux qui se font violence pour le servir.

Personne ne s'aperçut de celle qui se passoit dans mon cœur : mais chacun croyoit , au contraire , que je faisais cette action de grande joie. Il ne se peut rien ajouter à celle que j'eus de me voir revêtue de ce saint habit , et elle a toujours continué jusques à cette heure. Dieu changea en une très-grande tendresse la sécheresse de mon ame : je ne trouvois rien que d'agréable dans tous les exercices de la religion : je balayois quelquefois la maison dans les heures que je donnois auparavant à mon divertissement et à ma vanité ; et j'avois tant de plaisir à penser que j'étois délivrée de ces vains amusemens et de cette folie , que je ne pouvois assez m'en étonner , ni comprendre comment un tel changement s'étoit pu faire. Ce souyenir fait encore maintenant une si forte impression sur mon esprit , qu'il n'y a rien , quelque difficile qu'il fût , que je craignisse d'entreprendre pour le service de Dieu. Car je sais par diverses expériences , que quand c'est son seul amour qui nous y engage , il ne se contente pas de nous aider à prendre de saintes résolutions , mais il veut , pour augmenter notre mérite , que les difficultés nous étonnent , afin de rendre notre

joie et notre récompense d'autant plus grandes que nous aurons eu plus à combattre : et il nous fait même goûter ce plaisir dès cette vie par des douceurs et des consolations qui ne sont connues que de ceux qui les éprouvent. Je l'ai , comme je viens de le dire , expérimenté diverses fois en des occasions fort importantes. C'est pourquoi si j'étois capable de donner un conseil , je ne serois jamais d'avis , lorsque Dieu nous inspire de faire une bonne œuvre , et nous l'inspire diverses fois , de manquer à l'entreprendre par la crainte de ne la pouvoir exécuter , puisque si c'est seulement pour son amour que l'on s'y porte , elle ne sauroit ne pas réussir par son assistance , rien ne lui étant impossible. Qu'il soit béni à jamais. Ainsi soit-il.

« O mon souverain bien et mon souve-  
« rain repos , la grace que votre infinie  
« bonté m'avoit faite de me conduire par  
« tant de divers détours à un état aussi  
« assuré qu'est celui de la vie religieuse ,  
« et dans une maison où vous aviez un si  
« grand nombre de servantes de qui je  
« pouvois apprendre à m'avancer dans  
« votre service , ne devoit-elle pas me  
« suffire ? Comment puis-je passer outre



« dans la suite de ce discours , lorsque  
« je pense à la manière dont je fis pro-  
« fession , à l'incroyable contentement  
« que je ressentis de me voir honorée de  
« la qualité de votre épouse , et à la ré-  
« solution dans laquelle j'étois de m'effor-  
« cer de tout mon pouvoir pour vous  
« plaire ? Je n'en puis parler sans verser  
« des larmes : mais ce devrait être des  
« larmes de sang , et mon cœur se devrait  
« fendre de douleur , lorsque je vois que  
« quelque grands que parussent ces bons  
« sentimens , ils étoient bien foibles ,  
« puisque je vous ai offensé depuis. Je  
« trouve maintenant que j'avois raison de  
« craindre de m'engager dans un état si  
« relevé , quand je considère le mauvais  
« usage que j'en ai fait : mais vous avez  
« voulu , mon Dieu , pour me rendre  
« meilleure et me corriger , souffrir que  
« je vous aie offensé durant vingt ans ,  
« en employant aussi mal que j'ai fait une  
« telle grace. Il semble , mon Sauveur ,  
« vu la manière dont j'ai vécu , que  
« j'eusse résolu de ne rien tenir de ce que  
« je vous promettois. Ce n'étoit pas néan-  
« moins mon intention : mais repassant  
« par mon esprit de quelle sorte j'ai agi  
« depuis , je ne sais quelle elle pouvoit

« être. La seule chose dont je suis assu-  
« rée , c'est que cela fait bien connoî-  
« tre , ô JÉSUS - CHRIST , mon saint  
« Eponx , quel vous êtes , et quelle je suis.  
« Et je puis dire avec vérité , que ma  
« douleur de vous tant offenser est sou-  
« vent modérée par la joie que je ressens  
« de ce que la patience , avec laquelle  
« vous me souffrez , fait voir la grandeur  
« de votre miséricorde. Car en qui , Sei-  
« gneur , a-t-elle jamais plus paru qu'en  
« moi , qui me suis rendue si indigne des  
« graces que vous m'avez faites ? Hélas !  
« mon Créateur , j'avoue qu'il ne me  
« reste point d'excuse. Je suis coupable  
« de toutes les fautes que j'ai commises ;  
« et je n'avois pour les éviter qu'à répon-  
« dre par mon amour pour vous , à celui  
« dont vous me donnez tant de preuves.  
« Mais n'ayant pas alors été assez heu-  
« reuse pour m'acquitter d'un devoir qui  
« m'étoit si avantageux , que puis-je faire  
« maintenant que d'avoir recours à votre  
« bonté infinie ? »

Le changement de vie et de nourriture  
altéra ma santé , quoique j'en fusse fort  
contente : mes défaillances augmentèrent ,  
et mes maux de cœur étoient si grands ,  
que se trouvant joints à tant d'autres

maux, on ne pouvoit les voir sans étonnement. Je passai ainsi la première année ; et il me semble qu'en cet état je n'offensois pas beaucoup Dieu. Le mal étoit si grand que je n'avois presque toujours que fort peu de connoissance , et je la perdois quelquefois entièrement. Il ne se pouvoit rien ajouter aux soins que mon père prenoit de moi : et parce que les médecins de ce lieu-là ne réussissoient point à me traiter , il me fit transporter dans un autre où il y en avoit que l'on disoit être fort habiles , et que l'on espéroit qui me guériroient. Comme l'on ne faisoit point vœu de clôture dans le monastère d'où je sortois , la Religieuse que j'ai dit m'avoir prise en grande affection et qui étoit déjà ancienne , m'accompagna. Je demurai presque un an dans le lieu où l'on me mena ; et la quantité de remèdes que l'on employa durant trois mois , me fit tant souffrir , que je ne sais comment je pus les supporter.

Etant partie à l'entrée de l'hiver , je demurai jusques au mois d'avril en la maison de ma sœur , parce qu'elle étoit proche du lieu où l'on devoit commencer au printemps à me traiter. J'avois passé , en y allant , chez celui de mes oncles



dont j'ai parlé , et il me donna un livre qui porte pour titre : *Le troisième abécédair* , lequel enseigne la manière de faire l'oraison de recueillement. Comme j'avois renoncé à lire de mauvais livres depuis avoir reconnu combien ils sont dangereux , et qu'il y avoit un an que je n'en lisois plus que de bons , je reçus celui-là avec grande joie , et me résolus de faire tout ce que je pourrois pour en profiter : car je ne savois point encore comment il falloit faire oraison et se recueillir ; mais Notre-Seigneur m'avoit favorisée du don des larmes. Cette lecture me toucha fort : je commençai à me retirer quelquefois dans la solitude , à me confesser souvent , et à marcher dans le chemin que me montrait ce livre qui me servoit de directeur ; car je n'en ai point eu durant vingt ans , ni de confesseur qui m'entendît , quoique j'en aye toujours cherché ; ce qui m'a fait beaucoup de tort , et a été cause que souvent je suis retournée en arrière , et que j'ai même couru fortune de me perdre entièrement : au lieu qu'un directeur m'auroit au moins aidée à éviter les occasions d'offenser Dieu.

Sa souveraine Majesté me fit dès-lors

beaucoup de graces : et sur la fin des neuf mois que je passai dans cette solitude , quoique je ne fusse pas si soigneuse de ne la pas offenser que ce livre m'enseignoit , et que je passasse par-dessus beaucoup de choses que j'aurois dû pratiquer , parce qu'il me paroissoit impossible d'agir avec tant d'exactitude , je prenois garde néanmoins de ne point tomber dans quelque péché mortel. Plût à Dieu que j'eusse toujours usé d'une semblable vigilance ! Mais quant aux péchés véniels , je n'en tenois pas grand compte ; et ce fut là mon grand mal.

### *De l'Oraison.*

Marchant dans ce chemin , il plut à Notre-Seigneur de me donner l'oraison de quiétude , et quelquefois celle d'union , encore que je ne comprisse rien ni à l'une ni à l'autre , et que j'ignorasse le prix de cette faveur , que je crois qu'il m'eût été fort avantageux de connoître.

Cette oraison d'union duroit très-peu ; et moins , à ce que je crois , qu'un *Ave* , *Maria* ; mais elle produisoit un tel effet dans mon ame , que bien que je n'eusse pas encore vingt ans , je me trouvois dans

un si grand mépris du monde , qu'il me sembloit que je le voyois sous mes pieds , et avois compassion de ceux qui s'y trouvoient engagés , quoiqu'ils ne s'occupassent qu'à des choses permises.

Ma manière d'oraison étoit de tâcher , autant que je le pouvois , d'avoir toujours Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST présent au dedans de moi ; et lorsque je considérois quelque'une des actions de sa vie , je me la présentois dans le fond de mon cœur. Mais j'employois la plupart de mon temps à lire de bons livres , et c'étoit là tout mon plaisir , parce que Dieu ne m'a pas donné le talent de discourir avec l'entendement , et de me servir de l'imagination. J'étois si grossière que quelque peine que je prisse , je ne pouvois me représenter au-dedans de moi l'humanité de JÉSUS-CHRIST. .

Encore que par cette voie de ne pouvoir agir par l'entendement on arrive plutôt à la contemplation , pourvu que l'on persévère , elle est extrêmement pénible , à cause que la volonté n'ayant point de quoi s'occuper , ni l'amour d'objet présent qui l'arrête , l'ame demeure comme sans appui et sans exercice dans une sécheresse et une solitude difficiles

à supporter ; d'où il arrive qu'elle se trouve combattue par les diverses pensées qui lui viennent. Ceux qui sont dans cette disposition ont besoin d'une plus grande pureté de cœur que ceux qui peuvent agir par l'entendement , à cause que ces derniers se représentant le néant du monde ; ce que nous devons à JÉSUS-CHRIST, ce qu'il a souffert pour nous , le peu de service que nous lui rendons , et les graces qu'il fait à ceux qui l'aiment , en tirent des instructions pour se défendre des mauvaises pensées , et fuir les occasions qui pourroient les faire tomber dans le péché. Ainsi , comme ceux qui sont privés de cet avantage sont en plus grand péril , ils doivent beaucoup s'occuper à de saintes lectures , pour en tirer le secours qu'ils ne peuvent trouver dans eux-mêmes. Cette manière de prier sans que l'entendement agisse , est si pénible , et la lecture , quelque brève qu'elle soit , est si nécessaire pour se recueillir et suppléer à l'oraison mentale , que si le directeur ordonne sans cette aide de demeurer long-temps en oraison , il sera impossible de lui obéir , et la santé des personnes qu'il conduira de la sorte , se

trouvera altérée par une aussi grande peine que sera celle qu'elles souffriront.

J'ai maintenant , ce me semble , sujet de croire que c'a été par une conduite particulière de Dieu , que durant dix-huit ans que je demeurai dans de si grandes sécheresses , manque de savoir méditer , je ne trouvai personne qui m'enseignât cette manière d'oraison , parce qu'il m'auroit été impossible à mon avis de la pratiquer. Ainsi , excepté lorsque je venois de communier , je n'osois jamais m'engager à prier que je n'eusse un livre , et je n'appréhendois pas moins de demeurer en oraison sans cette assistance , qu'un homme craindrait de s'engager à combattre seul contre plusieurs. Ce livre m'étoit comme un second ou un bouclier pour me défendre de la distraction que tant de diverses pensées pouvoient me donner , et il m'assuroit et me consolait , parce qu'il faisoit que ces sécheresses ne m'arrivoient guère ; au lieu que je ne manquois jamais d'y tomber quand je n'avois point de livre , et mon ame s'égaroit dans ses pensées ; mais je n'avois pas plutôt pris un livre qu'elle se recueilloit , et mon esprit , comme

attiré doucement par ce moyen , devoit calme et tranquille. Quelquefois même il me suffisoit d'ouvrir le livre , sans avoir besoin de passer outre : d'autres fois je lisois un peu , et d'autres fois je lisois beaucoup , selon la grace que Notre-Seigneur me faisoit.

Il me paroissoit alors qu'avec des livres et de la solitude , je n'avois rien à appréhender , et je crois qu'étant assistée de Dieu cela se seroit trouvé véritable , si un directeur ou quelqu'autre personne m'eût avertie de fuir les occasions , et m'eût aidée à ne point différer d'en sortir lorsque j'y serois tombée. Que si le démon m'eût en ce temps-là attaquée ouvertement , il me semble que je ne me serois jamais laissée aller à commettre encore de grands péchés ; mais il étoit si artificieux , et moi si mauvaise , que je profitois peu de mes bonnes résolutions , quoiqu'elles me servissent beaucoup pour pouvoir souffrir avec autant de patience qu'il plut à Notre-Seigneur de m'en donner en d'aussi grands maux que furent ceux que j'endurai dans ces terribles maladies. J'ai sur cela pensé cent fois avec étonnement quelle est l'infinité bonté de Dieu , et je ne saurois ,

sans en ressentir beaucoup de joie , considérer la grandeur de ses miséricordes. Qu'il soit béni à jamais de m'avoir fait voir si clairement que je n'ai point eu de bon dessein dont il ne m'ait récompensée , même dès cette vie. Quelque imparfaites et mauvaises que fussent mes œuvres , mon divin Sauveur les perfectionnoit et les rendoit bonnes : il cachoit mes défauts et mes péchés , obscurcissoit les yeux de ceux qui les voyoient , pour les empêcher de les apercevoir ; et s'il arrivoit qu'ils les remarquassent , il les effaçoit de leur mémoire. Ainsi , je puis dire qu'il couvroit mes fautes pour les rendre imperceptibles , et qu'il faisoit éclater la vertu qu'il mettoit en moi comme malgré moi.

Mais il faut revenir à mon sujet , pour obéir à ce que l'on m'a commandé : sur quoi je me contenterai de dire que si je m'engageois à rapporter particulièrement la conduite que Dieu a tenue envers moi dans ces commencemens , j'aurois besoin de beaucoup plus d'esprit que je n'en ai , pour pouvoir faire connoître les infinies obligations dont je lui suis redevable , et quelle a été mon extrême ingratitude qui me les a fait oublier : qu'il

soit à jamais béni de l'avoir soufferte.  
Ainsi soit-il.



## CHAPITRE V.

Préjudice que la Sainte dit avoir toujours reçu des demi-savans. Dieu se sert d'elle pour retirer son Confesseur d'un grand péril. La maladie de la Sainte la réduit en tel état qu'on la crut morte.

J'AI oublié de dire que durant l'année de mon noviciat, des choses qui étoient de peu de conséquence en elles-mêmes me causèrent beaucoup de chagrin, parce que l'on m'accusoit souvent sans raison ; et qu'étant fort imparfaite , j'avois peine à le souffrir ; mais la joie de me voir Religieuse me les faisoit supporter. Comme j'aimois la solitude et pleurois quelquefois pour mes péchés , les sœurs s'imaginoient et disoient entre elles que je n'étois pas contente. J'étois néanmoins affectionnée à toutes les choses de la religion : il n'y avoit que le mépris que j'avois peine à souffrir , tant je désirois d'être estimée. Du reste, j'étois exacte en tout ce que je faisois , et il ne paroissoit rien en moi



que de vertueux. Cela ne me justifie pas toutefois , parce que je ne pouvois ignorer que j'y recherchois ma satisfaction , et qu'ainsi mon ignorance dans le reste ne me pouvoit servir d'excuse , si ce n'en est une que ce monastère n'étant pas établi dans une grande perfection , ma malice faisoit que je laissois ce qui s'y faisoit de bon , pour suivre ce qu'il y avoit de mauvais.

Il y avoit alors une Religieuse malade d'une effroyable maladie , qui lui causa bientôt la mort. C'étoit des ulcères qui s'étoient faits en son ventre , par lesquels elle rendoit la nourriture qu'elle prenoit. Ce mal qui donnoit de l'horreur à toutes les Sœurs , ne produisit d'autre effet en moi que de me faire admirer la patience de cette bonne Religieuse. Je disois à Dieu que s'il lui plaisoit de m'en accorder un semblable , il n'y avoit rien que je ne fusse prête de souffrir : et il me semble que j'étois véritablement dans cette disposition , parce que j'avois un si violent désir de jouir des biens éternels , que j'étois résolue d'embrasser tous les moyens qui me les pouvoient procurer. Je ne saurois assez m'étonner que je fusse alors dans ce sentiment : car je ne me

sentois point encore avoir cet amour pour Dieu, qu'il me paroît avoir eu depuis que j'ai commencé à faire oraison. J'étois seulement éclairée d'une certaine lumière qui me faisoit considérer comme digne de mépris tout ce qui prend fin , et comme d'un prix inestimable ces biens célestes et permanens que l'on peut acquérir par le détachement des biens périssables et passagers. Dieu exauça ma prière. Deux ans n'étoient pas encore accomplis , que je me trouvai en tel état, qu'encore que mes souffrances ne fussent pas de la même nature que celles de cette bonne Religieuse , je crois qu'elles n'étoient pas moins grandes , comme on pourra le connoître par ce que je vais dire.

Le temps de faire des remèdes pour ma guérison étant venu , mon père , ma sœur , et cette Religieuse qui avoit tant d'amitié pour moi , et qui sortit pour m'accompagner , me firent transporter , avec toute l'affection imaginable , au lieu destiné pour cette cure. Alors le démon commença à jeter du trouble dans mon ame , et Dieu tira du bien de ce mal.

Il y avoit en ce lieu-là un Ecclésiastique qui avoit d'assez bonnes qualités , et de l'esprit , mais qui n'étoit que médio-

crement savant. Je le pris pour mon Confesseur , parce que j'ai toujours aimé les gens de lettres ; et les demi-savans m'ont fait tant de tort , que j'ai connu par expérience qu'il vaut mieux en avoir qui ne soient point du tout savans , pourvu qu'ils soient vertueux et de bonnes mœurs , parce que se défiant d'eux-mêmes , et moi ne m'y fiant pas non plus , ils ne font rien sans en demander conseil à des gens habiles , et ceux-là ne m'ont jamais trompée ; au lieu que ces demi-savans l'ont souvent fait , quoiqu'ils n'en eussent pas l'intention , mais seulement parce qu'ils n'en savoient pas davantage , et que les croyant capables , je ne me tenois pas obligée à faire plus que ce qu'ils me conseilloyent. Ils me conduisoient par une voie large , ne faisoient passer des péchés mortels que pour des péchés véniels , ne comptoient pour rien les véniels ; et j'étois si mauvaise que s'ils m'eussent traitée avec plus de rigueur , je pense que j'en aurois cherché d'autres.

Une telle conduite m'a été si préjudiciable , que je me suis crue obligée de la remarquer ici , afin d'avertir les autres d'éviter un si grand mal. Mais cela ne m'excuse pas devant Dieu , parce qu'elle

étoit par elle-même si dangereuse , et les fautes qu'elle me faisoit commettre si grandes , que cela seul devoit suffire pour m'empêcher d'y tomber. Je crois que Dieu permit , pour punition de mes péchés , que ces Confesseurs se trompassent et me trompassent de la sorte , et je trompai d'autres personnes en leur disant ce qu'ils me disoient. Je demurai durant plus de dix-sept ans dans cet aveuglement , et jusqu'à ce qu'un savant Religieux de l'ordre de saint Dominique commença à me détromper , et que des Pères Jésuites achevèrent de me faire connoître combien cette conduite étoit dangereuse , et me firent appréhender le péril où elle me mettoit , comme je le dirai dans la suite.

Lorsque je commençai de me confesser à ce Prêtre séculier , il me prit en fort grande affection , parce que depuis que j'étois Religieuse je m'accusais de peu de fautes en comparaison de celles dont je me suis accusée dans la suite de ma vie. Il n'avoit aucune mauvaise intention dans cette affection qu'il me portoit ; mais elle étoit si excessive qu'elle ne pouvoit passer pour bonne. Je lui faisois connoître que pour rien au monde je n'au-

rois voulu offenser Dieu en des choses importantes ; et il m'assuroit qu'il étoit dans la même disposition. Ainsi nous entrâmes en de grandes communications ; et comme mon esprit étoit plein des pensées de la grandeur de Dieu , et mon plaisir , dans ces conversations , de parler de lui, cet amour pour sa divine Majesté d'une personne aussi jeune que j'étois alors , donna tant de confusion à cet Ecclésiastique , qu'il se résolut de me déclarer l'état déplorable où il étoit : car il y avoit près de sept ans qu'il étoit engagé dans une affection très - périlleuse avec une femme de ce même lieu , et il ne laissoit pas de dire la Messe , ce qui étoit une chose si publique , qu'elle l'avoit ruiné de réputation , sans que l'on osât néanmoins lui en parler. Comme je l'aimois beaucoup , cela me donna une extrême compassion , parce que j'étois dans un tel aveuglement , que je considérois comme une vertu d'aimer les personnes qui nous aiment. Que maudite soit cette maxime , lorsqu'elle s'étend jusques à nous porter à faire des choses contraires à la loi de Dieu. C'est l'une de ces folies qui trompe le monde , et qui me trompoit comme les autres : car

c'est à Dieu seul à qui nous sommes redevables de tout le bien que nous recevons des hommes ; et ainsi comment peut-on attribuer à vertu de ne point rompre les amitiés qui lui sont désagréables et qui l'offensent ? « Malheureux monde , que vous êtes aveugle !  
« que votre aveuglement et périlleux !  
« et que vous me feriez , Seigneur , une  
« grande grace , s'il vous plaisoit de me  
« rendre très-ingrate envers lui , et que  
« je ne le fusse point envers vous ! » Pour m'éclaircir encore davantage de cette affaire , je m'informai particulièrement des personnes du logis où cet Ecclésiastique demeuroit , et j'appris que si quelque chose le pouvoit excuser dans le malheureux état où il se trouvoit , c'étoit que cette méchante femme lui avoit donné et l'avoit obligé de porter à son cou , pour l'amour d'elle , une médaille de cuivre où il y avoit un sort , et que l'on n'avoit jamais pu le faire résoudre à la quitter. Je ne suis pas persuadée de tout ce que l'on dit de ces sortilèges ; mais je dirai ce que j'en ai vu , afin que les hommes se gardent de ces détestables créatures , qui , après avoir renoncé à toute crainte de Dieu , et à la pudeur

que leur sexe les oblige d'avoir en si grande recommandation , sont capables de commettre toute sorte de crimes pour satisfaire aux passions que le démon leur inspire. Quelque grande pécheresse que je sois , je n'ai jamais été tentée d'ajouter foi ni d'avoir recours à ces moyens diaboliques ; je n'ai jamais eu intention de mal faire ; et je n'aurois jamais voulu , quand je l'aurois pu , contraindre quelqu'un de m'aimer , parce que Dieu m'a empêchée de tomber dans ces crimes , où , s'il m'eut abandonnée à moi-même , je serois tombée comme les autres , n'y ayant en moi que misère et que foiblesse. Lorsque j'eus appris tout ce particulier , je témoignai à cet Ecclésiastique plus d'affection qu'auparavant : en quoi mon intention étoit bonne ; mais ma conduite ne l'étoit pas , puisque l'on ne doit jamais faire le moindre mal pour en tirer du bien , quelque grand qu'il soit. Je ne lui parlois presque toujours que de Dieu , et cela put lui servir ; mais je crois que cette grande amitié qu'il avoit pour moi fut ce qui le fit résoudre à me remettre entre les mains cette médaille. Je la fis jeter dans la rivière , et il se trouva aussitôt comme un homme qui se réveille d'un

profond sommeil. Tout ce qu'il avoit fait durant un si long-temps se représenta à ses yeux : il en fut épouvanté , connut la grandeur de son péché , et en conçut de l'horreur. Je ne doute point que la sainte Vierge ne l'ait extrêmement assisté en cette rencontre : car il avoit une grande dévotion pour la fête de sa Conception , et la solennisoit très - particulièrement. Il abandonna entièrement cette malheureuse femme , et ne pouvoit se lasser de rendre grâces à Dieu de lui avoir ouvert les yeux pour sortir d'un si grand aveuglement. Il mourut au bout d'un an que j'avois commencé à le voir , et il en avoit passé plusieurs au service de Dieu. Je n'ai jamais cru que l'affection qu'il me portoit fût mauvaise , quoiqu'elle eût pu être plus pure , et il s'est rencontré des occasions où j'aurois pu commettre de plus grandes fautes , si je n'avois toujours appréhendé d'offenser Dieu ; mais , comme je l'ai déjà dit , je n'aurois jamais voulu faire ce que j'aurois cru être un péché mortel ; et il me semble que cette disposition dans laquelle cet Ecclésiastique me voyoit , augmentoit l'affection qu'il avoit pour moi , parce que , si je ne me trompe , les hommes estiment



beaucoup plus les femmes lorsqu'ils les voient portées à la vertu , et elles acquièrent par ce moyen un plus grand pouvoir sur leur esprit , comme on le connoîtra dans la suite. Ainsi , je suis persuadée que Dieu fera miséricorde à ce Prêtre ; car il mourut dans de fort bonnes dispositions , très - détaché de ce dangereux commerce , et il semble que Notre-Seigneur voulût le sauver par le moyen que j'ai dit.

J'eus durant trois mois de très-grandes douleurs au lieu dont je viens de parler , parce que les remèdes étoient plus forts que la délicatesse de ma complexion ne pouvoit porter. Les médecins qui me virent durant les deux premiers mois me mirent presque à l'extrémité : et ce mal de cœur si extraordinaire , pour lequel on me traitoit , s'augmenta avec tant de violence , qu'il me sembloit quelquefois qu'on me l'arrachoit avec des ongles de fer ; et il me mettoit dans un tel état , que l'on appréhendoit que l'excès d'une douleur si insupportable ne passât jusques à la rage. La fièvre ne me quittoit point : les médecines que l'on m'avoit données sans discontinuation durant un mois m'avoient si extrêmement abattue que j'étois  
réduite

réduite à ne pouvoir prendre que des bouillons : le feu qui dévorait mes entrailles fit que mes nerfs se retirèrent avec des douleurs si excessives, que je n'avois ni jour ni nuit un seul moment de repos ; et tant de maux joints ensemble me mirent dans une profonde tristesse.

Mon père me ramena alors au lieu d'où j'étois partie ; les médecins me virent encore , et perdirent toute espérance de me guérir , parce qu'outre tout ces maux j'étois étique. Mais ce qui me donnoit de la peine n'étoit pas de me voir condamnée par eux , c'étoit les douleurs que ce retirement de nerfs me faisoit souffrir depuis la tête jusques aux pieds, et qu'ils disoient eux-mêmes être des plus grandes que l'on sauroit endurer. Ainsi , l'on auroit pu dire que j'aurois été à plaindre dans un si étrange tourment , si mes péchés ne l'eussent bien mérité.

Trois mois se passèrent dans cette souffrance , et l'on ne comprenoit pas comment il étoit possible que je résistasse à tant de maux joints ensemble. Ils étoient tels que je ne puis m'en souvenir sans étonnement, et ne point considérer comme une grace particulière de Dieu, la patience

qu'il me donna , et que l'on connoissoit visiblement venir de lui seul. L'histoire de Job , que j'avois lue dans les morales de saint Grégoire , me servit beaucoup , et il paroît que Dieu , pour me donner la force de supporter tant de douleurs , me prépara par cette lecture et par le secours que je tirois aussi de ce que je commençois à faire oraison. Tous mes entretiens n'étoient qu'avec lui seul , et j'avois presque toujours dans l'esprit et dans la bouche ces paroles de Job , que je sentoîs , ce me sembloit , me fortifier : *Après avoir reçu tant de bienfaits de la main de Dieu , pourquoi ne souffrirois-je pas avec patience les maux qu'il m'en-voie ?*

Je fus travaillée de la sorte que je viens de dire , depuis le mois d'avril jusqu'au 15 d'août ; mais principalement les trois derniers mois : et alors la fête de l'Assomption de la sainte Vierge étant venue , et ayant toujours aimé à me confesser souvent , je voulus me confesser. On crut que c'étoit l'appréhension de la mort qui m'y portoit , et mon père , pour me rassurer , ne voulut pas me le permettre. O amour qui ne procédez que d'une excessive tendresse naturelle ! combien êtes-

vous à craindre , puisqu'encore que mon père fût si sage et si bon catholique , l'affection qu'il avoit pour moi me pouvoit être si préjudiciable ! Il me prit, cette même nuit, une défaillance qui dura près de quatre jours , sans qu'il me restât aucun sentiment. On me donna durant ce temps le Sacrement de l'Extrême-Onction : on croyoit à tous momens que j'allois rendre l'esprit : on me récitoit le *Credo*, comme si j'eusse été en état de pouvoir l'entendre ; et l'on doutoit si peu que je ne fusse morte , que lorsque je revins à moi , je trouvai sur mes yeux de la cire de la bougie que l'on avoit présentée pour voir si j'étois passée. Dans la douleur qu'avoit mon père de m'avoir empêché de me confesser, il pousoit des cris jusques au ciel , il adressoit ses prières à Dieu , et je ne saurois trop louer son infinie bonté d'avoir daigné les entendre. La fosse pour m'enterrer avoit , durant un jour et demi, été ouverte dans notre monastère , et un service fait pour moi dans un couvent de Religieux de notre ordre , lorsqu'il plut à Dieu me faire revenir comme des portes de la mort. Je me confessai aussitôt , et communiai en répandant quantité de larmes ; mais

il me semble que ces larmes ne procédoient pas du seul regret d'avoir offensé Dieu ; ce qui auroit suffi pour me sauver , si ces péchés , que l'on ne faisoit passer que pour véniels , et que j'ai connu clairement depuis être mortels , n'y eussent point apporté d'obstacle. Car , encore que les douleurs que je souffris fussent insupportables et qu'il me restât peu de sentiment , il me semble que je me confessai entièrement de toutes les choses en quoi je croyois avoir offensé Dieu : et il m'a fait cette grace , entre tant d'autres , que depuis que j'ai commencé à me confesser , je n'ai point manqué à m'accuser de tout ce que j'ai cru être péché , quoique véniel. Je suis néanmoins persuadée que si je fusse morte , mon salut étoit fort douteux , à cause de l'ignorance de mes Confesseurs , et que j'étois si mauvaise. Ainsi , je ne saurois penser sans trembler à la manière dont Dieu voulut me conserver comme par miracle.

Pouvez-vous , mon ame , trop considérer la grandeur de ce péril d'où Notre-Seigneur vous tira ? et quand votre amour pour lui ne vous empêcheroit pas désormais de l'offenser , la crainte ne devroit-elle pas vous retenir , puisqu'il pourroit

vous ôter la vie lorsque vous vous trouveriez dans un état encore mille fois plus dangereux ? Je crois même que je pourrois , sans exagérer , dire mille et mille fois au lieu de mille , quand je devrois être reprise par celui qui , en me commandant d'écrire ma vie , m'a ordonné de me modérer en ce qui regarde l'aveu de mes péchés , dans lesquels je ne me flatte que trop. Je le conjure , au nom de Dieu , de trouver bon que je les fasse connoître sans en rien dissimuler , afin de mieux faire voir combien la miséricorde de Dieu est admirable , et avec quelle patience il supporte nos offenses. Qu'il soit béni à jamais. Je le prie de me réduire plutôt en cendre , que de souffrir que je sois si malheureuse que de cesser de l'aimer.

---

## CHAPITRE VI.

Extrémité où la Sainte se trouve encore après cette merveilleuse foiblesse. Elle se fait remener dans son monastère, et demeure percluse durant trois ans. Patience avec laquelle elle souffre tous ses maux. Ses dispositions intérieures. Elle a recours à saint Joseph, et recouvre la santé par son intercession. Grandes louanges de ce Saint.

DIEU seul connoît jusques à quel point alloient les incroyables douleurs què je souffris ensuite de cette défaillance qui me dura quatre jours. Ma langue étoit toute déchirée à force de l'avoir mordue, et mon gosier en tel état, tant par mon extrême foiblesse, qu'à cause que je n'avois rien pris durant ce temps, que l'eau même n'y pouvant passer, j'étois comme étranglée. Il me sembloit que mes os n'avoient plus de liaison; j'avois un étourdissement de tête incroyable; j'étois toute ramassée comme en un peloton, sans pouvoir non plus remuer, ni les bras, les mains et les pieds que si j'eusse été morte, et il me semble que j'avois scu-

lement la liberté de remuer un doigt de la main droite : je ne pouvois souffrir que l'on me touchât pour peu que ce fût ; et s'il étoit besoin de me faire changer de place , il falloit que ce fût avec un linceul que deux personnes tenoient par les deux bouts. Je demeurai ainsi jusques au Dimanche des rameaux , sans aucun soulagement lorsqu'on me touchoit ; mais mes douleurs cessoient assez souvent , pourvu que l'on ne me touchât point , et dans la crainte où j'étois que la patience ne me manquât , je me tenois heureuse de voir que ces douleurs si aiguës n'étoient pas continuelles , quoique les frissons de la fièvre double-quarte qui me restoit , fussent si grands qu'ils pussent passer pour insupportables , et que mon dégoût fût extrême.

Je désirois avec tant d'ardeur de retourner dans notre monastère , que ne pouvant me résoudre d'attendre davantage , je m'y fis remener en cet état. Ainsi, l'on me revit en vie lorsque l'on me croyoit morte , mais avec un corps plus que mourant , et que l'on ne pouvoit regarder sans compassion. Ma foiblesse alloit au-delà de tout ce qui se peut dire : il ne me restoit que les os ; et cela dura



plus de huit mois. Je demeurai ensuite durant près de trois ans toute percluse , quoique avec un peu d'amendement ; et lorsque je commençai à me pouvoir traîner , je rendis de grandes actions de grâces à Dieu. Je souffris tous ces maux avec beaucoup de résignation à sa volonté , et les derniers avec joie , parce qu'ils me paroisoient n'être rien en comparaison des premiers ; mais quand ils auroient toujours duré , je me trouvois très-disposée à me soumettre à tout ce qu'il lui plairoit d'ordonner de moi. Il me semble que mon désir de guérir n'étoit que pour pouvoir m'occuper à l'oraison dans la solitude , en la manière qu'on me l'avoit enseignée , parce qu'il n'y avoit point , dans l'infirmerie , de lieu propre pour cela. Je me confessois fort souvent et parlois beaucoup de Dieu : toutes les Sœurs en étoient édifiées , et s'étonnoient de la patience que Notre-Seigneur me donnoit , leur paroissant impossible sans son secours que je souffrisse avec plaisir de si grands maux.

Je ne saurois trop le remercier de la grace dont il me favorisoit de pouvoir faire oraison , parce qu'elle me faisoit comprendre quel bonheur c'est de l'aimer,

et que je sentoïis alors en moi des dispositions à la vertu que je n'avois point auparavant , quoiqu'elles ne fussent pas encore assez fortes pour m'empêcher de l'offenser. Je ne disois du mal de personne , et j'excusois celles dont on se plaignoit , parce que j'avois toujours devant les yeux que je devois traiter les autres comme j'aurois voulu que l'on me traitât. Je ne perdois donc point d'occasion d'en user ainsi , quoique ce ne fût pas si parfaitement que je ne fisse des fautes en quelques rencontres ; mais j'évitois pour l'ordinaire d'en commettre. Celles avec qui je conversois plus particulièrement en étoient si persuadées , qu'elles croyoient n'avoir rien à appréhender de moi sur ce sujet : ce qui n'empêche que je n'aye un grand compte à rendre à Dieu du mauvais exemple que je leur donnois en d'autres choses. Je prie sa divine Majesté de me le pardonner , et ce que j'étois la cause de plusieurs maux , quoique mon intention ne fût pas si mauvaise qu'étoient les effets de ma mauvaise conduite.

J'entrai dans un grand amour de la solitude , et prenois tant de plaisir de penser à Dieu et d'en parler , que si je

trouvois quelqu'un avec qui m'en entretenir , sa conversation m'étoit beaucoup plus agréable que toute la politesse , ou pour mieux dire , la grossièreté du monde. Je me confessois et communiois souvent ; j'étois très-affectionnée à lire de bons livres , et j'avois un tel repentir de mes péchés que je n'osois quelquefois faire oraison , tant j'appréhendois l'extrême peine que la pensée d'avoir offensé Dieu me donnoit , et qui me tenoit lieu d'un grand châtiment. Cela augmenta encore de telle sorte , que je ne sais à quoi comparer le tourment que j'en souffrois : ce n'étoit pas la crainte qui le causoit , car je n'en avois aucune ; mais c'étoit le souvenir des faveurs que Notre-Seigneur me faisoit dans l'oraison , de tant d'autres obligations que je lui avois , et de mon extrême ingratitude. Les larmes que je répandois en si grande abondance pour mes péchés , m'affligeoient au lieu de me consoler , lorsque je considérois que je n'en devenois pas meilleure , et que toutes les résolutions que je faisois , et la peine que je prenois pour m'en corriger , ne m'empêchoient pas d'y retomber quand les occasions s'en offroient. Il me sembloit que ces larmes n'étoient que

des larmes feintes , et que mon repentir n'étoit qu'une dissimulation , qui me rendoit encore plus coupable par le mauvais usage que je faisois de ces larmes qu'il plaisoit à Dieu de me donner.

Je tâchois , dans mes confessions , de ne rien dire que de nécessaire , et il me semble que je faisois tout ce que je pouvois pour me rendre Dieu favorable ; mais mon malheur venoit de ce que je ne coupois pas la racine des occasions qui donnoient sujet à mes fautes , et de ce que je ne tirois presque point de secours de mes confesseurs ; car s'ils m'eussent avertie du péril où je me trouvois , et m'eussent dit que j'étois obligée de renoncer entièrement à ces dangereuses conversations , je ne doute point qu'ils n'eussent remédié à ce mal , et fait cesser toutes mes peines ; parce que j'avois tant d'horreur du péché mortel , que si l'on m'eût fait connoître que j'y étois tombée , je n'aurois pu souffrir d'y demeurer seulement durant un jour.

Toutes ces marques de la crainte que j'avois d'offenser Dieu étoient des effets de mon oraison , et cette crainte étoit tellement enveloppée et comme étouffée par mon amour pour lui , qu'elle ne me

pouvoit permettre de penser au châti-  
ment que j'aurois dû appréhender. Du-  
rant tout le temps que je fus si malade ,  
je pris un grand soin de ne point com-  
mettre de péchés mortels ; mais je dési-  
rois la santé pour mieux servir Dieu , et  
ce désir fut la cause de mon mal. Me  
trouvant percluse , quoique si jeune , et  
voyant l'état où les médecins de la terre  
m'avoient mise , je résolus de recourir  
à ceux du ciel pour obtenir ma guérison.  
Je supportois néanmoins mon mal si pa-  
tiemment , que je pensois quelquefois que  
si cette santé que je souhaitois tant de-  
voit être cause de ma perte , il m'étoit  
beaucoup meilleur de demeurer comme  
j'étois ; mais je m'imaginois toujours que  
je servirois mieux Dieu si j'étois saine :  
en quoi je me trompois fort ; rien ne nous  
étant si avantageux que de nous aban-  
donner entièrement à la conduite de Dieu ,  
qui sait beaucoup mieux que nous-mêmes  
ce qui nous est utile. Je commençai donc  
à demander que l'on dît des messes pour  
moi , et que l'on fit des prières approu-  
vées ; n'ayant jamais pu souffrir certaines  
dévotions de quelques personnes , et par-  
ticulièrement de femmes , que l'on a  
connu depuis être superstitieuses.

*Dévotion de la Sainte pour St. Joseph.*

JE pris pour patron et pour intercesseur le glorieux saint Joseph, je me recommandai beaucoup à lui, et j'ai reconnu depuis que ce grand Saint m'a donné, en cette occasion et en d'autres où il alloit même de mon honneur et de mon salut, une plus grande et plus prompte assistance que je n'aurois osé la lui demander. Je ne me souviens pas de l'avoir jusqu'ici prié de rien que je n'aye obtenu, ni ne puis penser sans étonnement aux graces que Dieu m'a faites par son intercession, et aux périls dont il m'a délivrée, tant pour l'ame que pour le corps. Il semble que Dieu accorde à d'autres Saints la grace de nous secourir dans de certains besoins ; mais je sais par expérience que saint Joseph nous secourt en tous ; comme si Notre-Seigneur vouloit faire voir que, de même qu'il lui étoit soumis sur la terre parce qu'il lui tenoit lieu de père et en portoit le nom, il ne peut, dans le ciel, lui rien refuser. D'autres personnes, à qui j'ai conseillé de se recommander à lui, l'ont éprouvé comme moi : plusieurs y ont maintenant une grande dévotion ;

et je reconnois tous les jours de plus en plus la vérité de ce que je viens de dire.

Je n'oubliois rien de tout ce qui pouvoit dépendre de moi pour faire que l'on célébrât sa fête avec grande solennité ; en quoi , bien que mon intention fût bonne , j'agissois fort imparfaitement , parce qu'il y entroit plus de vanité que de cet esprit de piété qui est simple et tout intérieur. Car j'étois si imparfaite , que je mêlois toujours de grands défauts au bien que Notre-Seigneur m'inspiroit de faire , tant j'étois naturellement vaine et curieuse : je le prie de tout mon cœur de me le pardonner. L'expérience que j'avois des graces que Dieu accorde par l'intercession de ce grand Saint , me faisoit souhaiter de pouvoir persuader à tout le monde d'avoir une grande dévotion pour lui , et je n'ai connu personne qui en ait eu une véritable , et la lui ait témoignée par ses actions , qui ne se soit avancé dans la vertu. Je ne me souviens point de lui avoir , depuis quelques années , rien demandé le jour de sa fête , que je n'aye obtenu ; et s'il se rencontroit quelque imperfection dans l'assistance que j'implo-rois de lui , il en réparoit le défaut pour

la faire réussir à mon avantage. Si j'avois la liberté d'écrire tout ce que je voudrois , je rapporterois plus particulièrement , avec grand plaisir , les obligations que j'ai à ce glorieux Saint , et que d'autres personnes lui ont comme moi ; mais , pour demeurer dans les bornes que l'on m'a prescrites , je passerai plus légèrement que je ne le désirerois sur plusieurs choses , et m'étendrai sur d'autres plus que je ne devrois , par mon peu de discrétion en tout ce que je fais. Je me contenterai donc en cette rencontre de prier , au nom de Dieu , ceux qui n'ajouteront pas foi à ce que je dis , de le vouloir éprouver ; et ils connoîtront par expérience combien il est avantageux de recourir à ce grand Patriarche , avec une dévotion particulière. Les personnes d'oraison lui doivent , ce me semble , être fort affectionnées : car je ne comprends pas comment l'on peut penser à tout le temps que la sainte Vierge demeura avec JÉSUS-CHRIST enfant , sans remercier saint Joseph de l'assistance qu'il leur rendit ; et ceux qui manquent de directeur pour s'instruire dans l'oraison , n'ont qu'à prendre cet admirable Saint pour leur guide , afin de ne se point égarer. Dieu veuille que je



ne me sois point égarée moi-même dans la hardiesse que j'ai prise de lui parler, et de publier le respect que je lui porte, après avoir tant manqué à le servir et à l'imiter ! Ma guérison fut un effet de son pouvoir : je sortis du lit ; je marchai ; je cessai d'être percluse ; et le mauvais usage que je fis d'une telle grace, fut un effet de mon peu de vertu.

Qui auroit pu s'imaginer que je fusse sitôt tombée, après avoir reçu de si grandes faveurs de Dieu, après qu'il avoit commencé à me donner des vertus qui devoient m'animer à le servir, après qu'il m'avoit retirée d'entre les bras de la mort, et du péril d'une condamnation éternelle ; et après avoir comme ressuscité mon ame aussi bien que mon corps, en sorte que toutes les personnes qui m'avoient vue dans un état si déplorable, ne pouvoient alors voir sans étonnement que je fusse encore en vie ? « Mais peut-on, « mon Dieu, nommer une vie, celle que « l'on passe au milieu de tant de dangers ? Il me semble néanmoins qu'écrivant ceci, je pourrois, me confiant en « votre assistance et en votre miséricorde, « dire avec saint Paul, quoique non pas « si parfaitement que lui : *Je ne vis plus,*

« *mais c'est vous , mon Créateur , qui*  
 « *vivez en moi* depuis quelques années ,  
 « parce que je vois , ce me semble , que  
 « vous me conduisez par la main , et m'ins-  
 « pirez une ferme résolution , dont j'ai  
 « éprouvé l'effet en plusieurs rencontres ,  
 « de ne rien faire de contraire à votre  
 « volonté , quoique je vous aie sans doute  
 « offensé en beaucoup de choses sans le  
 « connoître. Je crois aussi qu'il n'y a rien  
 « que je ne fisse de tout mon cœur pour  
 « votre service , si j'en rencontrois des  
 « occasions , ainsi qu'il y en a eu quelques-  
 « unes où je vous ai été fidelle par votre  
 « assistance ; et il me semble que je  
 « n'aime ni le monde , ni ce qui est dans  
 « le monde , et que , hors de vous seul ,  
 « mon Dieu , qui êtes tout mon bonheur  
 « et toute ma joie , je considère tout le  
 « reste comme des croix fort pesantes.  
 « Il se peut faire que je me trompe ;  
 « mais vous , Seigneur , qui voyez le fond  
 « de mon cœur , vous savez que mes  
 « sentimens sont conformes à mes paroles.  
 « Quel sujet n'aurois - je pas toutefois  
 « d'appréhender , si vous cessiez de m'as-  
 « sister , connoissant , comme je fais , que  
 « je n'ai de force et de vertu qu'autant  
 « qu'il vous plaît de m'en donner ! Mais ,

« dans cette opinion que j'ai de moi-  
« même, n'entre-t-il point, ô mon Sau-  
« veur, quelque présomption qui vous  
« porte à m'abandonner? Détournez, s'il  
« vous plaît, de moi un si grand malheur,  
« par votre bonté et par votre miséricorde.  
« Je ne sais comment nous pouvons aimer  
« une vie pleine de tant de dangers : cela  
« me paroissoit impossible, et m'est néan-  
« moins arrivé diverses fois. Puis-je donc  
« cesser de craindre, voyant que pour  
« peu que vous vous éloigniez de moi,  
« mes bonnes résolutions ne m'empêchent  
« pas de tomber? Que vous sovez béni à  
« jamais de ce qu'encore que je vous aie  
« abandonné, vous ne m'avez pas aban-  
« donnée de telle sorte que votre main  
« secourable ne m'ait souvent relevée. Je  
« ne saurois dire, et serois bien fâchée  
« de le pouvoir dire, combien de fois il  
« vous a plu de me faire cette grace, ainsi  
« qu'on le verra dans la suite. »

---

## CHAPITRE VII.

La Sainte, après être guérie, se rengage en des conversations dangereuses, et, par une fausse humilité, n'ose plus continuer à faire oraison. Combien la clôture est nécessaire dans les monastères de femmes, et quel mal c'est de mettre des filles dans les maisons non-réformées. JÉSUS-CHRIST apparoît à la Sainte avec un visage sévère. Elle engage son père à faire oraison ; il y fait un grand progrès, et meurt saintement. La Sainte sort de son monastère pour l'assister. Un Religieux dominicain la porte à rentrer dans l'exercice de l'oraison. Combat qui se passoit en elle-même, parce qu'elle n'étoit pas encore détachée de ces conversations inutiles et dangereuses. Quelle peine c'est à une ame qui aime Dieu, de recevoir de lui des faveurs au lieu de châtimens, lorsqu'elle l'offense encore ; et combien grand est le besoin de communiquer avec des personnes vertueuses, pour se fortifier dans ses bonnes résolutions.

Je me rengageai alors dans tant d'occasions si périlleuses, que, passant d'un divertissement à un autre, et de vanité en vanité, mon ame tomba dans un tel dérèglement, que j'avois honte d'oser

m'approcher de Dieu par une communication telle qu'est celle dont il nous favorise dans l'oraison ; et , à mesure que mes péchés se multiplioient , je perdois le goût qui se rencontre dans la pratique des vertus. « En quoi je voyois clairement, « mon Dieu , que ce n'étoit pas vous « qui vous retiriez de moi , mais que « c'étoit moi qui me retirois de vous. » Ainsi , me trouvant trompée par le plus grand artifice dont le démon se puisse servir , et me voyant si malheureuse , je commencai , sous prétexte d'humilité , à craindre de faire oraison. Je crus que , puisque nulle autre n'étoit plus imparfaite que moi , je devois suivre le train ordinaire , et me contenter des prières vocales auxquelles j'étois obligée , sans oser converser avec Dieu par l'oraison mentale , dans le même temps que je méritois d'être en la compagnie des démons.

Etant en cet état , je trompois le monde , parce qu'il ne paroissoit rien en moi dans l'extérieur que de louable , et il n'y avoit point de sujet de blâmer les autres Religieuses de la bonne opinion qu'elles en avoient. Je n'agissois pas néanmoins en cela avec dissimulation , ni à dessein de paroître avoir plus de piété que je n'en

avois ; car , par la grace de Dieu , je ne me souviens point de l'avoir jamais offensé par hypocrisie ou par vaine gloire. J'en avois au contraire tant d'aversion , qu' aussitôt que j'en sentois les premiers mouvemens , la peine que j'en souffrois étoit si grande , que le démon étoit contraint de me laisser en repos , sans plus oser me tenter en cette manière , parce qu'y perdant plus qu'il n'y gagnoit , il voyoit que ses vains efforts tournoient à mon avantage : et c'est pourquoi il ne m'a guère attaquée de ce côté-là. Peut-être néanmoins que si Dieu eût permis qu'il m'eût tentée aussi fortement en cela qu'en d'autres choses , je n'aurois pu y résister ; mais sa divine Majesté m'en a , jusqu'ici , préservée , et je ne saurois trop lui en rendre grâces. Ainsi , comme je ne pouvois ignorer ce qui étoit dans mon cœur , j'étois si éloignée de vouloir passer , dans l'esprit de ces bonnes filles , pour meilleure que je n'étois , que je ne pouvois voir sans beaucoup de peine la trop bonne opinion qu'elles avoient de moi.

Ce qui leur cachoit ainsi mes défauts , venoit de ce qu'elles voyoient qu'étant encore si jeune et dans tant d'occasions de perdre mon temps , je me retirois

souvent pour prier et lire beaucoup ; que je prenois plaisir à parler de Dieu , à faire peindre en plusieurs lieux son image , et à mettre dans mon oratoire diverses choses qui excitoient la dévotion ; que je ne disois du mal de personne , et autres choses semblables qui avoient quelque apparence de vertu : à quoi il faut ajouter que je réussissois assez en ce que l'on estime dans le monde. Tout cela faisoit que l'on me donnoit plus de liberté qu'aux plus anciennes , et que l'on prenoit une grande confiance en moi. Je n'en abusois pas , car je ne faisais rien sans en demander la permission : il ne m'est jamais arrivé de parler par des trous , ou à travers les fentes de murailles , ou de nuit ; et je ne pouvois comprendre que l'on en usât de la sorte dans un monastère , parce que Dieu m'assistoit ; et y faisant réflexion , je trouvois qu'étant aussi imparfaite que j'étois , et les autres si bonnes , je n'aurois pu , sans un grand péché , donner sujet de douter de leur vertu , en commettant de semblables fautes ; mais j'en faisais assez d'autres , dans lesquelles il est vrai néanmoins que je ne tombois pas de propos délibéré , et avec autant de connoissance que j'aurois fait en celles-là.

Ce que je viens de rapporter, me donne sujet de croire que je recus un grand préjudice d'être en une maison où il n'y avoit point de clôture, parce que les libertés que les Religieuses qui étoient bonnes pouvoient prendre innocemment, à cause qu'elles ne s'étoient pas obligées à davantage, auroient été capables de me damner, étant aussi mauvaise que je suis, si Dieu ne m'eût soutenue par des graces particulières. Ainsi, je trouve qu'un monastère de femmes sans clôture, les met dans un si grand péril, que c'est plutôt le chemin de l'enfer pour celles qui sont mauvaises, qu'un remède à leurs foiblesses. On ne doit pas toutefois prendre ce que je dis pour le monastère où j'étois alors, puisqu'il y a tant de Religieuses qui servent Dieu avec une grande perfection, et qu'étant aussi bon qu'il est, il ne sauroit ne point continuer à les favoriser de ses graces. Ce monastère n'est pas du nombre de ceux dont l'entrée est fort libre, et l'on y observe toute la règle; mais j'entends parler de quelques autres monastères que j'ai vus, et qui me font une très-grande compassion. Il ne suffit pas que Dieu fasse entendre sa voix une seule fois à ces pauvres filles pour les



rappeler à lui ; il faut qu'il frappe diverses fois aux oreilles de leur cœur pour les faire rentrer dans leur devoir , tant elles sont remplies de l'esprit du monde , de sa vanité et de ses plaisirs , et comprennent peu leurs obligations. Dieu veuille même qu'elles ne tiennent point pour vertu ce qui est péché , comme cela m'est arrivé trop souvent ; et il est si difficile de ne pas s'y tromper , qu'il n'y a que Dieu qui , par une assistance particulière de sa grace , puisse donner la lumière nécessaire pour le comprendre.

Que si les parens vouloient suivre mon conseil , quand même ils ne seroient point touchés de la considération du salut de leurs filles , en les mettant dans des maisons où elles courent plus de fortune de se perdre que dans le monde , ne devroient-ils pas l'être par la considération de leur honneur , et les marier plutôt moins avantageusement , ou les retenir auprès d'eux , que de les mettre , pour s'en décharger , en de semblables monastères , si ce n'est qu'ils reconnussent en elles de très-bonnes inclinations ? et Dieu veuille encore que cela leur serve ; car si elles se portent au mal dans le monde , on le connoitra bientôt ; au lieu que dans  
les

les monastères elles se peuvent long-temps cacher ; mais enfin on le découvre , et ce mal est d'autant plus grand , qu'elles le communiquent aux autres , sans que quelquefois il y ait de la faute de ces pauvres filles qui se laissent aller , sans y penser , au mauvais exemple qu'on leur donne.

En vérité , on ne peut trop plaindre celles qui , renonçant au siècle pour éviter les périls qui s'y rencontrent , et passer leur vie au service de Dieu , se trouvent en beaucoup plus grand hasard que jamais , et ne savent comment y remédier , parce que la jeunesse , la sensualité et le démon les poussent à faire les mêmes choses qu'elles avoient voulu éviter en quittant le monde ; et elles s'aperçoivent si peu qu'elles sont mauvaises , qu'elles sont presque persuadées qu'elles font bien. Il me semble qu'on peut , en quelque sorte , les comparer à ces malheureux hérétiques qui s'aveuglent volontairement , et tâchent d'engager les autres dans leur erreur , qu'ils prennent pour la vérité , sans pouvoir néanmoins en être entièrement persuadés , parce qu'ils sentent dans le fond de leur cœur comme une voix intérieure qui leur dit qu'ils se trompent.

Quel malheur est donc plus grand que celui des monastères , autant d'hommes que de femmes , qui ne sont pas réformés , et où l'on marche également par deux voies si différentes , l'une de la vertu , et l'autre du relâchement ? Mais , que dis-je , également ? hélas ! on suit beaucoup plus la voie qui est si périlleuse , parce que nos mauvaises inclinations nous y poussent , et que l'exemple de ce que la plupart y marchent nous la fait paroître encore plus agréable. Ainsi , le chemin de la véritable observance est si peu battu , que le Religieux et la Religieuse qui veulent satisfaire aux obligations de leur vocation , ont plus de sujet d'appréhender les personnes avec qui ils vivent que les démons , et doivent être plus retenus à parler de l'amour que l'on doit avoir pour Dieu , que des amitiés et des liaisons que le diable fait contracter dans ces monastères (\*).

Y a-t-il donc sujet de s'étonner de voir tant de maux dans l'Eglise , puisque ceux qui devraient porter les autres à la vertu , ont tellement éteint en eux l'esprit des

---

(\*) Ceci est obscur , et il faut qu'il y ait quelque faute dans l'exemplaire Espagnol.

saints fondateurs de leurs Ordres ? Je prie Dieu de tout mon cœur d'y vouloir apporter le remède qu'il sait y être nécessaire.

Quand je m'engageai dans ces conversations dont j'ai parlé , et que je voyois pratiquer aux autres , je ne croyois pas qu'elles me dussent être aussi préjudiciables que je l'ai éprouvé depuis ; mais il me sembloit que ces visites , si ordinaires dans plusieurs monastères , ne me feroient pas plus de mal qu'aux autres Religieuses que je voyois être bonnes. Je ne considérois pas que , comme elles étoient beaucoup meilleures que moi , elles ne s'exposoient pas par-là à un si grand péril que je faisois ; et je voyois bien néanmoins qu'il y en avoit , quand ce n'auroit été qu'à cause du temps qui s'y employoit si mal.

Lorsque je commençai de faire connoissance avec une certaine personne , Dieu m'ouvrit les yeux pour me faire voir l'état où j'étois , et que ces sortes d'amitiés me convenoient mal. JÉSUS-CHRIST se présenta à moi avec un visage sévère , et me fit connoître combien ma mauvaise conduite lui étoit désagréable. Je le vis plus clairement des yeux de mon ame ,

que je ne le pourrois voir avec ceux de mon corps ; et quoiqu'il y ait plus de vingt-six ans que cela se passa , cette vue fit un telle impression sur mon esprit , qu'elle m'est encore aussi présente qu'elle me le fût dans ce moment. Je demeurai si épouvantée et si troublée , que je ne voulus plus voir cette personne ; mais je reçus un grand dommage d'ignorer que l'on peut voir quelque chose sans l'entremise des yeux corporels : et le démon , pour me confirmer dans cette ignorance , me faisoit entendre que c'étoit une chose impossible ; que ce que j'avois vu n'étoit qu'une imagination ; que ce pouvoit être un artifice du malin esprit , et autres choses semblables. Néanmoins il me paroissoit toujours que c'étoit Dieu , et que je ne me trompois pas ; mais comme cela ne s'accordoit point avec mon inclination , j'aiderois aussi moi-même à me tromper : de sorte que n'osant en parler à qui que ce fût , je ne pus résister aux instances que l'on me fit de revoir cette personne , et à l'assurance que l'on me donnoit que non-seulement cela ne pouvoit nuire à ma réputation , mais que sa conversation m'étoit honorable. Ainsi je m'y rengageai , et à d'autres encore , en d'autres temps ,

parce que durant le grand nombre d'années que je goûtois un plaisir si dangereux , il ne me paroissoit pas qu'il le fût beaucoup, quoique je reconnusse quelquefois qu'une telle récréation n'étoit pas bonne. Nulle autre ne me causa tant de distraction que mes entretiens avec cette personne , parce que je conçus beaucoup d'amitié pour elle.

Un jour que j'étois avec cette même personne et avec une autre, nous vîmes venir vers nous un crapaud , mais qui marchoit beaucoup plus vite que ces sortes d'animaux n'ont accoutumé. Je n'ai jamais pu comprendre comment il pouvoit venir, et en plein midi , du côté d'où il venoit. Je crus que cela n'étoit pas sans quelque mystère , et l'impression qu'il me fit ne s'est jamais effacée de mon esprit. « Dieu  
« tout-puissant , avec combien de soin  
« et de bonté me donniez-vous , en tant  
« de manières différentes , de salutaires  
« avertissemens ! et que j'en ai peu  
« profité ! »

Il y avoit dans ce monastère une Religieuse , ma parente , fort ancienne , et grande servante de Dieu. Elle me donnoit quelquefois de très-bons avis ; et non-seulement je ne les suivois pas , mais ils

me causoient de l'éloignement pour elle ; parce qu'il me sembloit qu'elle se scandalisoit sans sujet. Je rapporte ceci pour faire voir l'extrême bonté de Dieu , et ma malice , qui me rendoit digne de l'enfer par mon ingratitude ; comme aussi afin que si Dieu permet que quelques Religieuses lisent un jour ceci , elles apprennent , par mon exemple , à ne pas tomber en de semblables fautes. Je les conjure , en son nom , d'éviter de telles récréations , et je le prie de me faire la grace de désabuser , par ce que je dis ici , quelques-unes de celles que j'ai trompées , en les assurant qu'il n'y avoit point de mal ni de péril ; en quoi je ne saurois trop déplorer mon aveuglement , et les maux dont le mauvais exemple que j'ai donné a été la cause ; car je n'avois pas dessein de les tromper , mais j'étois trompée la première , dans la créance que j'avois qu'il n'y avoit pas grand mal à cela.

Etant donc si imparfaite et si incapable de m'aider moi-même , j'avois un très-grand désir d'être utile aux autres ; ce qui est une tentation ordinaire à ceux qui commencent , et néanmoins elle me réussit. Ainsi , comme j'aimois extrêmement mon père , je lui souhaitois ardem-

ment le bonheur de savoir faire oraison , que je croyois posséder , et qui passoit , dans mon esprit , pour le plus grand dont on puisse jouir en cette vie. J'usai donc de toute l'adresse que je pus pour lui en faire naître le désir ; je l'y engageai , et lui donnai des livres pour l'en instruire ; et comme il étoit très-vertueux , il s'y appliqua avec tant de soin , qu'il y fit , en cinq ou six ans , un fort grand progrès. La consolation que j'en eus fut telle que l'on peut s'imaginer , et je ne pouvois me lasser d'en louer Dieu. Il eut beaucoup de traverses , et il les supportoit avec une très-grande soumission à sa volonté. Il venoit souvent me visiter , pour se consoler avec moi par des entretiens de piété , et je ne pouvois voir , sans une étrange confusion , qu'il me croyoit toujours la même qu'auparavant , quoique je fusse alors si distraite , que je ne faisois plus d'oraison.

Je demeurai , durant plus d'un an , en cet état , m'imaginant de témoigner en cela plus d'humilité. Mais ce fut , comme je dirai dans la suite , la plus grande tentation que j'aie eue , et dont la continuation auroit été capable d'achever de me perdre , parce qu'en faisant



oraison, on se recueille après avoir offensé Dieu, et l'on prend davantage garde à fuir les occasions. Mon père venant donc me voir, dans la créance que je continuois toujours ce saint exercice, je ne pus souffrir plus long-temps de le voir trompé. Ainsi, je lui dis que je ne faisais plus d'oraison; mais je ne lui en dis pas la cause. Je pris pour prétexte mes infirmités, étant véritable qu'il m'en étoit beaucoup resté depuis que j'avois été guérie de cette grande maladie dont j'ai parlé; et ce n'est que depuis peu que je sens quelque soulagement dans ce qu'elles me font souffrir.

J'ai, durant vingt ans, été travaillée d'un vomissement, qui ne me permettoit de manger qu'à midi, et quelquefois encore plus tard; mais depuis que je communie plus souvent, ce vomissement me prend le soir, avant que je me couche, et m'incommode encore plus qu' auparavant. Je suis même obligée de l'exciter avec une plume ou quelque autre chose, parce qu'autrement il me feroit souffrir davantage. Je ne suis aussi presque jamais sans ressentir diverses douleurs; et elles sont quelquefois bien grandes, principalement des maux de

cœur , quoique je ne tombe pas souvent dans cette défaillance , qui m'étoit auparavant si ordinaire ; mais je me trouve délivrée de cette paralysie et de ces fièvres qui me tourmentoient si fort ; et je suis , depuis huit ans , si peu touchée de ces maux qui me restent , que quelquefois je m'en réjouis , parce qu'il me semble que c'est , en quelque manière , servir Dieu , que de les supporter avec patience.

Comme mon père étoit très-véridique , et qu'il ne me soupçonnoit point de vouloir mentir , il crut aisément ce que je lui dis ; et , parce que je connoissois bien que ce prétexte que j'avois pris ne suffisoit pas , j'ajoutai , pour le mieux persuader , que tout ce que je pouvois faire étoit d'assister au chœur. Mais cela même ne devoit pas me dispenser de continuer à faire oraison , puisque l'on n'y a point besoin de forces corporelles , qu'il ne faut que de l'amour , et que , pourvu qu'on le veuille et que l'on ne se décourage point , Dieu donne toujours le moyen de s'y occuper. Je dis toujours , **parce-** qu'encore que la violence des maux **em-** pêche quelquefois l'âme de **rentrer en** elle-même , elle ne laisse pas de **se servir** d'autres momens où elle le peut **facilement**

au milieu des douleurs ; et jamais l'oraison n'est plus parfaite qu'en ces rencontres , où une ame qui aime Dieu véritablement offre avec joie à JÉSUS-CHRIST ces mêmes douleurs , dans la vue que c'est pour se conformer à sa volonté qu'elle les souffre , qu'elle devient en quelque sorte , par ce moyen , semblable à lui , et mille autres pensées qui se présentent à elle dans ce divin commerce de l'amour qu'elle a pour son Dieu.

Ainsi , l'on voit que ce n'est pas seulement dans la solitude que l'on peut pratiquer utilement l'oraison ; mais qu'avec un peu de soin , on tire aussi de grands avantages des temps même où Notre-Seigneur nous ôte celui de la faire , par les souffrances qu'il nous envoie ; et c'est ce qui m'arrivoit lorsque j'étois dans la disposition qu'il désiroit de moi.

Cependant , mon père m'aimoit de telle sorte , et avoit si bonne opinion de moi , qu'il ne doutoit point de la vérité de ce que je lui disois , et me plaignoit extrêmement. Comme il étoit déjà arrivé à un si haut degré de perfection , il se contentoit de me voir sans beaucoup m'entretenir , disant que c'étoit perdre du temps inutilement ; et je ne m'en mettois

guère en peine , parce que je l'employois en de vaines et inutiles occupations.

Je ne portai pas seulement mon père à faire oraison , j'y excitai encore d'autres personnes , lors même que j'abusois de telle sorte des graces de Dieu. Car aussitôt que je voyois qu'elles avoient quelque inclination pour la prière , je les instruisois de la manière de méditer , et je leur donnois des livres qui en traitoient , parce que je ne fus pas plutôt entrée dans ce saint exercice , que je fus touchée du désir de voir les autres y entrer aussi. Il me sembloit que , ne servant pas Dieu comme j'y étois obligée , je devois au moins , pour ne pas rendre inutile la faveur qu'il me faisoit , procurer que d'autres le servissent au lieu de moi. Ce que je dis ici prouve jusqu'à quel point alloit mon aveuglement , de négliger mon salut lorsque je travaillois pour celui des autres.

Mon père ensuite tomba malade de la maladie dont il mourut , et qui ne dura que peu de jours. Je sortis pour l'aller assister ; et cette maladie qu'il souffroit dans son corps , n'étoit pas si grande que celle où mon ame étoit tombée , par ces vains amusemens et ces vaines occupa-

tions , quoique durant tout le temps que j'étois en si mauvais état , je ne croyois pas pécher mortellement , et que si je l'eusse cru , je n'aurois voulu pour rien au monde y demeurer. Les peines que je pris dans cette maladie de mon père , pour satisfaire à mon devoir , furent si grandes , que je m'acquittai , en quelque sorte , de celles qu'il s'étoit données pour moi durant mes longues infirmités. Je faisois plus que ma santé et mes forces ne me permettoient : et , bien que je connusse assez que je perdrois , en le perdant , tout mon appui et toute ma consolation , il n'y eut point de contrainte que je ne me fisse pour lui cacher ma douleur , encore qu'elle fût si violente , et que je l'aimasse avec tant de tendresse , qu'il me sembla , lorsqu'il expira , qu'on m'arrachoit l'ame.

La manière dont il mourut , le désir qu'il en avoit , et les choses qu'il nous dit , après avoir reçu l'Extrême-Onction ; nous obligèrent à rendre à Dieu de grandes actions de grâces. Il nous chargea de lui demander pour lui sa miséricorde , de le prier de nous assister pour persévérer dans son service , et considérer quel est le néant du monde. Il nous témoignoit ,

par ses larmes , son extrême regret de n'avoir pas servi Dieu comme il l'auroit dû , et il nous dit qu'il auroit souhaité de mourir Religieux , dans l'un des ordres les plus austères. Je ne doute point que Dieu ne lui eût fait connoître qu'il mourroit de cette maladie : car , encore que les médecins le trouvassent beaucoup mieux , il ne tenoit compte de l'assurance qu'ils lui donnoient , et ne pensoit qu'à se préparer à la mort. Son plus grand mal étoit une douleur dans les épaules , qui ne le quitta jamais , et qui étoit quelquefois si violente , qu'elle le contraignoit de se plaindre. Sur quoi je lui dis qu'ayant une si grande dévotion pour ce que souffrit Notre-Seigneur , lorsqu'il porta sa croix sur ses épaules , il devoit croire qu'il vouloit lui faire sentir par cette douleur combien grande avoit été la sienne. Ces parolès lui donnèrent tant de consolation , qu'on ne l'entendit plus se plaindre. Il demeura trois jours sans sentiment ; mais le jour qu'il mourut , Dieu le lui rendit si entier , que nous ne pouvions assez nous en étonner ; et il le conserva toujours , jusqu'à ce qu'au milieu du *Credo* , qu'il disoit lui-même , il rendit l'esprit. Son visage ressembloit à celui d'un Ange ; et il me

paroissoit l'être , en quelque sorte , par les excellentes dispositions où étoit son ame , lorsqu'elle abandonna son corps. Mais qui peut mieux que ce que je viens de rapporter , faire connoître combien , après avoir vu une telle vie et une telle mort , je suis coupable de ne pas m'être corrigée de mes défauts , pour ressembler , en quelque sorte , à un si bon père ? Un Religieux dominicain , fort savant , et qui étoit son confesseur depuis quelques années , disoit avoir trouvé en lui une telle pureté de conscience , qu'il ne doutoit point qu'il n'augmentât , dans le ciel , le nombre des bienheureux.

Comme ce Religieux étoit extrêmement vertueux , j'en reçus beaucoup d'assistance. Car m'étant confessée à lui , Dieu lui donna une grande charité pour moi , et il s'appliqua avec soin à me faire connoître le mauvais état où j'étois. Il me faisoit communier tous les quinze jours. Je pris peu à peu confiance en lui , lui parlai de mon oraison , et il me dit de ne la pas discontinuer , parce qu'elle ne me pouvoit être que fort utile. Je commençai donc à la reprendre ; et ne l'ai jamais quittée depuis ; mais je n'évitai pas les occasions qui m'étoient si pré-

judiciales. Ainsi je passois une vie très-pénible, parce que l'oraison me donnoit la connoissance de mes fautes. Dieu m'appeloit d'un côté ; le monde m'entraînoit de l'autre. Les biens célestes m'attiroient ; ceux de la terre me retenoient attachée ; et j'aurois bien voulu pouvoir allier deux contraires aussi opposés que la vie spirituelle, et la satisfaction que donnent les plaisirs des sens. Ce combat qui se passoit en moi-même me faisoit beaucoup souffrir dans mon oraison, à cause que ma manière de la faire étant de me recueillir intérieurement, et que mon esprit se trouvant alors esclave au lieu qu'il auroit dû être le maître, je ne pouvois le renfermer au dedans de moi sans enfermer avec lui mille choses vaines. Je passai plusieurs années dans cette peine ; et je ne saurois penser sans étonnement, comment il se peut faire que je ne me corrigeai point de ce défaut, ou que je n'abandonnai point l'oraison. Mais il n'étoit pas en mon pouvoir de l'abandonner, parce que Dieu qui vouloit se servir de ce moyen pour me faire des graces encore plus grandes, m'y retenoit et m'y soutenoit par sa main toute-puissante.



« Seigneur mon Dieu , de quelles  
« occasions ne m'avez-vous point alors  
« délivrée par votre bonté , et de quelle  
« sorte ne m'y rengageois-je point par  
« ma misère ? De quel péril de me  
« perdre entièrement de réputation , ne  
« m'avez-vous point garantie , lorsque je  
« m'abandonnois si imprudemment à  
« faire des choses qui pouvoient me faire  
« connoître pour aussi imparfaite que je  
« l'étois ? Vous cachiez mes fautes , Sei-  
« gneur , aux yeux des hommes ; vous  
« leur laissiez seulement apercevoir ce peu  
« qu'il y avoit de bon en moi , et le leur  
« faisiez paroître si grand qu'ils conti-  
« nuoient à me beaucoup estimer. Ainsi,  
« bien que quelquefois ils entrevissent  
« mes vanités , les autres choses qui  
« leur paroissoient dignes de louange  
« les éblouissoient , et les empêchoient  
« de s'y arrêter et de les croire , à cause  
« sans doute que votre suprême sagesse ,  
« à qui toutes choses sont présentes , le  
« jugeoit nécessaire pour me conserver  
« l'estime des personnes à qui vous vou-  
« liez que je parlasse dans la suite des  
« temps pour les porter à vous servir ,  
» et qu'au lieu de considérer la grandeur  
« de mes péchés , vous ne considériez

« que le désir que j'avois de vous être  
« fidelle , et de la peine que je souffrois  
« de ne pas en avoir la force.

« O Dieu de mon ame , comment  
« pourrai - je exprimer les graces dont  
« vous m'avez favorisée durant ce temps ,  
« et comme lorsque je vous offensois le  
« plus , vous me disposiez par un très-  
« grand repentir à les goûter ? Vous usiez  
« pour cela , mon Dieu , du châtimement  
« que vous connoissiez me devoir être  
« le plus pénible , en ne punissant que  
« par de grandes faveurs d'aussi grandes  
« fautes qu'étoient les miennes. Je ne  
« crois pas , Seigneur , en parlant ainsi ,  
« dire une folie , quoiqu'il n'y auroit pas  
« sujet de s'étonner que j'eusse l'esprit  
« troublé par le souvenir d'une aussi  
« étrange ingratitude qu'étoit la mienne. »

C'étoit une chose si insupportable à  
mon humeur de recevoir des faveurs au  
lieu de châtimens , qu'une seule m'étoit  
plus difficile à supporter que ne l'auroient  
été plusieurs grandes maladies , parce que ,  
connoissant que je les avois bien méritées , j'aurois cru satisfaire en quelque  
sorte par ce moyen à la justice de Dieu :  
mais recevoir de nouvelles graces après  
s'être rendue indigne des premières ,

c'est une espèce de tourment qui me paroît terrible , et il le doit être à tous ceux qui ont quelque connoissance de Dieu et quelque amour pour lui , puisque c'est une marque de vertu. Ces sentimens étoient le sujet de mes larmes et de ma douleur , de me voir toujours à la veille de faire de nouvelles chutes , quelque véritables que fussent mes désirs , et quelque fermes que fussent mes résolutions. Qu'une ame est à plaindre de se trouver seule au milieu de tant de périls ! car il me semble que s'il y eût eu quelqu'un à qui j'eusse pu communiquer toutes mes peines , il m'auroit empêchée de retomber dans les mêmes fautes , par la honte de l'avoir pour témoin de ma foiblesse , quand même la crainte d'avoir offensé Dieu ne m'auroit pas retenue.

Ainsi je conseillerois à ceux qui s'appliquent à l'oraison , et principalement dans les commencemens , de faire amitié avec des personnes qui soient dans le même exercice. C'est une chose très-importante , quand même ils n'en tire-roient d'autre avantage que de s'entr'aider par leurs prières. Car si dans le commerce du monde , quelque vain et inutile qu'il soit , on tâche de faire des amis pour

soulager son esprit en leur témoignant ses déplaisirs, et augmenter sa satisfaction en leur faisant part de ses joies, je ne vois pas pourquoi il ne seroit point permis à ceux qui commencent à aimer et à servir Dieu véritablement, de communiquer à quelque personne ses consolations et ses peines, que ceux qui font oraison ne manquent jamais d'avoir, ni que pourvu qu'ils veuillent sincèrement se donner à Dieu, ils aient sujet de craindre en cela la vaine gloire. Elle pourra bien les attaquer et leur faire sentir la pointe de ces premiers mouvements; mais ce ne sera que pour leur faire acquérir du mérite en les rendant victorieux, et ils profiteront, à mon avis, aux autres et à eux-mêmes par la lumière qu'ils en tireront pour leur conduite. Ceux qui se persuadent, au contraire, que l'on ne peut sans vanité entrer dans une communication si sainte, trouveroient donc qu'il y auroit de la vanité à entendre dévotement la messe à la vue du monde, ou à faire d'autres actions auxquelles on est obligé comme chrétien, et que la crainte qu'il s'y rencontre de la vanité ne doit jamais empêcher de le faire?

Cela est si important pour ceux qui

ne sont pas encore bien affermis dans la vertu , et qui outre les obstacles qui s'opposent à leurs bons desseins , ont des amis qui les en détournent , que je ne saurois trop en représenter la conséquence. Il n'y a rien que ces dangereux amis ne fassent pour empêcher ceux qu'ils voient dans une véritable disposition d'aimer et de servir Dieu , de la témoigner ; et ils poussent au contraire ceux qui sont engagés dans des affections deshonnêtes , à les publier hautement : ce qui est si ordinaire qu'il passe aujourd'hui pour galanterie.

Je ne sais si ce que je dis est une rêverie. Mais si c'en est une , vous n'aurez , mon Père , qu'à jeter ce papier dans le feu. Et si ce n'en est pas une , je vous supplie de m'aider à faire connoître la grandeur de ce mal , afin qu'on évite d'y tomber. On agit aujourd'hui si foiblement en ce qui regarde le service de Dieu , que ceux qui marchent dans ses voies doivent se donner la main les uns aux autres pour s'y avancer : de même que ceux qui n'ont l'esprit rempli que des plaisirs et des vanités du siècle , s'exhortent à les rechercher. En quoi il est étrange que si peu de gens aient

les yeux ouverts pour remarquer leurs folies : au lieu que lorsqu'une personne commence à se donner à Dieu , tant de gens en murmurent , qu'elle a besoin de compagnie pour se défendre et se soutenir contre leurs attaques , jusqu'à ce qu'elle soit assez forte pour ne point craindre de souffrir , puisqu'autrement elle se trouvera dans une grande détresse. Je pense que c'est à ce sujet que quelques Saints s'enfuyoient dans les déserts : et c'est une espèce d'humilité que de se défier de soi-même , et d'espérer du secours de Dieu par l'assistance des personnes vertueuses avec lesquelles on converse. La charité s'augmente par la communication ; et il s'y rencontre tant d'avantages , que je ne serois pas assez hardie pour en parler de la sorte , si je ne les avois éprouvés. Mais quoique je sois la plus foible et la plus misérable de toutes les créatures , je crois que ceux-mêmes qui sont affermis dans la vertu , ne perdront rien en ajoutant foi par humilité à ceux qui ont éprouvé ce que je dis. Pour ce qui est de moi , je puis assurer que si Dieu ne m'eût fait connoître cette vérité et donné le moyen de communiquer souvent avec des personnes

d'oraison , je serois , ensuite de diverses chutes et rechutes , tombée dans l'enfer , parce qu'ayant tant d'amis qui m'aideroient à tomber , je me trouvois seule lorsqu'il falloit me relever , que je ne comprends pas maintenant comment je le pouvois faire. Dieu seul , par son infinie miséricorde , me donnoit la main , et je ne saurois trop l'en remercier. Qu'il soit béni aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

~~~~~

CHAPITRE VIII.

Combien la Sainte souffrit durant dix-huit ans de sentir son cœur partagé entre Dieu et le monde. Elle exhorte à ne discontinuer jamais de faire oraison , quelque peine que l'on y ait , et dit qu'en certains temps elle y en avoit eu de très-grandes.

Ce n'est pas sans raison que je me suis tant étendue sur cette partie de ma vie , dont les imperfections pourront donner un si grand dégoût aux personnes qui la liront , puisque je souhaite de tout mon cœur qu'ils aient de l'horreur de voir qu'une ame ait pu être si opiniâtre dans ses péchés et si ingrate envers

Dieu , après en avoir reçu tant de graces. Je voudrois que l'on m'eût permis de rapporter particulièrement tous les péchés que j'ai commis durant ce temps pour ne m'être pas appuyée à cette inébranlable colonne de l'oraison. Je passai près de vingt ans sur cette mer agitée par de continuels orages : mes chûtes étoient grandes : je ne me relevois que foiblement ; je retombois aussitôt dans un état si déplorable , que je ne tenois point compte de mes péchés véniels ; et quoique j'appréhendasse les mortels , ce n'étoit pas autant que je l'aurois dû , puisque je ne m'éloignois pas des occasions qui me mettoient en danger de les commettre. C'étoit , à mon avis , l'état le plus pénible que l'on puisse imaginer , parce que je ne goûtois ni la joie de servir Dieu fidèlement , ni le plaisir que donnent les contentemens du monde. Lorsque j'étois engagée dans ces derniers , le souvenir de ce que je devois à Dieu me troubloit ; et quand j'étois avec Dieu dans l'oraison , ces affections du monde m'inquiétoient : c'étoit une guerre si pénible , que je ne sais comment je pus la soutenir, non-seulement pendant vingt ans , mais durant

un mois. Cela me fait voir clairement la grandeur de la miséricorde que Dieu m'a faite , de me donner la hardiesse de continuer à faire oraison lorsque j'étois si malheureusement engagée dans le commerce du monde. Je dis la hardiesse , car peut-il y en avoir une plus grande que de trahir son Prince et son Roi ? et sachant qu'il le connoît , ne laisser pas de continuer , puisqu'encore que nous ne puissions pas être toujours en la présence de Dieu , il me semble que ceux qui font oraison y sont d'une manière très-différente des autres , parce qu'ils sont assurés qu'il les regarde ; au lieu que le commun des hommes demeure quelquefois plusieurs jours sans se souvenir qu'il les voit. Il est vrai que durant ces vingt années , il se passa plusieurs mois , et même ce me semble un an tout entier , que je prenois grand soin de ne point offenser Dieu , et de m'occuper de l'oraison.

La vérité que je veux dire très-exactement , m'a obligée de dire cela. Mais combien peu ai-je passé de ce temps heureux auquel je me tenois plus sur mes gardes , en comparaison de celui que j'ai passé d'une manière si déplorable !

nable? Il n'y avoit néanmoins peu de jours que je n'employasse beaucoup de temps à l'oraison, si ce n'étoit que je fusse malade ou fort occupée. Mais c'étoit dans mes maladies que j'étois le mieux avec Dieu, et que je travaillois davantage à porter les personnes, avec qui je communiquois, à se donner entièrement à lui. Je les y exhortois souvent, et le priois de vouloir leur toucher le cœur. Ainsi, excepté cette année dont j'ai parlé, depuis vingt-huit ans qu'il y a que je commençai à faire oraison, dix-huit se sont passés dans ce combat de traiter en même temps avec Dieu et avec le monde. Quant aux autres dix années dont il me reste à parler, la cause de cette guerre changea, et elle ne laissa pas d'être grande. Mais comme je commençois alors à connoître la vanité du monde, et que je tâchois, ce me semble, de servir Dieu, tout me paroisoit doux et facile, ainsi que je le dirai dans la suite.

De l'Oraison.

Deux raisons m'ont obligée à rapporter ceci particulièrement : l'une pour faire

Tome I. 5

connoître la miséricorde de Dieu et mon ingratitude , et l'autre pour faire connoître combien grande est la grace dont il favorise une ame-lorsqu'il la dispose à s'affectionner à l'oraison , quoique ce ne soit pas si parfaitement qu'il seroit à désirer ; puisque pourvu qu'elle persévère nonobstant les tentations , les chutes , et les péchés où le diable l'a faite tomber par ses artifices , je ne doute point que Notre-Seigneur ne la conduise enfin au port ; ainsi que j'ai sujet de croire qu'il lui a plu de me faire cette grace , que je le prie^{de} tout mon cœur me la vouloir continuer. [^]Plusieurs personnes fort saintes ont démontré l'avantage qu'il y a de s'exercer à l'oraison mentale , et il y a sujet d'en louer Dieu. Sans cela je n'aurois pas la présomption d'en oser parler.

Je suis assurée , par l'expérience que j'en ai , que ceux qui ont commencé à faire oraison ne la doivent point discontinuer , quelques fautes qu'ils y commettent , puisque c'est le moyen de s'en corriger , et que sans cela ils y auroient beaucoup plus de peine. Mais il faut qu'ils prennent garde à ne pas se laisser tromper par le démon , lorsque sous pré-

texte d'humilité il les tentera, comme il m'a tentée, d'abandonner ce saint exercice; et ils doivent en s'appuyant sur la vérité des promesses de Dieu qui sont infaillibles, croire fermement que, pourvu qu'ils se repentent sincèrement et qu'ils soient dans la résolution de ne plus l'offenser, il leur pardonnera, les assistera comme auparavant, et leur fera même de plus grandes graces si la grandeur de leur repentir les en rend dignes.

Quant à ceux qui n'ont pas encore commencé à faire oraison, je les conjure, au nom de Dieu, de ne pas se priver d'un tel avantage. Il n'y a en cela que tout sujet de bien espérer et rien à craindre, puisqu'encore que l'on n'avance pas beaucoup dans ce chemin, et que l'on ne fasse pas assez d'efforts pour se rendre parfait et digne de recevoir les faveurs que Dieu accorde à ceux qui le font, on connoîtra au moins le chemin du ciel; et si l'on continue d'y marcher, la miséricorde de Dieu est si grande, que l'on doit espérer que cette persévérance ne sera pas vaine, parce qu'il ne manque jamais de récompenser l'amour qu'on lui porte, et que l'oraison mentale n'est autre chose, à mon avis, que de témoi-

gner dans ces fréquens entretiens que l'on a seul à seul avec lui, combien on l'aime, et la confiance que l'on a d'en être aimé. Comme l'amitié doit être fondée sur le rapport qui se rencontre entre ceux qui s'aiment, si l'extrême disproportion qu'il y a entre Dieu, qui est tout parfait, et des créatures aussi imparfaites que nous sommes, fait que nous ne l'aimons pas encore, nous devons nous représenter combien il nous importe de nous rendre dignes de son amitié, et supporter par cette considération la peine que nous avons de converser beaucoup avec une Majesté qui nous est si disproportionnée.

« O vous, mon Seigneur et mon Dieu,
« dont la vue fait la félicité des Anges,
« il me semble que ce que je viens de
« dire est la manière dont je me trouve
« avec vous, et je ne saurois y penser
« sans souhaiter de pouvoir fondre comme
« de la cire au feu de votre divin amour.
« Que ne devez-vous point souffrir, mon
« Sauveur, lorsque vous êtes avec une
« créature qui ne peut souffrir d'être
« avec vous? Votre bonté est néanmoins
« si excessive, que non-seulement vous
« ne la rejetez pas, mais vous lui faites

« des faveurs ; vous attendez avec pa-
 « tience qu'elle s'approche de vous en
 « se conformant à vos volontés , et ne
 « laissez pas cependant de l'aimer telle
 « qu'elle est. Vous lui tenez compte des
 « momens où elle vous témoigne de
 « l'amour , et un léger repentir vous fait
 « oublier toutes ses fautes. Je l'ai éprouvé,
 « mon Créateur , et je ne comprends pas
 « comment tout le monde ne tâche point
 « de s'approcher de vous pour avoir quel-
 « que part au bonheur de votre amitié.
 « Les méchans qui sont si éloignés de
 « vous par leurs mauvaises habitudes ,
 « doivent s'en approcher , afin que vous
 « les rendiez bons , et que vous souffriez
 « d'être avec eux durant quelques heures
 « chaque jour , encore qu'ils ne soient
 « pas avec vous , ou que s'ils y sont ,
 « ce ne soit , comme j'y étois , qu'avec
 « mille distractions que les soins et les
 « pensées du monde leur donnent. Je
 « sais qu'ils ne sauroient au commen-
 « cement , ni quelquefois même dans la
 « suite , se défendre de ces distractions ;
 « mais pour les récompenser de la con-
 « trainte qu'ils se font de demeurer avec
 « vous , vous empêchez les démons de
 « les attaquer aussi fortement qu'ils fe-

« roient : vous diminuez le pouvoir que
« ces esprits de ténèbres auroient de leur
« nuire ; et vous donnez enfin à ces ames
« le pouvoir de les surmonter et de les
« vaincre. Ainsi, ô mon Dieu ! qui êtes la
« vie de tous ceux qui se confient en
« votre assistance , vous n'en laissez per-
« dre aucun ; mais en rendant la santé
« de leur corps plus vigoureuse , vous
« leur donnez aussi celle de l'ame. »

Je ne sais d'où peut procéder la crainte de ceux qui appréhendent de faire l'oraison mentale ; mais je n'ai pas peine à comprendre que le démon nous jette dans l'esprit de vaines terreurs pour nous faire un mal véritable , en nous empêchant de penser aux offenses que nous avons commises contre Dieu , à tant d'obligations que nous lui avons , aux extrêmes travaux et aux incroyables douleurs que Notre-Seigneur a soufferts pour nous racheter , aux peines de l'enfer , et à la gloire du paradis.

C'étoient là , dans les périls que j'ai courus , les sujets de mon oraison , et à quoi mon esprit s'appliquoit quand il le pouvoit. Il m'est arrivé quelquefois , durant plusieurs années , de désirer tellement que le temps d'une heure que je

m'étois prescrit pour faire oraison fût achevé, que j'étois plus attentive à écouter quand l'heure sonneroit, qu'aux sujets de ma méditation, et il n'y a point de pénitence, quelque rigoureuse qu'elle fût, que je n'eusse souvent plutôt acceptée que la peine que j'avois de me retirer pour prier. La répugnance que le diable me causoit, ou ma mauvaise habitude étoit si violente, et la tristesse que je ressentais en entrant dans l'oratoire étoit si grande, que j'avois besoin pour m'y résoudre, de tout le courage que Dieu m'a donné, et que l'on dit aller beaucoup au-delà de mon sexe, dont j'ai fait un si mauvais usage : mais enfin Notre-Seigneur m'assistait ; car après m'être fait cette violence, je me trouvois tranquille et consolée, et j'avois même quelquefois désir de prier.

Que si étant si imparfaite et si mauvaise, Dieu m'a soufferte durant si longtemps, et s'il paroît clairement que c'a été par le moyen de l'oraison qu'il a remédié à tous mes maux, qui sera celui, quelque méchant qu'il soit, qui devra appréhender de s'y engager, puisque je ne crois pas qu'il s'en trouve aucun autre qui après avoir reçu de Dieu

tant de graces en ait été si ingrate durant tant d'années ? qui peut , dis-je , manquer de confiance , en voyant quelle a été sa patience envers moi , parce que je tâchois de me retirer pour demeurer avec lui , quoique souvent avec tant de répugnance qu'il me falloit faire un grand effort sur moi , ou qu'il m'y poussât contre mon gré ?

Si l'oraison est donc si nécessaire et si utile à ceux qui non-seulement ne servent pas Dieu , mais qui l'offensent ; comment ceux qui le servent pourroient-ils l'abandonner sans en recevoir un grand préjudice , puisque ce seroit se priver de la consolation la plus capable de soulager les travaux de cette vie , et comme vouloir fermer la porte à Dieu lorsqu'il vient pour nous favoriser de ses graces ?

Je ne saurois penser sans compassion à ceux qui servent Dieu en cet état , et que l'on peut dire en quelque manière le servir à leurs dépens. Car , quant aux personnes qui font oraison , il les en récompense par des consolations qui rendent leurs peines si faciles à supporter , qu'elles peuvent passer pour très-légères. Mais comme je traiterai amplement ailleurs des faveurs que Dieu fait à ceux qui

persévèrent en l'oraison , je n'en dirai pas ici davantage. J'ajouterai seulement que l'oraison a été le moyen dont Dieu s'est servi pour me faire tant de faveurs , et que je ne vois pas comment il peut venir à nous si nous lui fermons cette porte , parce que lorsqu'il a résolu d'entrer dans une ame pour se plaire en elle et la combler de ses graces , il veut la trouver seule , pure , et dans le désir de le recevoir. Ainsi comment pouvons-nous espérer qu'il accomplisse un dessein qui nous est si avantageux , si au lieu de lui en faciliter les moyens nous y apportons de l'obstacle ?

Pour faire connoître quelle est la miséricorde de Dieu et l'avantage que je tirai de ne point abandonner l'oraison et la lecture , il faut que je parle ici de l'artifice dont le démon se sert pour perdre les ames , et de la bonté et de la conduite dont Notre-Seigneur use pour les regagner , afin que mon exemple serve à faire éviter les périls dans lesquels je suis tombée. Sur quoi je les conjure , par l'amour qu'elles doivent avoir pour ce divin Sauveur et par celui qu'il leur porte , de prendre garde principalement à fuir les occasions ; car lorsque l'on

s'y engage , quel sujet n'y a-t-il point de trembler ayant tant d'ennemis à combattre , et si peu de force pour nous défendre !

Je voudrois pouvoir bien représenter la servitude où mon ame se trouvoit alors réduite. Je connoissois assez qu'elle étoit captive ; mais je ne comprenois pas en quoi , et j'avois peine à croire que ce que mes Confesseurs ne considéroient que comme des fautes légères , fût un aussi grand mal qu'il me sembloit être. L'un d'eux à qui je dis le scrupule que cela me donnoit , me répondit : qu'encore que je fusse dans une haute contemplation , de semblables occasions et entretiens ne m'étoient point préjudiciables. Ceci m'arriva sur la fin , lorsqu'avec l'assistance de Dieu je prenois davantage de soin d'éviter les grands périls ; mais je ne fuyois pas encore entièrement les occasions.

Comme mes Confesseurs me voyoient dans de si bons désirs et que je m'occupois à l'oraison , ils s'imaginoient que je faisais beaucoup ; mais je sentoix bien dans le fond de mon cœur , que je n'en faisais pas assez pour répondre aux obligations que j'avois à Dieu. Je ne saurois

maintenant penser, sans un extrême regret, à tant de fautes que cela me fit commettre, et au peu de secours que l'on me donnoit pour les éviter, n'en recevant que de Dieu seul. Car ceux qui auroient dû m'ouvrir les yeux pour me faire connoître mes manquemens, me donnoient au contraire la liberté de continuer, en me disant que ces satisfactions et ces divertissemens auxquels j'aurois dû renoncer, étoient permis.

J'avois une telle affection pour les prédications, que je n'aurois pu en être privée sans en ressentir beaucoup de peine; et je ne pouvois entendre bien prêcher sans concevoir une grande amitié pour le prédicateur, quoique je ne susse d'où cela venoit. Il n'y avoit point de sermon qui ne me parût bon, encore que je visse les autres en porter un jugement tout contraire : mais lorsqu'en effet il étoit bon, ce m'étoit un plaisir sensible; et depuis que j'ai commencé à faire oraison, je ne me suis jamais lassée de parler ni d'entendre parler de Dieu. Que si d'un côté les prédications me donnoient tant de consolation, elles ne m'affligeoient pas peu de l'autre, parce qu'elles me faisoient connoître combien j'étois éloi-

gnée d'être telle que je devois. Je priois Dieu de m'assister ; mais il me semble que je commettois une grande faute , en ce qu'au lieu de mettre toute ma confiance en lui seul , j'en avois encore en moi-même. Je cherchois des remèdes à mes maux et me tourmentoïs assez ; mais je ne considérois pas que tous mes efforts seroient inutiles , si je ne renonçois entièrement à cette confiance que j'avois en moi pour n'avoir recours qu'à lui seul. Mon ame désiroit de vivre , et je voyois bien que ce n'étoit pas vivre que de combattre ainsi sans cesse contre une espèce de mort. Mais il n'y avoit personne qui me pût donner cette vie après laquelle je soupirois ; je ne pouvois moi-même me la donner ; et Dieu de qui seul je pouvois la recevoir , me la refusoit avec justice , puisqu'après m'avoir fait la grace de me ramener tant de fois à lui , je l'avois toujours abandonné.

CHAPITRE IX.

Impression qu'une image de JÉSUS-CHRIST tout couvert de plaies fit dans l'esprit de la Sainte. Avantages qu'elle tiroit de se représenter qu'elle l'accompagnoit dans la solitude, et de la lecture des Confessions de S. Augustin. Qu'elle n'a jamais osé demander à Dieu des consolations.

DANS un état si déplorable, mon ame se trouvoit lasse et abattue, et je cherchois inutilement du repos dans mes mauvaises habitudes. Entrant un jour dans l'oratoire, j'y vis une image de JÉSUS-CHRIST tout couvert de plaies que l'on avoit empruntée pour une fête qui se faisoit dans notre maison. Cette image étoit si dévote et représentoit si vivement ce que Notre-Seigneur a souffert pour nous; que je me sentis pénétrée de l'impression qu'elle fit en moi par la douleur d'avoir si mal reconnu tant de souffrances endurées par mon Sauveur pour mon salut. Mon cœur sembloit se vouloir fendre; et alors toute fondante en larmes, et prosternée contre terre,

je priai ce divin Sauveur de me fortifier de telle sorte , qu'à commencer dès ce moment je ne l'offensasse jamais.

J'avois une dévotion particulière pour sainte Magdelaine , et pensois souvent à sa conversion , principalement lorsque je communiois , parce qu'étant assurée que j'avois Notre-Seigneur au - dedans de moi , je me jetois comme elle à ses pieds dans la créance qu'il seroit touché de mes larmes. Mais je ne savois ce que je faisais ; car c'étoit beaucoup qu'il souffrît que je les répandisse , puisque le sentiment qui les tiroit de mes yeux s'effaçoit sitôt de mon cœur. Je me recommandois à cette glorieuse Sainte pour obtenir de Dieu , par son intercession , qu'il me pardonnât.

Il me paroît que rien ne m'avoit encore tant servi que la vue de cette image dont je viens de parler , parce que je commençois à beauconp me défier de moi-même , et à mettre toute ma confiance en Dieu. Il me semble que je lui dis alors que je ne partirois point de là jusqu'à ce qu'il lui eût plu d'exaucer ma prière ; et je crois qu'elle me fut très-utile , ayant été depuis ce jour beaucoup meilleure qu'auparavant.

Comme je ne pouvois discourir avec l'entendement, ma manière d'oraison étoit de me représenter JÉSUS-CHRIST au-dedans de moi, et de le considérer dans les lieux où il étoit le plus seul et où il souffroit davantage, parce qu'il me sembloit qu'en cet état il étoit encore plus touché des prières de ceux qui comme moi avoient tant besoin de son assistance. J'avois beaucoup de ces simplicités, et ne me trouvois nulle part si bien que quand je l'accompagnais en esprit dans le jardin des oliviers, et me représentois cette incroyable souffrance qui lui fit, dans son agonie, arroser la terre de son sang. Je désirois ardemment de l'essuyer : mais la vue du grand nombre de mes péchés m'empêchoit d'oser l'entreprendre. Je demeurois là aussi longtemps que mes pensées n'étoient point troublées par ces autres pensées qui me donnoient tant de peine. Durant plusieurs années et avant même que d'être Religieuse, lorsque je me recommandois à Dieu avant de m'endormir, je pensois toujours un peu à cette oraison de JÉSUS-CHRIST dans le jardin, parce que l'on m'avoit dit que l'on pouvoit gagner par là plusieurs indulgences. Je suis persuadée

que cela me servit beaucoup , à cause que je commençai par ce moyen à faire oraison sans savoir que je la faisois ; et j'y étois si accoutumée que je n'y manquois pas plus qu'à faire le signe de la croix.

Pour revenir à la peine que j'avois dans ces méditations où l'entendement n'agit point , je dis que l'ame y perd ou y gagne beaucoup. Elle y perd en ce que l'esprit n'a rien à quoi s'attacher , et elle y gagne à cause que son amour pour Dieu est la seule chose dont elle s'occupe : mais elle ne souffre pas peu avant que d'en venir là ; si ce n'est que Dieu lui veuille donner bientôt l'oraison de quiétude , ainsi que je l'ai vu arriver à certaines personnes : et quand l'on marche par ce chemin , il est bon d'avoir un livre afin de pouvoir se recueillir. La vue des campagnes , des eaux , des fleurs et autres choses semblables , réveilloient aussi mon esprit , y rappeloient le souvenir de leur Créateur , et le portoient à se recueillir , lors même que j'étois la plus ingrate envers Dieu , et l'offensois davantage. Mais quant aux choses célestes et sublimes , mon entendement étoit si grossier qu'il ne m'a jamais été possible

de me les imaginer jusqu'à ce que Notre-Seigneur m'eût les ait représentées par une autre voie.

Mon incapacité en cela étoit si extraordinaire , qu'à moins que de voir les objets de mes propres yeux , je ne pouvois me les imaginer , ainsi que les autres font lorsqu'ils se recueillent en eux-mêmes. Tout ce que je pouvois faire étoit de penser à JÉSUS-CHRIST en tant qu'homme ; mais quoi que mes lectures m'apprirent de ses divines perfections , et que je visse plusieurs de ses images , je ne pouvois me le représenter au dedans de moi. J'étois comme un avengle , ou comme une personne qui se trouve dans une telle obscurité , que parlant à une autre qu'elle est très-assurée être présente , elle ne la voit point : c'est ce qui m'arrivoit lorsque je pensois à Notre-Seigneur , et ce qui faisoit que je prenois tant de plaisir à considérer ses images. Que ceux qui négligent de se procurer ce secours sont malheureux ! c'est une marque qu'ils n'aiment point leur Sauveur ; car , s'ils l'aimoient ne prendroient-ils pas plaisir à voir son portrait , comme on en prend à voir ceux de ses amis ?

*Avantage que tire la Sainte de la lecture
des Confessions de St. Augustin.*

Je n'avois point lu , jusqu'alors , les Confessions de saint Augustin , et Dieu permit , par une providence particulière , qu'on me les donnât sans que j'y pensasse. J'étois fort affectionnée à ce Saint ; tant parce que le monastère où j'avois demeuré séculière étoit de son Ordre , qu'à cause qu'il avoit été pécheur , et que je trouvois de la consolation à penser aux Saints que Dieu avoit convertis à lui , après en avoir été offensé , parce que j'espérois qu'ils m'assisteroient pour obtenir de sa miséricorde de me pardonner comme il leur avoit pardonné. Mais je ne pouvois penser qu'avec beaucoup de douleur que depuis qu'il les avoit une fois appelés à lui , ils n'étoient plus retombés dans les mêmes péchés ; au lieu qu'il m'avoit appelée tant de fois , sans que je me fusse corrigée. Néanmoins , considérant son amour extrême pour moi , je reprenois courage , et , dans la défiance que j'ai si souvent eue de moi-même , je n'ai jamais cessé de me confier en sa miséricorde.

Je ne saurois penser sans étonnement à la dureté et à l'obstination de mon cœur, au milieu de tant de secours que je recevois de Dieu : car, puis-je ne point craindre , lorsque je considère le peu que je pouvois sur moi-même , et que les chaînes qui me retenoient attachée , m'empêchoient toujours d'exécuter la résolution de me donner entièrement à lui ?

Quand je commençai à lire les Confessions de ce grand Saint , je m'y vis , ce me sembloit , comme dans un miroir , qui me représentoit à moi-même telle que j'étois : je me recommandai extrêmement à lui ; et lorsque j'arrivai à sa conversion , et que j'y lus les paroles que lui dit la voix qu'il entendit dans ce jardin , mon cœur en fut si vivement pénétré , qu'elles y firent la même impression que si Notre-Seigneur me les eût dites à moi-même. Je demeurai , durant long-temps , toute fondante en larmes , et dans une douleur très-sensible. Car , que ne souffre point une ame , lorsqu'elle perd la liberté de disposer d'elle-même comme il lui plaît ? et j'admire à cette heure comment je pouvois vivre dans un tel tourment. « Je
« ne saurois trop vous louer , mon Dieu ,
« de ce que vous me donnâtes alors comme

« une nouvelle vie , en me tirant de cet
« état , que l'on pouvoit comparer à une
« mort , et à une mort très-redoutable.
« Il m'a paru que , depuis ce jour , votre
« divine Majesté m'a extrêmement forti-
« fiée , et je ne saurois douter qu'elle n'ait
« entendu mes cris , et n'ait été touchée
« de compassion de me voir répandre tant
« de larmes. »

Je commençai à me plaire encore davantage dans une sainte retraite avec Dieu , et à éviter les occasions qui pouvoient m'en distraire , parce que j'éprouvois que je ne les avois pas plutôt quittées , que je m'occupois de mon amour pour son éternelle Majesté : car je sentoisi bien que je l'aimois ; mais je ne comprenois pas , comme j'ai fait depuis , en quoi consiste cet amour , quand il est véritable ; et à peine me disposois-je à le servir , qu'il me favorisoit de ses graces. Il sembloit qu'il me conviât à vouloir bien recevoir les faveurs que les autres tâchent , avec grand travail , d'obtenir de sa bonté. Et , dans ces dernières années , il me faisoit déjà goûter ces délices surnaturelles , qui sont des effets de son amour. Je n'ai jamais eu la hardiesse de les lui demander , ni cette tendresse que l'on recherche dans la dévo-

tion ; mais je le priois seulement de me faire la grace de ne le point offenser , et de me pardonner mes péchés. J'en connoissois trop la grandeur , pour oser désirer de recevoir des faveurs , et je voyois bien que sa bonté me faisoit une assez grande miséricorde , de me souffrir en sa présence , et même de m'y attirer , n'y pouvant aller de moi-même. Il ne me souvient pas de lui avoir demandé des consolations , qu'une seule fois que mon ame étoit dans une extrême sécheresse , et je n'y eus pas plutôt fait réflexion , que ma confusion et ma douleur de me voir si peu humble , me procurèrent ce que j'avois eu la hardiesse de demander. Je n'ignorois pas que cela est permis ; mais j'étois persuadée que ce n'est qu'à ceux qui s'en sont rendus dignes par une véritable piété , qui s'efforcent de tout leur pouvoir de ne point offenser Dieu , et qui sont résolus et préparés à faire toutes sortes de bonnes œuvres. Il me sembloit que mes larmes étoient seulement des larmes de femme , inutiles et sans effet , puisqu'elles ne m'obtenoient pas ce que je désirois. Je crois néanmoins qu'elles m'ont servi , et particulièrement depuis ces deux rencontres dont j'ai parlé , dans les-

quelles je souffris tant , puisque je commençai à m'appliquer davantage à l'oraison , et à perdre moins de temps dans les choses qui pouvoient me nuire. Je n'y renonçois pas toutefois entièrement ; mais Dieu , qui m'aidoit à m'en retirer , et n'attendoit pour cela que de m'y voir , en quelque sorte , disposée , me fit , comme on le verra dans la suite , de nouvelles graces , qu'il n'a accoutumé d'accorder qu'à ceux qui sont dans une grande pureté de conscience.



CHAPITRE X.

Manière dont la Sainte étoit persuadée de la présence de JÉSUS-CHRIST dans elle. Des joies qui se rencontrent dans l'oraison. Que c'est une fausse humilité que de ne pas demeurer d'accord des graces dont Dieu nous favorise.

De l'Oraison.

JE me trouvois quelquefois dans l'état que je viens de dire ; mais cela passoit promptement , et il commença de la manière que je vais le rapporter. En me représentant aussi JÉSUS-CHRIST , ainsi

que je l'ai dit, comme si j'eusse été auprès de lui, et d'autres fois, en lisant, je me trouvois, tout d'un coup, si persuadée qu'il étoit présent, qu'il m'étoit impossible de douter qu'il ne fût dans moi, ou que je ne fusse entièrement comme abîmée en lui : ce qui n'étoit point par cette manière de vision que je crois que l'on appelle théologie mystique. L'ame, en cet état, se trouve tellement suspendue, qu'elle pense être hors d'elle-même. La volonté aime ; la mémoire me paroît comme perdue, et l'entendement n'agit point (*), mais il ne me semble pas qu'il se perde ; il est seulement épouvanté de la grandeur de ce qu'il voit, parce Dieu prend plaisir à lui faire connoître qu'il ne comprend rien à une chose si extraordinaire.

J'avois auparavant presque toujours res-

(*) La Sainte dit que l'entendement n'agit point, parce qu'il ne raisonne point, ni ne fait point de réflexion, tant il est occupé de la grandeur de ce qu'il voit. Mais il est vrai néanmoins qu'il ne laisse pas d'agir, puisqu'il considère ce qui se présente à lui, et connoît qu'il ne le sauroit comprendre. Ainsi, quand la Sainte dit qu'il n'agit point, cela signifie qu'il ne raisonne point ; mais qu'il est épouvanté de cette merveille, qui est si extraordinaire, que tout ce qu'il en connoît, c'est qu'il lui est impossible de la comprendre entièrement.

senti une tendresse que Dieu donne , à laquelle il me semble que nous pouvons contribuer en quelque chose. C'est une consolation qui n'est ni toute sensible , ni toute spirituelle ; mais qui , telle qu'elle est , vient de Dieu. Il me semble , comme je l'ai dit , que nous pouvons y contribuer beaucoup , en considérant notre bassesse , notre ingratitude envers Dieu , les obligations infinies que nous lui avons , ce qu'il a souffert pour nous dans toute sa vie , et les extrêmes douleurs de sa passion ; comme aussi en nous représentant , avec joie , les merveilles de ses ouvrages , son infinie grandeur , l'amour qu'il nous porte , et tant d'autres choses qui s'offrent à ceux qui ont un véritable désir de s'avancer dans son service , lors même qu'ils n'y font point de réflexion. Que si quelque mouvement d'amour se joint à ces considérations , l'ame se réjouit , le cœur s'attendrit , et les larmes coulent d'elles-mêmes. Il paroît , d'autres fois , que nous les tirons de nos yeux comme par force , et qu'en d'autres rencontres Notre-Seigneur nous les fait répandre sans que nous puissions les retenir. On diroit que , par une aussi grande faveur que celle qu'il nous fait de n'avoir pour objet de
nos

nos larmes que sa suprême Majesté , il veut comme nous payer du soin que nous prenons de nous occuper si saintement. Ainsi , je n'ai garde de m'étonner de l'extrême consolation que l'ame en reçoit , puisqu'elle ne sauroit trop s'en consoler et s'en réjouir.

Il me paroît , dans ce moment , que ces consolations et ces joies qui se rencontrent dans l'oraison , peuvent se comparer à celles des bienheureux : car , Dieu ne faisant voir à chacun d'eux qu'une félicité proportionnée à leurs mérites , ils sont tous parfaitement contens , quoiqu'il y ait encore plus de différence entre les divers états de gloire qui se trouvent dans le ciel , qu'il n'y en a entre les consolations spirituelles dont on jouit sur la terre. Lorsqu'ici-bas Dieu commence à faire à une ame la faveur dont je viens de parler , elle se tient si récompensée des services qu'elle lui a rendus , qu'elle croit n'avoir plus rien à désirer , et certes , c'est avec raison , puisque les travaux du monde seroient trop bien payés par une seule de ses larmes. Car , quel bonheur n'est-ce point de recevoir ce témoignage que nous sommes agréables à Dieu ? Ainsi , ceux qui en viennent là ne sauroient trop

reconnoître combien ils lui sont redevables, ni trop lui en rendre grâces, puisque c'est une marque qu'il les appelle à son service, et qu'il les choisit pour leur donner part à son royaume, s'ils ne retournent point en arrière.

De la fausse humilité.

Il faut bien se garder de certaines fausses humilités dont je parlerai, telle que celle de s'imaginer qu'il y auroit de la vanité à demeurer d'accord des grâces que Dieu nous fait. Nous devons reconnoître que nous les tenons de sa seule libéralité, sans les avoir méritées, et que nous ne saurions trop l'en remercier. Autrement, comment pourrions-nous nous exciter à l'aimer, si nous ignorions les obligations que nous lui avons ? Car, qui peut douter que plus nous connoîtrons combien nous sommes pauvres par nous-mêmes, et riches par la magnificence dont il plaît à Dieu d'user envers nous, et plus nous entrerons dans une solide et véritable humilité. Cette autre manière d'agir n'est propre qu'à nous jeter dans le découragement, en nous persuadant que nous sommes indignes et incapables de recevoir.

de grandes faveurs de Dieu. Quand il lui plaît de nous les faire , nous pouvons bien appréhender que ce ne nous soit un sujet de vanité ; mais alors nous devons croire que Dieu ajoutera à cette grace , celle de nous donner la force de résister aux artifices du démon , pourvu qu'il voie que nous agissons si sincèrement , que notre seul désir est de lui plaire , et non pas aux hommes. Et qui doute que plus nous nous souvenons des bienfaits que nous avons reçus de quelqu'un , et plus nous l'aimons ? Si donc , non-seulement il nous est permis , mais il nous est très-avantageux de nous représenter sans cesse que nous sommes redevables à Dieu de notre être ; qu'il nous a tirés du néant ; qu'il nous conserve la vie après nous l'avoir donnée ; qu'il n'y a point de travaux qu'il n'ait endurés pour chacun de nous , et même la mort , et qu'avant que nous fusions nés , il avoit résolu de les souffrir : pourquoi me sera-t-il défendu de considérer toujours , qu'au lieu que j'employois mon temps à parler de choses vaines , il me fait la grâce de ne trouver maintenant du plaisir qu'à parler de lui ? Cette grâce est si grande , que nous ne saurions nous souvenir de l'avoir reçue , et de la pos-

séder , sans nous trouver , non-seulement conviés , mais contraints d'aimer Dieu , en quoi consiste tout le bien de l'oraison , fondée sur l'humilité.

Que sera-ce donc quand une ame verra qu'elle a reçu d'autres graces encore plus grandes , telles que sont celles que Dieu fait à quelques-uns de ses serviteurs , de mépriser le monde et eux-mêmes ? Il est évident que ces personnes , si favorisées de lui , se reconnoissent beaucoup plus obligées à le servir , que celles qui sont aussi pauvres , aussi imparfaites , et aussi indignes que je le suis. La première et la moindre de ces graces devoit être plus que suffisante pour me contenter , et il a plu néanmoins à son infinie bonté de m'en accorder d'autres , que je n'aurois osé espérer. Ceux à qui cela arrive , doivent plus que jamais s'efforcer de le servir , afin de ne pas être indignes de ses faveurs , puisqu'il ne les accorde qu'à cette condition. Que s'ils y manquent , il les retire , et ils tombent d'un état si heureux et si élevé , dans un état encore pire que celui où ils étoient auparavant , et sa Majesté donnera ces mêmes graces à d'autres , qui en feront un meilleur usage pour eux-mêmes et pour autrui. Comment d'ailleurs

voudroit-on que celui qui ignore qu'il est riche, fit de grandes libéralités d'un bien qu'il ne sait pas qu'il possède? Nous sommes si foibles par nous-mêmes, qu'il me paroît impossible que nous ayons le courage d'entreprendre de grandes choses, si nous ne sentons que Dieu nous assiste. Car, comment cette violente inclination, qui nous porte toujours vers la terre, nous permettroit-elle de nous détacher, et d'avoir même du dégoût et du mépris de tout ce qui est ici-bas, si nous ne goûtions déjà quelque chose du bonheur dont on jouit dans le ciel? Ce n'est que par ces faveurs que Notre-Seigneur nous redonne la force que nous avons perdue par nos péchés; et ainsi, à moins que d'avoir reçu ce gage de son amour, accompagné d'une vive foi, pourrions-nous nous réjouir d'être méprisés de tout le monde, et aspirer à ces grandes vertus qui peuvent nous rendre parfaits? Nous ne regardons que le présent; notre foi est comme morte; et ces faveurs la réveillent et l'augmentent. Comme je suis très-imparfaite, je juge des autres par moi-même; mais il se peut faire que la lumière de la foi leur suffise pour entreprendre de grandes choses. Quant à moi, qui suis si misérable, j'a-

vois besoin de cette assistance et de ce secours.

Je laisse à ces personnes plus parfaites que je ne suis , à dire ce qui se passe en elles-mêmes , et je me contente , pour obéir à celui qui me l'a ordonné , de rapporter ce que j'ai éprouvé. Il en connoîtra mieux les défauts que moi ; et s'il se trouve que je me trompe , il n'aura qu'à jeter ce papier au fen. Je le prie seulement , au nom de Dieu , ainsi que tous mes Confesseurs , de publier ce que j'ai dit de mes péchés ; et s'ils jugent à propos d'user , même de mon vivant , de cette liberté que je leur donne , afin que je ne trompe pas davantage ceux qui ont bonne opinion de moi , j'en aurai beaucoup de joie. Mais quant à ce que j'écirai dans la suite , je ne leur donne pas cette même liberté ; et s'ils le montrent à quelqu'un , je les conjure , aussi au nom de Dieu , de ne leur point dire en qui ces choses se sont passées , ni qui les a écrites. C'est pour cette raison que je ne me nomme point , ni ne nomme point les autres ; et je me contente de rapporter , le mieux que je puis , ce que j'ai à dire , sans me faire connoître. Que s'il y a quelque chose de bon , il suffira , pour l'autoriser , que des

personnes savantes et vertueuses l'approuvent, et on le devra entièrement attribuer à Dieu, qui m'aura fait la grace d'y réussir, puisque je n'y aurai point eu de part, et qu'étant si ignorante et si imparfaite, je n'ai été assistée en cela de qui que ce soit. Il n'y a que ceux qui m'y ont engagée par l'obéissance que je leur dois, et qui sont maintenant absens, qui sachent que j'y travaille ; et je le fais avec peine et comme à la dérobée, parce que cela m'empêche de filer, et que je suis dans une maison pauvre, où je n'ai pas peu d'affaires. Si Dieu m'avoit donné plus d'esprit et plus de mémoire, je pourrois me servir de ce que j'ai entendu dire, et de ce que j'ai lu ; mais ma capacité est si petite, que s'il se rencontre quelque chose de bon dans cet écrit, Notre-Seigneur me l'aura inspiré pour en tirer quelque bien : et, au contraire, tout ce qui s'y trouvera de mauvais étant entièrement de moi, je vous prie, mon Père, de le retrancher. Il seroit, dans l'un et dans l'autre cas, inutile de me nommer, puisqu'il est certain que l'on ne doit point, durant la vie d'une personne, publier ce qu'il y a de bon en elle, et que l'on ne pourroit, après ma mort, dire du bien

de moi , sans rendre inutile ce que j'aurois écrit de bon , lorsque l'on verroit que c'est l'ouvrage d'une personne si défectueuse et si méprisable. Dans la confiance que j'ai , que vous et ceux qui doivent voir ce papier , m'accorderez cette grace que je vous demande si instamment , au nom de Dieu , j'écrirai avec liberté ; au lieu que je ne pourrois autrement le faire sans un grand scrupule , excepté pour ce qui regarde mes péchés : car en cela je n'en ai point ; et quant au reste , il me suffit d'être femme , et une femme très-imparfaite, pour n'avoir pas les ailes assez fortes pour m'élever davantage. Ainsi , excépté ce qui regarde simplement la relation de ma vie , le reste sera , s'il vous plaît , sur votre compte , et ce sera à vous à vous en charger , puisque vous m'avez tant pressée d'écrire quelque chose des graces que Dieu m'a faites dans l'oraison. Que si ce que j'en dirai se trouve conforme à la vérité de notre sainte foi catholique , vous pourrez vous en servir comme vous le jugerez à propos ; et s'il y est contraire , vous n'aurez , s'il vous plaît , qu'à le brûler à l'heure même , pour me détromper , afin que le démon ne tire pas de l'avantage de ce qui m'avoit paru

m'être avantageux. Car , Notre-Seigneur sait , comme je le dirai dans la suite , que j'ai toujours fait ce que j'ai pu , pour trouver quelqu'un qui fût capable de m'empêcher , par ses avis , de tomber dans les fautes que mon peu de lumière pouvoit faire commettre.

Quelque désir que j'aie de rendre intelligible ce que je dirai de l'oraison , il paroitra sans doute bien obscur à ceux qui ne la pratiquent pas. Je parlerai des obstacles et des dangers qui se rencontrent dans ce chemin , selon que je l'ai appris par ma propre expérience , et par une longue communication avec des personnes fort savantes et fort spirituelles , qui croient que Dieu m'a donné autant de connoissance depuis vingt-sept ans que je marche dans cette voie , quoique j'y aie bronché plusieurs fois , qu'il en a donné à d'autres en trente-sept ou quarante-sept ans qu'ils y ont aussi marché , en pratiquant toujours la pénitence et la vertu.

Que Notre-Seigneur soit béni à jamais , et qu'il se serve de moi comme il lui plaira. Il m'est témoin que je ne prétends autre chose dans tout ce que je rapporterai , sinon qu'il tourne à sa gloire , et

que ce lui en soit une de voir qu'il lui a plu de changer en un jardin de fleurs odoriférantes , un fumier aussi infect que je suis. Je le prie de tout mon cœur de ne pas permettre que j'arrache ces fleurs , pour retourner au même état que j'étois , et je vous conjure en son nom , mon Père , de lui demander pour moi cette grâce , puisque vous me connoissez mieux que vous ne me permettez de me faire connoître aux autres.

CHAPITRE XI.

L'Oraison n'est autre chose que le chemin pour arriver à devenir heureusement esclave de l'amour de Dieu ; mais souvent , lorsque l'on croit avoir entièrement renoncé à tout , il se trouve que l'on y est encore attaché. Celui qui commence à faire oraison , doit s'imaginer que son ame est un jardin qu'il entreprend de cultiver. Quatre manières de l'arroser par l'oraison , dont la première est comme tirer de l'eau d'un puits , avec grande peine. La seconde , d'en tirer avec une machine. La troisième , d'en tirer d'un ruisseau , par des rigoles. La quatrième , de le voir arroser par la pluie qui tombe du ciel. Et la Sainte traite dans ce chapitre de la première de ces quatre manières d'oraison , qui est la mentale , et dit qu'il faut bien se garder de s'étonner des sécheresses qui s'y rencontrent , et de quelle manière on doit alors se conduire.

De l'Oraison et de l'Amour de Dieu.

J'AI donc à parler maintenant de ceux qui commencent à devenir heureusement esclaves de l'amour de Dieu ; car l'oraison n'est autre chose , à mon avis , que le chemin par lequel nous nous engageons

à dépendre , absolument comme des esclaves , de la volonté de celui qui nous a témoigné tant d'amour. Cette qualité d'esclave est si relevée et si glorieuse , que je ne saurois y penser sans une joie extraordinaire ; et nous n'avons pas plutôt commencé de marcher avec courage dans un si heureux chemin , que nous bannissons de notre esprit la crainte servile. « Dieu
« de mon cœur , que je regarde comme
« mon unique et souverain bien , pour-
« quoi ne voulez-vous pas que , lors-
« qu'une ame se résout à vous aimer ,
« et qu'afin de ne s'occuper que de vous ,
« elle fait ce qu'elle peut pour abandon-
« ner tout le reste , elle n'ait pas aussitôt
« la joie de s'élever jusqu'à ce parfait
« amour qui vous est dû ? Mais , que
« dis-je ? Seigneur, c'est de nous-mêmes ,
« et non pas de vous , que nous avons
« en cela sujet de nous plaindre , puis-
« que ce n'est que par notre faute que
« nous différons à jouir pleinement de
« votre amour , qui est la source de tous
« les biens imaginables. »

Nous sommes si lents à nous donner entièrement à Dieu , et un bonheur si précieux ne se peut et ne se doit acheter qu'avec tant de peine , qu'il n'y a pas

sujet de s'étonner que nous soyons longtemps à l'acquérir. Je sais bien qu'il n'a point de prix sur la terre ; mais je ne laisse pas d'être persuadée que si nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir pour nous détacher de toutes les choses d'ici-bas , et porter tous nos désirs vers le ciel , ainsi qu'ont fait quelques Saints , sans remettre d'un jour à un autre , nous pourrions espérer que Dieu nous accorderoit bientôt une si grande faveur. Mais lorsque nous nous imaginons que nous nous donnons entièrement à lui , il se trouve que ce n'est que l'intérêt et les fruits que nous lui offrons , et que nous retenons en effet le principal et le fond. Après avoir fait profession de pauvreté , ce qui est sans doute d'un grand mérite , nous nous rengageons souvent dans des soins temporels , et particulièrement dans celui d'acquérir des amis , afin qu'il ne nous manque rien pour le nécessaire , et même pour le superflu. Ainsi , nous rentrons dans de plus grandes inquiétudes , et nous nous mettons peut-être dans un plus grand péril que lorsque nous avons dans le monde , la disposition de notre bien.

Nous croyons , de même , avoir renoncé

à l'honneur du siècle, en nous faisant Religieuses , ou en commençant à mener une vie spirituelle , dans le désir d'arriver à la perfection. Mais , pour peu que l'on touche à ce qui regarde cet honneur , nous oublions aussitôt que nous l'avons donné à Dieu ; nous voulons , pour le reprendre , le lui arracher des mains ; nous voulons disposer comme auparavant de notre volonté , après l'en avoir rendu le maître ; et nous en usons ainsi dans tout le reste.

C'est une plaisante manière de prétendre acquérir l'amour de Dieu , de le posséder pleinement , et d'avoir de grandes consolations spirituelles , en même temps que nous demeurons toujours dans nos anciennes habitudes , que nous n'exécutons point nos bons desseins , et que nous ne nous élevons point au-dessus des affections de la terre. Quel rapport y a-t-il entre des choses si opposées ? et ne sont-elles pas absolument incompatibles ? Comme nous ne nous donnons pas tout d'un coup à Dieu , il ne nous enrichit pas aussi tout d'un coup par le don d'un trésor si précieux ; et nous devons nous estimer trop heureux s'il lui plaît de nous en gratifier peu à peu , quand même il

nous en coûteroit tous les travaux que l'on peut souffrir en cette vie. C'est une assez grande miséricorde qu'il fait à une ame , lorsqu'il lui donne le courage de se résoudre à travailler de tout son pouvoir pour acquérir un tel bien , puisque si elle persévère , il la rendra , avec le temps , capable de l'obtenir. Mais il est besoin qu'il lui donne ce courage , et un courage tout extraordinaire , pour ne point tourner la tête en arrière , parce que le diable ne manquera pas de lui tendre plusieurs pièges , pour l'empêcher d'entrer dans ce chemin , à cause qu'il sait que non-seulement elle lui échapperoit des mains , mais qu'elle lui feroit perdre plusieurs autres ames. Car je suis persuadée que celui qui commence de courir dans cette sainte carrière , et fait tous ses efforts pour arriver , avec l'assistance de Dieu , au comble de la perfection , n'ira pas seul dans le ciel ; mais que Dieu lui donnera , comme à un vaillant capitaine , des soldats qui marcheront sous sa conduite.

Je traiterai maintenant de la manière dont on doit commencer pour réussir dans une telle entreprise , et remettrai à parler en suite de ce que j'avois commencé à dire de la théologie mystique ;

c'est ainsi, ce me semble, qu'on la nomme. Le grand travail est dans ce commencement, quoique Dieu l'adoucisse par son assistance : car, dans les autres degrés d'oraison, il y a plus de consolation que de peine, bien qu'il n'y en ait aucun qui ne soit accompagné de croix ; mais fort différentes. Ceux qui veulent suivre JÉSUS-CHRIST, ne sauroient, sans s'égarer, prendre un autre chemin que celui qu'il a tenu ; et peut-on se plaindre de ces heureux travaux, dont on est si libéralement récompensé, même dès cette vie ?

Etant femme, et ne voulant écrire que tout simplement pour satisfaire à ce que l'on m'a ordonné, je désirerois pouvoir m'exempter d'user de comparaisons ; mais il est si difficile aux personnes ignorantes comme moi, de bien exprimer le langage du cœur et de l'esprit, que je suis contrainte de chercher quelque moyen pour m'en démêler ; et, si je rencontre mal, comme cela arrivera le plus souvent, mon ignorance vous sera, mon Père, un petit sujet de recreation.

Quatre manières d'Oraison.

Je crois avoir lu ou entendu dire cette comparaison , sans savoir ni où je l'ai lue , ou de qui je l'ai entendue , ni à quel propos , tant j'ai mauvaise mémoire , et elle me paroît assez propre pour m'expliquer. Je dis donc que celui qui commence doit s'imaginer qu'il entreprend de faire , dans une terre stérile et pleine de ronces et d'épines , un jardin qui soit agréable à Dieu , dont il faut que ce soit Notre-Seigneur lui-même qui arrache ces mauvaises plantes , pour en mettre de bonnes en leur place ; et il peut croire que cela est fait quand , après s'être résolu de pratiquer l'oraison , il s'y exerce , et qu'à l'imitation des bons jardiniers , il cultive et arrose ces nouvelles plantes , afin de les faire croître et produire des fleurs , dont la bonne odeur invite sa divine Majesté à venir souvent se promener dans ce jardin , et prendre plaisir à considérer ces fleurs , qui ne sont autres que les vertus dont nos ames sont parées et embellies.

Il faut maintenant voir de quelle sorte on peut arroser ce jardin ; comment on

doit y travailler ; considérer si ce travail n'excédera point le profit que l'on en tirera ; et combien de temps il doit durer. Il me semble que cet arrosement peut se faire en quatre manières. Ou en tirant de l'eau d'un puits , à force de bras ; ou en en tirant avec une machine et une roue , comme j'ai fait quelquefois , ce qui n'est pas si pénible , et fournit davantage d'eau ; ou en la tirant d'un ruisseau , par des rigoles , ce qui est d'un moindre travail , et arrose néanmoins tout le jardin ; ou enfin par une abondante et douce pluie que Dieu fait tomber du ciel , ce qui est incomparablement meilleur que tout le reste , et ne donne aucune peine au jardinier.

Ces quatre manières d'arroser un jardin pour l'empêcher de périr , étant appliquées à mon sujet , pourront faire connoître , en quelque sorte , les quatre manières d'oraison dont Dieu , par son infinie bonté , m'a quelquefois favorisée. Je le prie de tout mon cœur de me faire la grace de m'expliquer si bien , que ce que je dirai serve à l'un de ceux qui m'ont ordonné d'écrire ceci , et à qui il a fait faire , en quatre mois , plus de chemin dans ce saint exercice , que je n'en ai fait

en dix-sept ans. Aussi s'y est-il mieux préparé que je n'avois fait , et il arrose par ce moyen , sans grand travail , ce jardin en toutes ces quatre manières , quoique dans la dernière cette eau céleste ne lui soit encore donnée que goutte à goutte ; mais , de la manière dont il marche , je ne doute point qu'il ne la reçoive bientôt en telle abondance , qu'il pourra , avec l'assistance de Dieu , s'y plonger entièrement. Que si les termes dont je me sers pour m'expliquer lui paroissent extravagans , je serai bien aise qu'il s'en amuse.

De l'Oraison Mentale.

On peut donc comparer ceux qui commencent à faire oraison , à ceux qui tirent de l'eau d'un puits , avec grand travail , tant ils ont de peine à recueillir leurs pensées , accoutumées à suivre l'égarement de leurs sens , lorsqu'ils veulent faire oraison. Il faut qu'ils se retirent dans la solitude , pour ne rien voir et ne rien entendre qui soit capable de les distraire , et que là ils se remettent devant les yeux leur vie passée. Les parfaits , aussi-bien que les imparfaits ,

doivent en user ainsi , mais moins souvent , comme je le dirai dans la suite.

La difficulté est au commencement , à cause que l'on n'ose s'assurer si le repentir que l'on a de ses péchés est un repentir véritable , accompagné d'une ferme résolution de servir Dieu ; et l'on doit alors extrêmement méditer sur la vie de JÉSUS-CHRIST , quoiqu'on ne le puisse faire sans que cette application lasse l'esprit.

Nous pouvons arriver jusque-là par notre travail, supposé le secours de Dieu, sans lequel il est évident que nous ne saurions seulement avoir une bonne pensée. C'est commencer à travailler pour tirer de l'eau du puits ; et Dieu veuille que nous y en trouvions ! mais au moins il ne tient pas à nous , puisque nous tâchons à en tirer , et que nous faisons ce que nous pouvons pour arroser ces fleurs spirituelles. Dieu est si bon que lorsque , pour des raisons qui lui sont connues , et qui nous sont peut-être fort avantageuses , il permet que le puits se trouve sec , dans le temps que nous faisons , comme de bons jardiniers , tout ce que nous pouvons pour en tirer de l'eau , il nourrit les fleurs sans eau , et fait croître

nos vertus. J'entends par cette eau nos larmes, et, à leur défaut, la tendresse et les sentimens intérieurs de dévotion.

Mais que fera celui qui ne trouvera dans ce travail, durant plusieurs jours, que sécheresse et que dégoût de voir que, quelques efforts qu'il fasse, et encore qu'il ait tant de fois descendu le seau dans le puits, il n'aura pu en tirer une seule goutte d'eau? N'abandonneroit-il pas tout, s'il ne se représentoit que c'est pour se rendre agréable au Seigneur de ce jardin, qu'il s'est donné tant de peine, et qu'il l'auroit prise inutilement, s'il ne se rendoit digne, par sa persévérance, de la récompense qu'il en espère? Il lui arrivera même quelquefois de ne pouvoir pas seulement remuer les bras ni avoir une seule bonne pensée, puisqu'en avoir c'est tirer de l'eau de ce puits. Que fera, dis-je, alors ce jardinier? Il se consolera, il se réjouira, et regardera comme une très-grande faveur de travailler dans le jardin d'un si grand Prince. Il lui suffira de savoir qu'il contente ce Roi du ciel et de la terre, sans chercher sa satisfaction particulière. Il le remerciera beaucoup de la grace qu'il lui fait de continuer de travailler avec très-grand soin à ce

qu'il lui a commandé , encore qu'il n'en reçoive point de récompense présente , et de ce qu'il lui aide à porter cette croix , en se souvenant que lui-même , tout Dieu qu'il est , a porté la croix durant toute sa vie mortelle , sans chercher ici-bas l'établissement de son royaume , et n'a jamais abandonné l'exercice de l'oraison. Ainsi , quand même cette sécheresse dureroit toujours , il doit la considérer comme une croix qu'il lui est avantageux de porter , et que JÉSUS-CHRIST lui aide à soutenir d'une manière invisible. On ne peut rien perdre avec un si bon maître ; et un temps viendra qu'il payera avec usure les services qu'on lui aura rendus. Que les mauvaises pensées ne l'étonnent donc point ; mais qu'il se souvienne que le démon en donnoit à saint Jérôme , au milieu même du désert. Comme j'ai souffert ces peines durant plusieurs années , je sais qu'elles sont toujours récompensées ; et ainsi je considérois comme une grande faveur que Dieu me faisoit , lorsque je pouvois tirer quelques gouttes d'eau de ce puits. Ce n'est pas que je ne demeure d'accord que ces peines sont très-grandes , et que l'on a besoin de plus de courage pour les supporter , que

pour supporter plusieurs grands travaux que l'on souffre dans le monde ; mais j'ai reconnu clairement que Dieu les récompense avec tant de libéralité, même dès cette vie, qu'une heure de consolation qu'il m'a donnée depuis dans l'oraison, m'a payée de tout ce que j'y avois souffert durant si long-temps. Il me semble que Notre-Seigneur permet que ces peines, et plusieurs autres tentations arrivent aux uns au commencement, et aux autres dans la suite de leur exercice en l'oraison, pour éprouver leur amour pour lui, et connoître s'ils pourront se résoudre à boire son calice, et à lui aider à porter sa croix, avant qu'il ait enrichi leurs âmes par de plus grandes faveurs. Je suis persuadée que cette conduite de Dieu sur nous, est pour notre bien, parce que les graces dont il a dessein de nous honorer dans la suite, sont si grandes, qu'il veut auparavant nous faire éprouver quelle est notre misère, afin qu'il ne nous arrive pas ce qui arriva à Lucifer.

« Que faites-vous, Seigneur, qui ne
 « soit pour le plus grand bien d'une
 « âme, lorsque vous connoissez qu'elle
 « est à vous, qu'elle s'abandonne entiè-
 « rement à votre volonté, qu'elle est

« résolue de vous suivre par-tout jusqu'à
« la mort , et à la mort de la croix ; de
« vous aider à porter cette croix , et enfin
« de ne vous abandonner jamais ? »

Ceux qui se sentent être dans cette résolution , et avoir ainsi renoncé à tous les sentimens de la terre pour n'en avoir que de spirituels , n'ont rien à craindre. Car , qui peut affliger ceux qui sont déjà dans un état si élevé que de considérer avec mépris tous les plaisirs que l'on goûte dans le monde , et de n'en rechercher point d'autres que de converser seuls avec Dieu ? Le plus difficile est fait alors. Rendez-en graces , bienheureuses ames , à sa divine Majesté ; confiez-vous en sa bonté , qui n'abandonne jamais ceux qu'elle aime ; et gardez-vous bien d'entrer dans cette pensée : pourquoi donne-t-il à d'autres , en si peu de jours , tant de dévotion , et ne me la donne pas en tant d'années ? Croyons que c'est pour notre plus grand bien ; et , puisque nous ne sommes plus à nous-mêmes , mais à Dieu , laissons-nous conduire par lui comme il lui plaira. Il nous fait assez de grace de nous permettre de travailler dans son jardin , et d'y être auprès de lui , comme nous ne saurions n'y point être , puisqu'il y est toujours. S'il
veut

veut que ces plantes et ces fleurs croissent et soient arrosées, les unes par l'eau que l'on tire de ce puits, et les autres sans eau; que nous importe?

« Faites donc, Seigneur, tout ce qu'il
 « vous plaira, pourvu que vous ne per-
 « mettiez pas que je vous offense, et
 « que je renonce à la vertu, si vous
 « m'en avez donné quelqu'une dont je
 « ne suis redevable qu'à vous seul. Je
 « désire de souffrir, puisque vous avez
 « souffert; je souhaite que votre volonté
 « soit accomplie en moi, en toutes les
 « manières que vous l'aurez agréable;
 « et ne permettez pas, s'il vous plaît,
 « qu'un trésor d'un aussi grand prix que
 « votre amour, enrichisse ceux qui ne
 « vous servent que pour en recevoir des
 « consolations. »

Il est essentiel de remarquer, et l'expérience que j'en ai, fait que je ne crains point de le dire, qu'une ame qui commence à marcher dans ce chemin de l'oraison mentale, avec une ferme résolution de continuer et de ne pas faire grand cas des consolations et des sécheresses qui s'y rencontrent, ne doit pas craindre, quoiqu'elle bronche quelquefois, de retourner en arrière, ni de voir

renverser cet édifice spirituel qu'elle commence, parce qu'elle le bâtit sur un fondement inébranlable. Car, l'amour de Dieu ne consiste pas à répandre des larmes, ni en cette satisfaction et cette tendresse, que nous désirons d'ordinaire parce qu'elles nous consolent ; mais il consiste à servir Dieu avec courage, à exercer la justice, et à pratiquer l'humilité. Autrement, il me semble que ce seroit vouloir toujours recevoir, et ne jamais rien donner.

Pour des femmes foibles comme moi, je crois qu'il est bon que Dieu les favorise par des consolations telles que j'en reçois maintenant de sa divine Majesté, afin de leur donner la force de supporter les travaux qu'il lui plaît de leur envoyer, ainsi que j'en ai eu assez. Mais je ne saurois souffrir que des hommes savans, de grand esprit, et qui font profession de servir Dieu, fassent tant de cas de ces douceurs qui se trouvent dans la dévotion, et se plaignent de ne les point avoir. Je ne dis pas que, s'il plaît à Dieu de les leur donner, ils ne les reçoivent avec joie, parce que c'est une marque qu'il juge qu'elles peuvent leur être avantageuses : je dis seulement que

s'ils ne les ont pas ils ne s'en mettent point en peine, mais qu'ils croient qu'elles ne leur sont point nécessaires, puisque Notre-Seigneur ne les leur accorde pas; qu'ils demeurent tranquilles, et qu'ils considèrent l'inquiétude et le trouble d'esprit comme une faute et une imperfection qui ne convient qu'à des âmes lâches, ainsi que je l'ai vu et éprouvé.

Je ne dis pas tant ceci pour ceux qui commencent, quoiqu'il leur importe beaucoup d'entrer dans ce chemin avec cette résolution et cette liberté d'esprit, que je le dis pour ce grand nombre d'autres qui, après avoir commencé à marcher, n'avancent point. Et je crois que l'on doit principalement en attribuer la cause à ce qu'ils ne se sont pas d'abord fortement résolus d'embrasser la croix. Aussitôt que leur entendement cesse d'agir, ils s'imaginent qu'ils ne font rien, et s'affligent, quoique ce soit peut-être alors que leur volonté se fortifie, sans qu'ils s'en aperçoivent. Ce qu'ils considèrent comme des manquemens et des fautes, n'en est point aux yeux de Dieu. Il connoît mieux qu'eux-mêmes leur misère, et se contente du désir qu'ils ont de penser toujours à lui, et de l'aimer.

C'est la seule chose qu'il demande d'enx; et ces tristesses ne servent qu'à inquiéter l'ame , et à la rendre encore plus incapable de s'avancer.

Je puis dire avec certitude , comme le sachant par diverses expériences et observations que j'en ai faites , et par les conférences que j'ai eues avec des personnes fort spirituelles , que cela vient souvent de l'indisposition du corps. Notre misère est si grande , que tandis que notre ame est enfermée dans cette prison , elle participe à ses infirmités ; le changement de temps , et la révolution des humeurs font que , sans qu'il y ait de sa faute , elle ne peut faire ce qu'elle voudroit , et souffre en diverses manières. Alors , plus on veut la contraindre , plus le mal augmente ; ainsi , il est besoin de discernement pour connoître quand la faute procède de là , et ne pas achever d'accabler l'ame. Ces personnes doivent se considérer comme malades , changer même , durant quelques jours , l'heure de leur oraison , et passer comme elles pourront un temps si fâcheux , puisque c'est une assez grande affliction à une ame qui aime Dieu , de se voir réduite à ne pouvoir le servir comme elle le désire ,

à cause des infirmités que son corps lui communique , par la liaison qu'il a avec elle.

Je dis qu'il faut user de discernement , parce qu'il arrive quelquefois que c'est le démon qui cause ce mal ; et qu'ainsi , comme il ne faut pas toujours quitter l'oraison , quoique l'esprit soit distrait et dans le trouble , il ne faut pas non plus toujours gêner une ame , en voulant lui faire faire plus qu'elle ne peut. Il y a des œuvres extérieures de charité , et des lectures auxquelles elle pourra s'occuper. Que si elle n'est pas même capable de cela , elle doit s'accommoder , pour l'amour de Dieu , à la foiblesse de son corps , afin de le rendre capable de la servir à son tour. Il faut se divertir par de saintes conversations , et même prendre l'air des champs , si le Confesseur en est d'avis. L'expérience nous apprend ce qui nous convient le plus en cela. En quelque état que l'on se trouve , on peut servir Dieu. Son joug est doux , et il importe extrêmement de ne pas contraindre et gêner l'ame , mais de la conduire avec douceur à ce qui lui est le plus utile.

Je le répète encore , et je ne saurois

trop le répéter , il ne faut ni s'inquiéter ni s'affliger de ces sécheresses , de ces inquiétudes , et de ces distractions de notre esprit. Il ne sauroit se délivrer de ces peines qui le gênent , et acquérir une heureuse liberté , s'il ne commence à ne point appréhender les croix ; mais alors Notre-Seigneur l'aidera à les porter ; sa tristesse se changera en joie , et il avancera beaucoup. Autrement , n'est-il pas évident , par ce que j'ai dit , que s'il n'y a point d'eau dans le puits , nous ne saurions y en mettre ? Mais il n'y a rien que nous ne devons faire pour en tirer s'il y en a , parce que Dieu veut que notre travail soit le prix de notre vertu , et qu'elle ne peut augmenter que par ce moyen.

CHAPITRE XII.

La Sainte continue à parler de l'Oraison Mentale. Elle dit qu'il faut bien se garder de prétendre à un état plus élevé, si Dieu lui-même ne nous y élève. Elle rapporte comme Dieu la rendit, en un moment, capable de faire connoître à ses Confesseurs les graces dont il la favorisoit.

De l'Oraison Mentale ; suite.

Mon dessein, dans le précédent chapitre, où j'ai fait plusieurs digressions qui m'ont paru nécessaires, a été de montrer comment nous pouvons contribuer à acquérir cette première sorte de dévotion, que j'ai dit être l'oraison mentale. Nous ne saurions nous représenter ce que Notre-Seigneur a souffert pour nous, sans en être touchés d'une extrême compassion ; mais la douleur qu'elle excite en nous, et les larmes qu'elle nous fait répandre, sont mêlées de consolations ; et nous ne saurions penser à l'amour qu'il nous porte, à sa résurrection, ni à la part qu'il veut nous donner à sa gloire, sans ressentir une grande joie,

qui n'est ni toute spirituelle , ni toute sensuelle , mais qui n'est pas moins louable que la peine que ces souffrances nous ont causée n'est méritoire.

Tout ce qui nous porte à la dévotion par le moyen de l'entendement , est de cette sorte, et nous y avons quelque part, quoique , sans l'assistance de Dieu , nous ne pourrions jamais y arriver. Lorsqu'il a mis une ame en cet état , elle ne doit point aspirer plus haut ; et il faut bien remarquer ceci , parce que cette pré-tention causeroit sa perte. Elle doit seulement faire plusieurs actes qui la portent à ne trouver rien de difficile pour servir Dieu , à augmenter son amour pour lui , et autres choses semblables qui l'aident à s'avancer dans la vertu. En quoi on peut utilement se servir d'un livre qui porte pour titre : *l'Art de servir Dieu*. L'ame se représentera alors JÉSUS-CHRIST comme s'il étoit devant ses yeux , concevra de grands sentimens d'amour pour sa sainte humanité , lui tiendra toujours compagnie , lui parlera , l'invoquera dans ses besoins , se soulagera dans ses travaux en lui représentant ce qu'elle souffre , augmentera ses consolations en s'en réjouissant avec lui , au lieu de se porter

par là à l'oublier, et n'emploiera point en tout cela de prières étudiées, mais usera seulement de paroles conformes à ses désirs et à ses besoins. C'est un excellent moyen de s'avancer en peu de temps, et je crois qu'on l'est déjà beaucoup, lorsque l'on travaille à acquérir cette précieuse présence de Dieu, à s'en servir utilement, et à s'efforcer de reconnoître, par un amour sincère pour lui, les obligations qu'on lui a.

En agissant de la sorte, on ne doit point, comme je l'ai dit, se mettre en peine de n'avoir pas des sentimens de dévotion; mais penser seulement à plaire à Dieu, qui nous donne le désir de le contenter, quoique nos œuvres ne répondent pas à ce désir. En quelque état que nous soyons, cette vue de JÉSUS-CHRIST, que nous considérons comme présent, est un moyen très-assuré pour nous avancer dans la première manière d'oraison dont j'ai parlé, passer en peu de temps dans la seconde, et ensuite dans les deux autres, sans avoir sujet d'appréhender les pièges que le diable pourroit nous tendre.

J'ai fait voir, jusqu'ici, ce que nous pouvons faire, à mon avis, pour entrer

dans cette première manière d'oraison. Que si , pour passer outre , et chercher ces goûts et ces consolations que Dieu donne à qui il lui plaît , on fait des efforts d'esprit , on perdra ce que l'on avoit déjà en voulant acquérir ce que l'on n'a pas. Car ces goûts et ces consolations étant surnaturels , la recherche que l'on en fait par des voies humaines , est inutile ; et l'entendement cessant d'agir , l'ame demeure dénuée de tout , et dans une extrême sécheresse.

Comme tout cet édifice est fondé sur l'humilité , plus nous nous approchons de Dieu , plus nous devons pratiquer cette vertu ; et nous ne saurions y manquer , sans que tout l'édifice tombe par terre : car , n'est-ce pas un grand orgueil de vouloir monter plus haut , au lieu de reconnoître que Dieu nous fait trop de graces de nous permettre d'approcher de lui ?

Je n'entends pas , en disant ceci , parler des pensées que l'on peut avoir des choses célestes , de Dieu , de son infinie grandeur , et de son adorable sagesse , qui sont toutes pensées très-saintes , et que je n'ai jamais eues , en étant si incapable et si misérable , que je n'aurois pu seu-

lement rien comprendre aux choses terrestres , si Dieu ne m'en eût fait la grace ; mais d'autres pourront se servir utilement de ces considérations , principalement s'ils sont savans , la science me paroissant très-avantageuse dans un tel sujet , lorsqu'elle est accompagnée d'humilité. Je l'ai reconnu , depuis peu de jours , en quelques personnes doctes , qui ont fait , en fort peu de temps , un fort grand progrès dans l'oraison ; ce qui me fait extrêmement désirer qu'il y ait un grand nombre de savans , comme on le verra dans la suite.

Ce que j'ai dit , que nous ne devons point aspirer plus haut , mais attendre que Dieu nous y élève , est une manière de parler spirituelle ; et j'en laisse l'intelligence à ceux qui en ont fait l'expérience , ne pouvant m'expliquer mieux. Dans cette théologie mystique dont j'ai commencé de parler , l'entendement cesse d'agir , parce que Dieu le suspend (*) , ainsi que

(*) Cette suspension de l'entendement dont la Sainte parle ici , et qu'elle nomme théologie mystique , c'est lorsque Dieu découvre à l'ame un amas de choses surnaturelles et divines , et qu'il la remplit d'une si grande lumière , qu'elle les voit toutes distinctement d'une seule vue , sans avoir besoin pour cela ni de

je le dirai plus particulièrement , s'il lui plaît de m'assister.

Je dis donc que nous ne devons point tâcher de suspendre notre entendement , ni cesser de le faire agir , parce que nous demeurerions comme stupides , sans pouvoir arriver à ce que nous prétendrions

discours , ni de raisonnemens , ni de travail ; l'attention qu'elle y a étant si forte , qu'elle ne peut en avoir à d'autres choses. Cette lumière ne la rend pas seulement capable de voir et d'admirer ces divins objets ; elle passe jusqu'à la volonté ; elle l'enflamme et la rend toute brûlante d'amour. Ainsi tandis que cela dure , l'entendement est si étonné et si attaché à ce qu'il voit , qu'il ne peut considérer autre chose : la volonté , comme je l'ai dit , brûle d'amour ; et la mémoire demeure sans action , parce que l'ame est si occupée de la joie qu'elle ressent , qu'elle perd le souvenir de tout le reste. Quant à ce que la Sainte dit , que cette élévation et suspension est surnaturelle , elle entend que l'ame pâtit plus alors qu'elle n'agit. A l'égard de ce qu'elle ajoute , que l'on ne doit point entreprendre de s'élever par soi-même à cet état , mais attendre que Dieu nous y élève , deux raisons le lui font dire : l'une que nous travaillerions en vain , parce que cela surpasse nos forces : et l'autre , parce que ce seroit manquer d'humilité. Ce n'est pas sans sujet qu'elle donne cet avis , pour empêcher que l'on ne tombe dans l'erreur qui se reneontre en quelques traités d'oraison , qui conseillent de suspendre entièrement la pensée , de ne se figurer quoi que ce soit , et de ne pas presque respirer ; d'où il arrive qu'au lieu de s'enflammer dans la piété et l'amour de Dieu , on tombe dans la froideur et dans l'indévotion.

obtenir par ce moyen. Mais lorsque c'est Dieu qui le suspend et qui arrête ses fonctions , il lui donne des sujets de s'occuper qui le ravissent en admiration , et lui font comprendre , sans discourir et sans raisonner , plus de choses , durant l'espace d'un *Credo* , que nous ne pourrions en apprendre , avec toute notre étude , en plusieurs années.

C'est une rêverie que de s'imaginer qu'il dépend de nous de faire agir ou de faire cesser d'agir , comme il nous plaît , les puissances de notre ame. Je répète encore , bien qu'on ne le croie pas , qu'il n'y auroit pas en cela grande humilité ; et que , s'il n'y a point de péché , c'est au moins une peine très-mal employée , et qui laisse l'ame dans le dégoût , parce qu'elle se trouve comme un homme qui , s'étant déjà élancé pour sauter , et étant retenu par quelqu'un , trouve qu'il a fait un effort inutile. Que si l'on y fait attention , on connoîtra , par ce dégoût , qu'il y a quelque manquement d'humilité , puisque cette excellente vertu a cela de propre , que nulle des actions dont elle est accompagnée n'en donne jamais. Je pense avoir assez fait entendre , par ce que j'ai dit , ce que je voulois éclaircir ;

mais ce n'est peut-être qu'à moi. Je prie Dieu de vouloir ouvrir les yeux de ceux qui le liront , par l'expérience qu'ils en feront ; car, pour peu qu'ils l'éprouvent , ils n'auront point de peine à l'entendre.

Je lus beaucoup durant plusieurs années , sans rien comprendre à ce que je lisois , et je passai long-temps sans pouvoir dire un seul mot pour faire entendre aux autres ce que Dieu me faisoit connoître , et j'en avois beaucoup de peine ; mais sa divine Majesté en donne , quand il lui plaît , l'intelligence en un moment , d'une manière qui épouvante. Je puis donc dire avec vérité , qu'encore que je communiquasse avec plusieurs personnes très-spirituelles , qui s'efforçoient de m'aider à leur faire entendre les grâces que Dieu me faisoit , ma stupidité étoit si grande , que cela m'étoit entièrement inutile. Comme Notre-Seigneur a toujours voulu me servir de maître , dont je ne saurois trop le louer , ni le dire sans en avoir de la confusion , il vouloit peut-être que je n'eusse qu'à lui l'obligation de m'ouvrir l'esprit , et de me délier la langue. Ainsi , sans que je le recherchasse , ni le lui demandasse , n'ayant été curieuse qu'en des choses vaines , et

non en celles où il auroit été louable de l'être , sa divine Majesté me donna sur cela , en un moment , une si claire intelligence , et une si grande facilité à m'expliquer , que mes Confesseurs en furent étonnés , et moi plus qu'eux , parce que je savois , mieux qu'ils ne le pouvoient savoir , quelle étoit mon incapacité. Il n'y a pas long-temps que j'ai reçu cette grace , et elle fait que je ne me mets point en peine d'apprendre ce que Notre-Seigneur ne m'enseigne pas , si ce n'est pour ce qui regarde ma conscience.

Je redis encore qu'il faut bien prendre garde à ne pas élever son esprit , si ce n'est pour suivre l'attrait de Dieu qui l'élève ; ce qu'il est facile de connoître. Cet avis est fort important , principalement pour les femmes , parce que le diable peut , par ses illusions , les tromper plus facilement que les hommes , quoique je tiennne pour certain que Notre-Seigneur ne permettra pas que les artifices de cet ennemi de notre salut nuisent à ceux qui s'efforcent de s'approcher humblement de sa suprême Majesté ; mais qu'au contraire , ils profiteront du mal qu'il voudroit leur faire.

Je me suis beaucoup étendue sur ce sujet , à cause que ce chemin étant le plus battu par ceux qui commencent , ces avis me paroissent fort importans. D'autres en auront sans doute beaucoup mieux écrit , et j'ai une extrême confusion d'avoir entrepris d'en parler. Que Notre-Seigneur , qui souffre et qui veut qu'une personne aussi imparfaite que je le suis se mêle de parler de choses si relevées et si divines , soit béni en tout et à jamais.

CHAPITRE XIII.

Divers avis très-utiles pour ceux qui commencent à vouloir faire oraison , afin de se garantir des pièges que le démon leur tend pour les empêcher de s'y avancer. Combien il importe de communiquer avec des personnes savantes , et d'avoir un bon Directeur.

De l'Oraison , suite ; et combien il importe d'avoir un bon Directeur.

JE crois devoir maintenant parler de certaines tentations qui se rencontrent lorsque l'on commence à s'exercer dans l'oraison , dont j'en ai éprouvé quelques-unes , et donner , sur ce sujet , des avis qui me paroissent nécessaires. Il faut marcher dans ce chemin avec joie et tranquillité , et c'est se tromper que de se persuader , comme font quelques-uns , que la dévotion ne s'accorde pas avec cette liberté d'esprit. Il est très-bon néanmoins de se défier de soi-même ; afin de ne point s'engager dans les occasions où l'on a accoutumé d'offenser Dieu , jusqu'à ce que l'on soit extrêmement con-

firmé dans la vertu ; mais il se trouve très-peu de personnes qui le soient assez pour pouvoir s'empêcher de tomber , lorsqu'elles se rencontrent dans ces occasions qui sont conformes à leur naturel ; et , tandis que nous vivons , l'humilité nous oblige à ne perdre jamais le souvenir de notre foiblesse et de notre misère.

Toutefois , il y a des temps et des occasions où il est permis de donner du relâche à son esprit , et une récréation qui le rende capable de retourner , avec plus de vigueur , à l'oraison ; ce que la discrétion , si nécessaire en toutes choses , doit régler. Il faut aussi , pour ne point laisser ralentir nos désirs , avoir une grande confiance en Dieu , et espérer que , pourvu que nous nous efforcions toujours de nous avancer , nous pourrons , avec son assistance , acquérir peu à peu la perfection où tant de Saints sont arrivés par ce moyen. Car Dieu veut et prend plaisir à voir que l'on marche avec courage dans son service , pourvu que ce courage soit accompagné d'humilité et de défiance de soi-même. Je n'ai jamais vu aucune de ces ames généreuses demeurer en chemin , ni aucune de celles qui étoient lâches , quoiqu'elles fussent humbles , qui aient

pu autant avancer en plusieurs années, que les autres faisoient en peu de temps. Je ne saurois penser sans étonnement à l'avantage qu'il y a de ne point se décourager par la grandeur de l'entreprise, à cause que l'âme prend ainsi un vol qui la mène bien loin, quoiqu'ayant, comme un petit oiseau, les ailes encore foibles, elle se lasse, et soit contrainte quelquefois de se reposer.

Ces paroles de saint Paul, qui me faisoient voir que nous ne pouvons rien de nous-mêmes, mais que nous pouvons tout avec l'assistance de Dieu, me servirent beaucoup, comme aussi ces autres de saint Augustin : *Donnez-moi, Seigneur, la force de faire ce que vous me commandez, et commandez-moi ce que vous voudrez.* Je me représentois souvent qu'il n'étoit point arrivé de mal à saint Pierre pour avoir osé entreprendre de marcher sur la mer, bien qu'il ait eu peur après s'y être engagé. Ces premières résolutions sont fort importantes, quoiqu'il faille agir alors avec grande retenue, et ne rien faire que par l'avis de son Directeur ; mais il faut prendre garde à ne pas choisir pour Directeur un homme qui ne nous apprenne qu'à aller, comme de crapauds ;

à la chasse des lézards ; et nous ne saurions trop avoir toujours l'humilité devant les yeux , pour connoître que c'est de Dieu seul que nous tenons tout ce que nous avons de force.

Sur quoi il importe de savoir quelle doit être cette humilité : car je ne doute point que le démon ne nuise beaucoup à ceux qui s'exercent à l'oraison , et qu'il ne les empêche de s'avancer en leur donnant une fausse idée de cette vertu , pour leur faire croire qu'il y a de l'orgueil à aspirer si haut que de vouloir imiter les Saints , et désirer de souffrir comme eux le martyre , parce que leurs actions sont plus admirables qu'imitables pour des pécheurs comme nous. Je ne conteste pas cela , et je dis seulement qu'il est besoin de discerner ce que nous pouvons imiter , et ce que nous ne pouvons qu'admirer. Il y auroit sans doute de l'imprudence à une personne foible et malade de vouloir beaucoup jeûner , faire de grandes pénitences , et s'en aller dans un désert où elle ne pourroit trouver de quoi manger , ni aucun soulagement , et autres choses semblables.

Mais nous devons être persuadés que nous pouvons , avec l'assistance de Dieu ,

nous efforcer de concevoir un grand mépris du monde , de l'honneur et des richesses ; car nous y sommes naturellement si attachés qu'il nous semble que la terre nous doive manquer. Lorsque nous voulons tant soit peu oublier les choses corporelles pour penser aux spirituelles , nous nous imaginons aussitôt qu'il est plus facile de se recueillir quand on ne manque de rien , parce que la pensée de nos besoins nous donne de la distraction et du trouble dans l'oraison. Sur quoi j'avoue ne pouvoir souffrir que nous ayons si peu de confiance en Dieu , et tant d'amour-propre , que de semblables soins nous inquiètent. Cependant il est certain que lorsque l'on est si peu avancé, ces bagatelles ne donnent pas moins de peine que des choses fort importantes en donneroient à ceux qui le sont beaucoup, et nous nous persuadons néanmoins d'être spirituels. Cette manière d'agir me paroît vouloir accorder et satisfaire tellement le corps et l'ame , que l'un ne perdant rien de ce qui peut le contenter , l'autre ait le bonheur de jouir de Dieu. Ce n'est pas que cela ne puisse être , si on embrasse la vertu ; mais c'est marcher à pas de tortue , que de marcher de la

sorte ; et l'on n'arrive jamais par ce chemin à une grande élévation et liberté d'esprit. Il est bon pour des personnes mariées , et l'on ne sauroit les blâmer d'agir conformément à leur vocation ; mais on ne me persuadera jamais qu'il soit propre à ceux qui ont renoncé au monde. Je l'ai éprouvé , et je serois toujours demeurée dans ce chemin , si Dieu , par son extrême bonté , ne m'en eût enseigné un autre.

Néanmoins pour ce qui est des désirs , j'en avois toujours de grands : mon mal étoit que je voulois , comme je l'ai dit , allier deux choses incompatibles , l'exercice de l'oraison , et mon divertissement ; et je crois que si l'on m'eût fait connoître l'erreur où j'étois , et ce que je devois faire pour m'élever plus haut , sans voler toujours ainsi terre-à-terre , je serois passée de ces désirs stériles aux actions qu'ils doivent produire ; mais , pour punition de nos péchés , il se trouve si peu de personnes qui n'ayent en cela une excessive et dangereuse discrétion , que c'est , à mon avis , ce qui empêche ceux qui commencent d'arriver bientôt à une grande perfection ; car il ne tient point à Dieu , et nous sommes si misérables , que nous

ne devons en attribuer la faute qu'à nous-mêmes.

Nous pouvons aussi imiter les Saints dans leur amour pour la solitude , dans leur silence , et dans plusieurs autres vertus qui ne tueroient point ce misérable corps , qui ne craint pas de dérégler l'ame par le soin qu'il prend de se conserver avec tant de délicatesse. Le démon , de son côté , contribue beaucoup à l'entretenir dans un état si périlleux ; car , pour peu qu'il le voie appréhender pour sa santé , cela lui suffit pour lui faire croire que les moindres austérités seroient capables de la ruiner , et qu'il ne pourroit continuer de beaucoup pleurer sans courir le risque de devenir aveugle. J'en puis parler comme l'ayant éprouvé ; et je ne comprends pas comment la vue et la santé peuvent nous paroître plus précieuses que l'avantage que ce nous seroit de les perdre pour un tel sujet. Etant aussi infirme que je le suis , je n'ai jamais rien pu faire , et je ne fais guère encore , jusqu'à ce que je me sois résolue à ne tenir aucun compte de mon corps et de ma santé. Mais, après que Dieu m'eût fait connoître cet artifice du démon , lorsque cet esprit infernal s'efforçoit de me faire

croire que je me tuois , je lui répondois : il m'importe peu de mourir. Lorsqu'il vouloit me persuader que je devois me divertir pour me délasser l'esprit , je lui repartois : je n'ai besoin que de croix , et non pas de divertissemens ; et ainsi du reste. J'ai clairement reconnu dans la suite , qu'encore que ma santé fut toujours mauvaise , la tentation du diable , ou ma lâcheté , me rendoit encore plus infirme ; car je me porte beaucoup mieux depuis que je n'ai pas tant pris de soin de la conserver. On voit par là combien il importe à ceux qui commencent à faire oraison , de ne pas se laisser aller à de si bas sentimens ; en quoi ils doivent me croire et profiter de mes fautes , puisque je le sais par expérience.

Une autre tentation suit ordinairement celle-là , c'est que , commençant à goûter le repos et l'avantage qui se rencontrent dans l'oraison , on désire que tout le monde soit parfait. Ce désir n'est pas mauvais ; mais on peut faillir en travaillant à le faire réussir , si l'on ne s'y conduit avec tant de discrétion et d'adresse qu'il ne paroisse pas que l'on veuille enseigner les autres ; et il faut être bien confirmé dans la vertu , afin de ne pas leur être un sujet
de

de tentation. J'en puis parler avec connoissance , comme l'ayant éprouvé lorsque je voulois porter quelques personnes à s'exercer à faire oraison. Car , d'un côté m'entendant parler d'une manière si élevée du grand bien qui s'y rencontre , et me voyant , de l'autre , si imparfaite, elles ne comprenoient pas comment je me mélois de la faire , et de quelle façon cela pouvoit s'accorder : ce qui leur étoit un juste sujet de tentation , ainsi qu'elles me l'ont dit depuis. Et d'ailleurs , la bonne opinion qu'elles avoient de moi les empêchoit de considérer comme mauvais ce qui l'étoit en effet , à cause qu'elles me le voyoient faire quelquefois. C'est un artifice du démon ; il se sert de nos vertus pour autoriser le mal que nous faisons ; et ce mal , quelque petit qu'il soit , apporte un très-grand dommage dans une communauté. Quel devoit donc être celui que j'y causois par ma mauvaise conduite ! Ainsi , il n'y a eu , en plusieurs années , que trois personnes qui aient profité de ce que je leur disois ; au lieu que depuis que Notre-Seigneur m'a affermie davantage dans la vertu , plusieurs , en deux ou trois années seulement , en ont profité , comme je le dirai dans la

suite. Il y a de plus, en cela, un autre mal, qui est que l'ame perd ce qu'elle avoit gagné ; car, dans ces commencemens, elle ne doit prendre soin que d'elle-même, et rien ne lui peut être plus utile que de se considérer seule dans le monde avec Dieu seul.

Voici une autre de ces tentations dont il faut se garder, quoiqu'elle procède d'un zèle qui paroît louable. C'est le déplaisir que l'on a des fautes et des péchés que l'on remarque dans les autres. Le démon persuade à ces personnes que leur peine ne procède que du désir qu'elles ont que l'on n'offense point Dieu, et de ce qu'elles ne peuvent souffrir que l'on manque à lui rendre l'honneur qui lui est dû. Ainsi, elles voudroient pouvoir aussitôt y remédier, et leur inquiétude est telle, qu'elle trouble leur oraison : en quoi le mal est d'autant plus grand, qu'elles s'imaginent n'être poussées que par un mouvement de vertu, de perfection et de zèle pour Dieu.

Je n'entends point parler en cela de la peine que donnent les péchés publics, s'il s'en rencontre qui passent en coutume dans une congrégation, ni du dommage qu'apportent à l'Eglise ces hérésies qui

précipitent tant d'ames dans l'enfer ; car cette peine est très-louable , et n'inquiète pas.

Le plus sur , pour une ame qui pratique l'oraison , est donc d'entrer dans un entier détachement , pour ne penser qu'à soi-même et à plaire à Dieu ; ce qui est d'autant plus important que je n'aurois jamais fait si j'entreprendois de rapporter toutes les fautes que j'ai vu commettre , par la confiance que l'on prend en sa bonne intention.

Nous devons considérer attentivement les vertus des autres, et ne regarder leurs défauts que dans la vue de nos péchés. Quoique nous n'agissions pas d'abord en cela avec perfection , cette créance, que les autres sont meilleurs que nous , nous conduit , avec le temps , à une grande vertu. C'est le moyen de commencer à s'avancer , avec l'assistance de Dieu. Elle nous est si nécessaire en toutes choses , que nous travaillons en vain sans elle ; ainsi , nous ne saurions trop la lui demander ; et il ne nous la refuse jamais , pourvu que nous fassions , de notre côté , tout ce qui est en notre puissance.

Ceux à qui l'entendement fournit beau-

coup de pensées et de méditations sur un même sujet , doivent fort considérer cet avis ; et quant à ceux qui , comme moi , ne peuvent agir avec l'entendement qui les embarrasse plus qu'il ne leur sert , ils n'ont autre chose à faire qu'à demeurer en paix , jusqu'à ce qu'il plaise à Notre-Seigneur d'éclairer leur esprit , et de leur donner des lumières qui les occupent.

Pour revenir à ceux qui agissent avec l'entendement , je crois devoir les avertir de ne pas y employer tout leur temps , parce qu'encore que ce soit une chose fort méritoire , cette manière d'oraison leur paroît si douce et si agréable , qu'ils croient devoir toujours s'y appliquer , sans qu'il y ait pour cela aucun jour de repos , tel que le dimanche pour les œuvres manuelles. Ils comptent pour perdu le temps qu'ils employent à autre chose ; et je considère , au contraire , cette perte comme un grand gain. Ils n'ont , ainsi que je l'ai dit , qu'à se figurer JÉSUS-CHRIST présent à leurs yeux , et , sans gêner leur esprit , ni se fatiguer à composer des oraisons , lui parler , l'entretenir , lui représenter leurs besoins , reconnoître qu'ils ne sont pas dignes de

l'honneur qu'il leur fait de les souffrir en sa compagnie , et diversifier ces considérations , en se servant tantôt de l'une et tantôt de l'autre , pour ne point se dégoûter en n'usant toujours que des mêmes mets. Et , comme ceux-ci sont très-bons et très-agréables , la nourriture qu'ils en tireront , s'ils s'y accoutument , sera si solide , qu'elle les maintiendra dans une santé très-vigoureuse.

Je veux éclaircir cela encore davantage , parce que ce qui regarde l'oraison est difficile à comprendre , si quelqu'un ne nous l'enseigne. Ce n'est pas que je ne désirasse d'abrégé , et que je ne sache que la capacité de ceux qui m'ont commandé d'écrire est si grande , qu'il me suffit de toucher seulement les choses pour les leur faire comprendre ; mais je ne suis pas assez habile pour pouvoir expliquer en peu de mots ce qu'il est si important de faire entendre clairement. Comme j'ai beaucoup souffert en cela , j'ai compassion de ceux qui commencent , sans avoir d'autres secours que des livres , parce qu'il y a une différence incroyable entre celui que l'on en tire , et l'expérience.

Pour revenir donc à mon sujet , repré-

sentons-nous quelque mystère de la Passion , tel que celui de Notre-Seigneur attaché à la colonne ; considérons dans quel abandonnement il s'y trouva , les extrêmes douleurs qu'il y souffrit , et autres choses semblables , que ceux qui savent méditer ou qui sont savans pourront trouver dans la considération d'un tel objet. C'est la manière d'oraison par où tous doivent commencer et continuer , et un chemin sûr et excellent , dont on ne doit point sortir jusqu'à ce que Notre-Seigneur nous fasse entrer dans des voies surnaturelles. Je dis tous , quoiqu'il y ait plusieurs âmes qui profitent davantage de quelques autres méditations , que de celles de la sacrée Passion ; parce que , de même qu'il y a diverses demeures dans le ciel , il y a aussi divers chemins qui y conduisent. Les uns sont touchés de la considération du bonheur éternel dont on y jouit , et les autres , des peines éternelles de l'enfer. D'autres le sont de la pensée de la mort : d'autres , qui ont une grande tendresse de cœur , ne pouvant résister à la douleur que leur donne la passion de JÉSUS-CHRIST , sont contraints de passer de cette pensée à celle de sa suprême grandeur , de son

infini pouvoir , qui paroît dans toutes ses créatures , de l'extrême amour qu'il nous porte , et de son admirable conduite , sans que cela les empêche de rentrer souvent dans la méditation de sa vie et de sa passion , d'où procède tout notre bonheur.

Ceux qui commencent ont besoin de discernement pour juger ce qui leur est le plus utile , et d'être assistés en cela par un sage et habile Directeur ; car , s'il ne l'est pas , il pourra beaucoup leur nuire au lieu de leur profiter , faute de savoir de quelle manière il doit les conduire , et même les empêcher de mieux se conduire que s'ils ne l'avoient point , parce que , sachant quel est le mérite de l'obéissance , ils n'osent faire que ce qu'il leur ordonne. J'ai vu , avec grande compassion , des personnes souffrir extrêmement en cet état , et une , entr'autres , qui ne savoit que devenir , parce que l'incapacité de semblables Directeurs afflige tout ensemble l'ame et le corps , et empêche que l'on ne puisse avancer. Une autre personne me dit qu'il y avoit huit ans que son Directeur la tenoit attachée à la seule considération d'elle-même , quoique Notre-Seigneur

l'eût déjà mise dans l'oraison de quiétude ; ce qui lui donnoit une grande peine. Ce n'est pas que cette connoissance de soi-même ne soit si nécessaire, qu'on ne doit jamais s'en départir , puis-
qu'encore que l'on marche dans ce chemin à pas de géant , on a souvent besoin de se souvenir que l'on est plus petit qu'un enfant qui tète encore , et je le répéterai diverses fois , à cause qu'il est si important , qu'il n'y a point d'état d'oraison, quelque élevé qu'il puisse être , où l'on ne soit obligé de faire réflexion , de temps en temps , sur celui auquel on étoit lorsque l'on ne faisoit que de commencer , parce que cette connoissance de nous-mêmes et de nos péchés est , dans l'oraison , ce qu'est le pain dans la nourriture que nous prenons , qui , quelque bonnes et délicates que soient les viandes , ne sauroit profiter sans lui ; mais il faut en user avec discrétion , car , lorsqu'une ame est si persuadée de son néant , qu'elle ne peut sans confusion se trouver en la présence d'un si grand Roi , parce qu'elle sait que tout ce qu'elle peut faire pour son service , n'est rien en comparaison de ce qu'elle lui doit ; qu'est-il besoin

de s'arrêter là , au lieu de se nourrir des autres mets que Notre-Seigneur nous présente , puisqu'il connoît beaucoup mieux que nous ceux qui nous sont les plus propres ?

Il importe donc extrêmement que le Directeur soit judicieux et expérimenté. Que si avec cela il est savant , ce sera un très-grand bien ; mais si l'on ne sauroit en rencontrer un qui ait tout ensemble ces trois qualités , c'est beaucoup qu'il ait les deux premières , parce que l'on peut , s'il en est besoin , consulter des personnes savantes.

Encore que j'aie dit que ceux qui commencent ne tirent pas grand avantage d'être conduits par des gens savans , s'ils ne sont exercés dans l'oraison , je n'entends pas qu'ils ne doivent point communiquer avec eux ; car j'aimerois mieux traiter avec un homme savant , qui ne feroit point oraison , qu'avec un homme d'oraison qui ne seroit pas savant , parce que ce dernier ne pourroit m'instruire de la vérité , ni fonder sur elle sa conduite. Comme les femmes sont ignorantes , elles ont besoin d'être enseignées par des personnes éclairées , qui leur apprennent les vérités de l'Ecriture-Sainte,

si nécessaires pour les porter à s'acquitter de leurs devoirs. Mais je mêle peut-être trop de choses ensemble , et il faut que je m'explique mieux. J'ai toujours eu le défaut de ne pouvoir me faire entendre qu'avec beaucoup de paroles.

Lorsqu'une Religieuse commence à faire oraison , si son Directeur n'est pas habile , et qu'il se mette dans l'esprit qu'elle doit lui obéir plutôt qu'à son supérieur , il l'y portera tout simplement , en pensant bien faire. Que si ce même Confesseur conduit une femme mariée , il lui dira d'employer à l'oraison les heures qu'elle devrait donner aux soins qui regardent sa famille , bien que cela mécontente son mari ; et ainsi , il renverse l'ordre des temps et des choses par sa mauvaise conduite , à cause que , manquant de lumière , il ne peut en donner aux autres , quoique son intention soit bonne. Encore qu'il semble qu'il n'est pas besoin , pour ce sujet , d'avoir beaucoup de science , j'ai toujours cru , et je croirai toujours qu'il n'y a personne qui ne doive tâcher de communiquer avec les plus savans qu'il pourra trouver , et que , plus on est spirituel et avancé dans l'oraison , plus cela est nécessaire.

C'est se tromper que de s'imaginer que les savans qui ne font point oraison ne peuvent servir à ceux qui la font. J'en puis parler par expérience, ayant toujours aimé de communiquer avec eux, et particulièrement durant quelques années, à cause du besoin que j'en avois; car, encore que quelques-uns ne s'exercent pas à l'oraison, ils n'en ont point d'éloignement; et n'en ignorent pas l'utilité, parce que l'Écriture - Sainte qu'ils lisent sans cesse la leur fait connoître. Ainsi, je tiens qu'une personne d'oraison qui consulte des gens savans, ne sera point trompée par les artifices du diable, si elle ne veut se tromper elle-même, tant je suis persuadée que cet esprit de ténèbres appréhende les gens savans, vertueux et humbles, à cause qu'étant capables de découvrir ses illusions, elles ne peuvent que lui nuire, au lieu de lui réussir.

Ce qui me fait parler de la sorte, c'est qu'il y en a qui s'imaginent que les savans ne sont pas propres pour des personnes d'oraison, s'ils ne sont spirituels; et il est vrai que j'ai dit qu'un Directeur doit être spirituel; mais il importe tellement aussi qu'il soit savant, et il seroit

si fâcheux qu'il ne le fût pas , que c'est ce qui me fait croire qu'il est très-avantageux de traiter avec des gens doctes et vertueux , encore qu'ils ne soient pas spirituels , puisqu'ils ne laisseront pas de nous servir. Dieu leur fera connoître ce qu'ils doivent nous enseigner , et les rendra spirituels , afin que leur conduite nous soit utile. Je puis l'assurer , parce que je l'ai remarqué en plus de deux personnes.

Je dis donc qu'une Religieuse qui est résolue de se soumettre entièrement à la conduite d'un Directeur , fait une très-grande faute de ne pas tâcher de le choisir tel que j'ai représenté qu'il doit être , et particulièrement si ce Directeur est un Religieux , puisqu'il dépend de son Supérieur , qui peut n'avoir aucune de ces trois qualités nécessaires à une bonne conduite ; ce qui seroit seul une croix assez pesante pour cette personne , sans assujettir encore son esprit à un homme qui ne seroit pas habile. J'avoue que je n'ai jamais pu gagner cela sur moi , et que je n'y trouve point de raison.

Que si c'est une personne séculière , qu'elle loue Dieu de ce qu'il lui est permis

de choisir ; qu'elle ne manque pas d'user de cette heureuse liberté qu'il lui donne , et qu'elle demeure plutôt sans Directeur , jusqu'à ce qu'elle en ait trouvé un qui lui soit propre : car Dieu le lui donnera , pourvu qu'elle en ait un grand désir , et qu'elle le lui demande avec humilité.

Je lui rends des grâces infinies ; et les femmes et tous ceux qui ne sont pas lettrés devroient sans cesse le remercier , comme je fais , de ce qu'il se trouve des hommes qui ont acquis , par tant de travaux , la connoissance des vérités que nous ignorons. J'ai souvent admiré que des gens savans , et entr'autres des Religieux , aient employé tant de veilles pour acquérir des connoissances qui m'ont été si utiles , sans que j'aie eu d'autre peine que de m'en faire instruire par eux , en leur proposant mes doutes , et qu'il y ait des personnes qui négligent de profiter d'un si grand bien. Dieu nous garde de les imiter ; car , quelle plus grande imprudence peut-il y avoir que de perdre , par sa faute , le profit que l'on peut faire des travaux et des peines de ces Religieux , dont les austérités dans le manger , dans le dormir , et dans tous les autres exercices de la pénitence ,

jointes au renoncement de leur propre volonté ; par le vœu d'obéissance , sont des croix continuelles , auxquelles je ne puis penser sans confusion ? Et peut-être néanmoins s'en trouvera-t-il parmi nous , qui sommes exemptes de ces travaux , et vivons trop à notre aise , qui oseront se préférer à eux , à cause que nous faisons un peu plus d'oraison.

« Quelque inutile que je sois , et incapable de profiter aux autres , je ne laisse pas , mon Dieu , de vous louer de m'avoir fait telle que je suis ; mais je vous loue et vous remercie encore davantage des connoissances que vous avez données à d'autres , pour éclairer , par leurs lumières , les ténèbres de notre ignorance ; et nous devrions sans cesse prier pour eux ; car , autrement où en serions-nous , dans cette grande tempête qui agite et trouble maintenant votre Eglise ? Que si quelques-uns d'eux sont tombés , leur chute doit d'autant plus faire éclater la vertu des autres , qui sont demeurés fermes dans la piété ; et nous ne saurions , Seigneur , trop vous prier de les y maintenir , et de les assister toujours , afin qu'ils continuent à nous assister. »

J'ai fait une grande digression , mais elle étoit nécessaire pour empêcher de s'égarer ceux qui commencent à marcher dans un chemin si important. Je reviens à ce que je disois , de se représenter JÉSUS-CHRIST attaché à la colonne. Il sera bon , sur cela , de s'arrêter un peu de temps à considérer les extrêmes douleurs qu'il y souffroit , quel est celui qui les souffroit , pour qui il les souffroit , et avec quel amour il les souffroit ; mais on ne doit pas se peiner pour s'imaginer toutes ces choses ; il faut , au contraire , demeurer en paix , et tâcher seulement , si on le peut , d'occuper son esprit à regarder JÉSUS-CHRIST comme il nous regarde , à lui tenir compagnie , à lui demander ce dont nous avons besoin , à s'humilier devant lui , à se réjouir d'y être , et à se reconnoître indigne d'une si grande faveur. Si on peut en venir là dès le commencement de l'oraison , on fera un grand profit , et j'y en ai trouvé beaucoup. Je ne sais , mon Père , si je m'explique bien , c'est à vous d'en juger ; et je prie Notre-Seigneur de me faire toujours la grace de ne point me tromper dans les choses que j'entreprendrai pour tâcher de lui plaire.



CHAPITRE XIV.

De l'Oraison de quiétude ou de recueillement ,
qui est la seconde sorte d'oraison que la
Sainte compare à la seconde manière d'ar-
roser ce jardin spirituel, par le moyen d'une
machine qui tire de l'eau avec une roue.

*De l'Oraison de quiétude ou de recueil-
lement.*

APRÈS avoir dit avec quel travail il
faut tirer à force de bras de l'eau du
puits pour arroser ce jardin spirituel ,
j'ai maintenant à parler de la seconde
manière d'en avoir par le moyen d'une
roue ; où des seaux seront attachés ;
ce qui sera un grand soulagement au
jardinier , et lui fournira avec beaucoup
moins de peine de l'eau en plus grande
abondance. Dans une sorte d'oraison que
l'on nomme oraison de quiétude , l'ame
commence à se recueillir et à éprouver
quelque chose de surnaturel qu'il lui
seroit impossible d'acquérir par elle-
même. Il est vrai qu'elle a durant un
peu de temps de la peine à tourner la

roue , et à travailler avec l'entendement à remplir les seaux ; mais elle en a beaucoup moins qu'à tirer de l'eau du puits , parce que celle-ci est plus à fleur de terre à cause que la grace se fait alors connoître plus clairement. Cela se fait en recueillant au-dedans de soi toutes ses puissances , c'est-à-dire , l'entendement , la mémoire et la volonté , afin de mieux goûter cette douceur toute céleste. Ces puissances ne s'endorment pas néanmoins ; mais la seule volonté agit sans savoir en quelle manière elle agit : elle sait seulement qu'elle est captive , et donne son consentement avec joie à cette heureuse captivité qui l'assujettit à celui qu'elle aime. « O Jésus , mon Sauveur ,
 « c'est alors que nous éprouvons si heureusement quelle est la puissance de
 « votre amour , puisqu'il tient le nôtre
 « tellement uni à lui , qu'il nous est impossible en cet état d'aimer autre chose
 « que vous. »

L'entendement et la mémoire contribuent à rendre la volonté capable de jouir d'un si grand bien ; mais il arrive quelquefois qu'ils lui nuisent au lieu de l'aider , et alors elle ne les doit point considérer , mais continuer à jouir de sa

tranquillité et de sa joie , parce qu'en voulant les rappeler de leur égarement elle s'égarerait avec eux. Ils sont comme des pigeons qui ne se contentant pas de la nourriture qu'on leur donne , vont en chercher à la campagne , d'où , après qu'ils n'ont rien trouvé , ils reviennent au colombier pour voir si on leur donnera encore à manger ; et voyant qu'on ne leur en donne point , ils retournent de nouveau en chercher. C'est ainsi qu'agissent ces deux puissances à l'égard de la volonté , dans l'espérance qu'elle leur fera quelque part des faveurs qu'elle reçoit de Dieu. Elles s'imaginent sans doute de la pouvoir servir en lui représentant le bonheur dont elle jouit , et il arrive souvent au contraire qu'elles lui nuisent ; ce qui l'oblige de se conduire envers elles de la manière que je le dirai dans la suite.

Tout ce qui se passe dans cette oraison de quiétude est accompagné d'une très-grande consolation , et donne si peu de peine , que quelque long-temps qu'elle dure elle ne lasse point l'ame , parce que l'entendement n'y agit que par intervalles , et tire néanmoins beaucoup plus d'eau qu'il n'en tireroit du puits

dans l'oraison mentale avec beaucoup de travail. Les larmes que Dieu donne alors sont des larmes toutes de joie , et on sent qu'on les répand sans pouvoir contribuer à les faire naître.

Cette eau si favorable et si précieuse dont Notre-Seigneur est la source , fait incomparablement davantage croître les vertus que celle que l'on pouvoit tirer de la première manière d'oraison , parce que l'ame s'élève au-dessus de sa misère , et commence déjà un peu à connoître quel est le bonheur de la gloire : ce qui la fait , comme je l'ai dit , croître en vertu , parce qu'elle l'approche de Dieu qui est le principe de toutes les vertus , et qu'il ne commence pas seulement à se communiquer à elle , mais veut qu'elle connoisse qu'il s'y communique. Ainsi l'ame ne se trouve pas plutôt dans cet état , qu'elle perd le désir de toutes les choses d'ici-bas , et qu'elles lui paroissent méprisables , parce qu'elle voit clairement qu'il n'y a ni honneurs , ni richesses , ni plaisirs dont la possession puisse approcher d'un seul moment du bonheur dont elle jouit alors , et qu'elle connoît certainement être véritable et solide ; au lieu qu'il est difficile de com-

prendre sur quoi l'on se fonde pour croire qu'il puisse y avoir de véritables contentemens dans cette vie , puisque ceux qui passent pour les plus grands sont toujours mêlés de dégoûts et d'amertume , et qu'après les avoir possédés un peu de temps , on tombe dans la douleur de les perdre sans espérance de pouvoir les recouvrer.

Quant à cette seconde manière d'oraison , que l'on nomme , comme je l'ai déjà dit , oraison de quiétude , il n'y a ni prières , ni travaux , ni pénitences qui nous la puissent faire acquérir. Il faut que ce soit Dieu lui-même qui nous la donne ; et il veut , pour faire paroître son immensité qui le rend présent partout , que l'ame connoisse qu'elle n'a pas besoin d'entremetteurs pour traiter avec lui , mais qu'elle peut lui parler elle-même et sans élever sa voix ; parce qu'elle est si proche de lui , qu'elle n'a qu'à remuer les lèvres pour se faire entendre.

Il semble qu'il soit ridicule de parler ainsi , puisque personne n'ignore que Dieu nous entend toujours ; mais je prétends dire qu'il veut alors montrer à l'ame quels sont les effets de sa pré-

sence , et lui faire connoître par cette merveilleuse satisfaction intérieure et extérieure , qu'il lui donne si différente de toutes celles d'ici-bas , qu'il commence d'agir en elle d'une manière particulière , et de remplir le vide que ses péchés y avoient fait.

L'ame ressent cette satisfaction dans le plus intime d'elle-même , sans savoir d'où ni comment elle la reçoit : elle ne sait pas même souvent ce qu'elle doit faire , ni ce qu'elle doit désirer et demander , parce qu'il lui semble que rien ne lui manque , quoiqu'elle ne puisse comprendre ce que c'est qu'elle a trouvé. J'avoue ne savoir non plus comment l'expliquer ; j'aurois besoin en cela , ainsi qu'en plusieurs autres choses où je puis m'être trompée , de l'aide de la science , pour apprendre à ceux qui l'ignorent qu'il y a deux secours que Dieu donne , l'un général , et l'autre particulier ; et que dans ce dernier il se fait si clairement connoître à l'ame , qu'elle croit le voir de ses propres yeux. Mais j'agis sans crainte , parce que je sais que ce que j'écris sera vu par des personnes si savantes et si habiles , que s'il s'y rencontre des erreurs , ils ne manqueront

Je désirerois de tout mon cœur que Dieu me fit la grace de représenter si clairement ce que cette oraison de quiétude , qui commence à nous mettre dans un état surnaturel , opère en l'ame , que l'on peut connoître par ses effets si c'est l'esprit de Dieu qui agit. Quand je dis qu'on le peut connoître , j'entends comme on le peut ici-bas : car encore que ce soit l'esprit de Dieu , il est toujours bon de marcher avec crainte et retenue , parce qu'il pourra arriver que le démon se transformera en Ange de lumière sans que l'ame s'en aperçoive , à moins que d'être déjà très-exercée à l'oraison.

J'ai d'autant plus de besoin d'une assistance particulière de Notre-Seigneur pour bien expliquer ceci , que j'ai très-peu de loisir , à cause qu'étant dans une maison qui ne commence que de s'établir , ainsi qu'on le verra dans la suite , les heures que je suis obligée de passer avec la communauté , et tant d'autres occupations , emportent et consomment tout mon temps : ce qui fait qu'au lieu d'écrire de suite je n'écris qu'à diverses reprises , quoiqu'il me fallût du repos et que je désirasse d'en avoir , parce que lorsque.

l'on n'écrit que par le mouvement de l'esprit de Dieu , on le fait beaucoup mieux et avec plus de facilité , car alors c'est comme si l'on avoit devant ses yeux un modèle que l'on n'a qu'à suivre ; au lieu que quand cela manque et que l'on n'agit que par soi-même , on n'entend non plus ce langage que si c'étoit de l'arabe , bien qu'on ait passé plusieurs années dans l'exercice de l'oraison. Ainsi je trouve un si grand avantage d'y être quand je travaille à cette relation , que je vois clairement que ce n'est pas mon esprit qui conduit ma main , et qu'il a si peu de part à ce que je fais , que je ne saurois , après l'avoir écrit , dire comment je l'ai écrit : ce que j'ai éprouvé diverses fois.

Il faut revenir à notre jardin spirituel , et dire comment ces plantes commencent à pousser des boutons pour produire ensuite des fleurs et des fruits , et de quelle sorte ces fleurs se préparent à parfumer l'air par leur odeur. Cette comparaison me donne de la joie , parce que lorsque je commençai à servir Dieu , ainsi qu'on le verra dans la suite de ma vie , s'il est vrai qu'il m'ait fait la grace de commencer véritablement , il m'est
souvent

souvent arrivé de considérer avec un extrême plaisir que mon ame étoit comme un jardin dans lequel il se promenoit. Je le priois alors de vouloir augmenter la bonne odeur de ces vertus , qui semblables à de petites fleurs , paroissent vouloir s'ouvrir , de les faire fleurir pour sa gloire que je recherchois seule , et non la mienne , de les nourrir après les avoir fait croître , et de couper et tailler ces plantes comme il le jugeroit à propos , afin de les faire pousser avec plus de force. J'use de ce terme parce qu'il arrive des temps auxquels l'ame ne reconnoît plus ce jardin , tant il lui paroît sec et aride , sans qu'elle ait aucun moyen de l'arroser pour le faire reverdir , se trouvant elle-même si sèche et si stérile qu'elle ne se souvient point d'avoir jamais eu aucune vertu. Le pauvre jardinier souffre beaucoup en cet état , parce que Notre-Seigneur veut qu'il lui semble qu'il a perdu toute la peine qu'il a prise à arroser et cultiver ce jardin : mais c'est alors le temps le plus propre pour arracher jusqu'aux moindres racines de ce peu de mauvaises herbes qui y restent , et qui ne peuvent être arrachées que par l'humilité que nous donne la con-

naissance que nous ne pouvons rien de nous-mêmes , et que tous nos travaux sont inutiles , si Dieu ne nous favorise de l'eau de sa grace ; mais il ne recommence pas plutôt à nous la donner , que l'on voit ces plantes pousser et croître de nouveau.

« O mon Seigneur et mon Dieu , qui
« faites toute ma béatitude , je ne saurois ,
« sans répandre des larmes de joie , dire ,
« ainsi que je le puis dire très-véritable-
« ment , que vous prenez plaisir d'être
« dans nous comme vous êtes dans l'E-
« charistie , et que si ce n'est pas notre
« faute , nous pouvons jouir de cet incom-
« parable bonheur , puisque vous avez
« dit vous-même que vous prenez plaisir
« d'être avec les enfans des hommes.
« Quelle parole , ô mon Sauveur ! Je n'ai
« jamais pu l'entendre sans une extrême
« consolation , lors même que mes péchés
« m'avoient le plus éloignée de vous.
« Est-il possible , mon Dieu , qu'après
« que vous avez fait de si grandes faveurs
« à une ame , et lui avez donné de telles
« preuves de votre amour , qu'il lui est
« impossible de douter qu'elle les ait
« reçues , tant les effets les lui rendent
« évidentes , elle continue à vous offenser ?

« Oui certes , Seigneur , cela n'est que
« trop possible , puisqu'il ne m'est pas
« seulement arrivé une fois , mais plu-
« sieurs fois , et je souhaite de tout mon
« cœur d'être la seule coupable d'une
« si noire ingratitude. Il a plu néanmoins
« à votre infinie bonté d'en tirer quelque
« bien , et de faire voir que c'est dans
« les plus grands maux que vous prenez
« plaisir à faire éclater la grandeur de
« votre miséricorde. Combien me trou-
« vai-je donc obligée de la publier toute
« ma vie ! Je vous supplie ; mon Dieu ,
« de m'accorder la grace de ne jamais
« y manquer , et de faire entendre à tout
« le monde jusqu'où va l'excès des fa-
« veurs dont je vous suis redevable. Elles
« sont si grandes , que ceux qui en ont
« connoissance ne les peuvent considérer
« sans s'étonner , et qu'elles me font
« souvent sortir hors de moi-même , afin
« de vous mieux louer que je ne le pour-
« rois autrement : car si je demeuroid
« seule sans votre assistance , ne me
« trouverois-je pas réduite à voir sécher
« dans ce jardin de mon ame , les fleurs
« spirituelles des vertus que vous y avez
« fait croître ; et cette misérable terre
« ne redeviendrait-elle pas aussi aride

« qu'elle l'étoit auparavant ? Ne me le
« permettez pas , mon Sauveur , ne souf-
« frez pas qu'une ame que vous avez
« rachetée par tant de travaux , et que
« l'on peut dire que vous avez encore
« rachetée diverses fois en la tirant d'en-
« tre les griffes de ce dragon infernal ,
« se perde misérablement. »

Pardonnez-moi , mon Père , si je parois
m'éloigner de mon sujet et ne vous en
étonnez point , puisque ce n'est pas en
effet en sortir , et que lorsque j'écris ceci ,
les extrêmes obligations que j'ai à Dieu
se représentant à mon esprit , je n'ai
pas souvent peu de peine à me retenir
pour ne m'étendre pas encore davantage
à publier ses louanges. Je veux espérer
que vous ne l'aurez pas pour désagréable ,
parce qu'il me semble que je puis sur
cela chanter avec vous le même can-
tique , mais avec cette différence que
je lui suis beaucoup plus redevable que
vous , parce qu'il m'a pardonné plus de
péchés , comme vous ne l'ignorez pas.

CHAPITRE XV.

La Sainte continue à traiter de l'oraison de quiétude ou de recueillement, et donne d'excellens avis sur ce sujet.

De l'Oraison de quiétude ou de recueillement.

Je reviens maintenant à mon sujet. Ce recueillement et cette tranquillité qui se rencontrent dans ce que l'on nomme oraison de quiétude, se fait beaucoup sentir à l'ame par la satisfaction et par la paix qu'elle y trouve ; ainsi son contentement est très-grand, et le repos dans lequel ses puissances sont alors, augmente le plaisir dont elle jouit. Comme elle n'est point encore arrivée à un plus grand bonheur et n'en connoît point qui le surpasse, il lui semble qu'elle n'a plus rien à souhaiter, et elle diroit volontiers comme saint Pierre à JÉSUS-CHRIST : Seigneur, établissons ici notre demeure. Elle n'ose se remuer, et voudroit même quelquefois ne point respirer, tant elle appréhende que ce bonheur

ne lui échappe , quoiqu'elle dût considérer que n'ayant rien pu contribuer à l'attirer , elle peut encore moins le retenir plus long-temps qu'il ne plaît à Dieu qu'elle en jouisse.

J'ai déjà dit que dans cette oraison de quiétude , les puissances de l'ame se trouvent si contentes d'être avec Dieu , qu'encore que tandis qu'elle dure la mémoire et l'entendement ne soient pas exempts de distractions , la volonté demeure toujours si unie à sa divine Majesté , que non-seulement elle ne perd point sa tranquillité et son repos , mais qu'elle rappelle même peu à peu ces deux autres puissances , pour les obliger à se recueillir. Car ; bien qu'elle ne soit pas encore entièrement abîmée en Dieu , elle est si occupée de lui , sans savoir en quelle manière cela se passe , que , quoi que fassent ces deux autres puissances , elles ne peuvent troubler sa joie , ni la distraire de travailler paisiblement à empêcher que cette étincelle de l'amour de Dieu , dont il lui plaît de la favoriser , ne s'éteigne.

Je supplie sa divine Majesté de m'assister pour bien faire entendre ceci. Il y a plusieurs ames qui arrivent à cet état

d'oraison , mais peu qui passent outre ; je ne sais à quoi en attribuer la faute , étant certaine qu'elle ne vient point de Dieu : car , peut-on croire qu'après qu'il lui a plu d'accorder à une ame une aussi grande grace que celle d'arriver jusqu'à un tel degré de bonheur , il ne lui en fasse pas de plus grandes , si elle ne s'en rend point indigne ? Il lui importe donc extrêmement de connoître combien elle lui est obligée , et le mépris qu'elle doit faire de toutes les choses de la terre , lorsqu'il la met en état de s'élever ainsi vers le ciel. Que si cette ame est si malheureuse que de retourner en arrière , comme j'ai fait et aurois continué de faire , si la miséricorde de Dieu ne m'eût ramenée à lui , je ne doute point que l'on n'en doive principalement attribuer la cause à de grands péchés , et l'on ne sauroit passer d'un tel bonheur à un si extrême malheur , sans un étrange aveuglement. C'est pourquoi je conjure , au nom de Dieu , ceux à qui il a fait une si grande faveur que de leur donner l'oraison de quiétude , de considérer quel en est le prix , afin de l'estimer autant qu'elle le mérite , et de croire fermement , par une humble et sainte confiance en sa

bonté , qu'ils ne seront point touchés du désir de retourner goûter des viandes d'Égypte. Mais si , par leur lâcheté , cette tentation les ébranloit , ainsi qu'il m'est arrivé , qu'ils se remettent toujours devant les yeux quel est le bien qu'ils ont perdu , et qu'ils marchent avec crainte. Que s'ils ne rentrent pas dans l'exercice de l'oraison , leur mal ira toujours en augmentant , et ils tomberont enfin tout-à-fait ; car , n'est-ce pas une véritable chute , que de ne pouvoir se résoudre à rentrer dans un chemin , par lequel on étoit arrivé à un tel bonheur ?

Lorsque je parle de la sorte , je ne prétends pas dire que ces personnes doivent être impeccables , quoiqu'après avoir reçu de si grandes faveurs de Dieu , il n'y a rien qu'elles ne soient obligées de faire pour tâcher de ne point l'offenser ; mais je n'ignore pas combien grande est notre misère. Je les exhorte seulement , et je les conjure de ne point cesser de faire oraison , puisque c'est le moyen de reconnoître leur faute , de s'en repentir , et d'obtenir , de la bonté de Dieu , la force nécessaire pour se relever ; au lieu qu'autrement , je ne crains point d'assurer qu'elles sont en très-grand péril. Je

ne sais si , en parlant de la sorte , je ne me trompe point , en ce que , comme je l'ai dit , je juge des autres par moi-même.

Cette oraison de quiétude ou de recueillement est comme une étincelle , par laquelle Dieu commence à embrâser l'ame de son amour , et à lui faire connoître , avec plaisir , quel est cet amour. Il est impossible que ceux qui ont l'expérience de cette manière d'oraison , ne reconnoissent bientôt si cette étincelle est un effet de la grace de Dieu , ou une illusion du démon , ou une tromperie qui vient d'eux-mêmes , parce que , si elle est véritable , on ne sauroit l'acquérir , mais il faut nécessairement qu'elle soit donnée de Dieu. Car , encore que nous soyons naturellement si portés à désirer des choses agréables et délicieuses , qu'il n'y a rien que nous ne fassions pour nous les procurer , et qu'ainsi nous employons tous nos efforts pour tâcher d'allumer un feu dont la chaleur est si douce , il se trouve qu'au lieu de réussir dans notre dessein , nous ne faisons que jeter de l'eau dessus , qui l'éteindroit s'il étoit allumé. Mais , lorsque cette étincelle vient de Dieu , quelque petite qu'elle

soit , pourvu que l'ame ne l'éteigne point par sa faute , elle allume bientôt un grand feu , qui , ainsi que je le dirai en son lieu , jète des flammes de ce violent amour pour Dieu , dont il favorise et embrâse les ames parfaites. Cette étincelle est une marque et un gage qu'il donne à l'ame du choix qu'il a fait d'elle pour lui accorder de grandes graces , si elle se prépare à les recevoir avec le soin qu'elle doit : cette faveur est telle , qu'elle va infiniment au-delà de tout ce que j'en pourrois rapporter. C'est pourquoi , comme je l'ai déjà dit , je ne saurois voir sans douleur que plusieurs ames arrivant jusque-là , il y en ait si peu qui passent outre , que j'aurois honte de dire combien le nombre en est petit. Celui des autres dont j'ai eu connoissance , est assez grand , et je pense devoir les exhorter à ne pas cacher dans la terre le talent qu'elles ont reçu , puisqu'il y a sujet de croire que Dieu les a choisies pour profiter à plusieurs autres , particulièrement en ce temps , où il a besoin de serviteurs forts et courageux , pour soutenir les foibles et les lâches. Ceux qui se sentent avoir du cœur , doivent croire que Dieu leur fait la grace d'être des premiers , et

s'efforcer de s'en rendre dignes , en faisant au moins , pour le service de leur bienfaiteur , ce que , dans le monde, les loix de l'amitié portent les amis à faire les uns pour les autres. Ils ne peuvent y manquer , comme je l'ai dit , sans avoir sujet de trembler , puisque leur ingratitude seroit capable de les faire tomber dans le précipice ; et Dieu veuille, si cela arrive , qu'ils n'en entraînent pas d'autres avec eux !

L'ame n'a autre chose à faire dans cette oraison de quiétude , que de demeurer en repos et sans faire bruit. J'appelle bruit de chercher , avec l'entendement , plusieurs paroles et plusieurs considérations pour remercier Dieu de la faveur qu'il lui fait , et faire une exacte revue de ses fautes et de ses péchés , pour reconnoître qu'elle ne la mérite pas ; car , c'est ce que veut faire l'entendement , et à quoi travaille la mémoire. J'avoue que ces deux puissances me donnent souvent beaucoup de peine , particulièrement la mémoire , que je ne saurois alors arrêter , quoique j'en aie si peu dans les autres temps. Quand cela arrive , la volonté doit demeurer en repos , et reconnoître que ce n'est pas de

la sorte qu'on doit traiter avec Dieu ; mais que c'est comme jeter , sans discrétion , sur une étincelle , de grosses bûches qui l'éteignent. Il faut qu'elle lui dise avec une profonde humilité : « Que puis-je faire , mon Dieu ! quelle portion y a-t-il entre la servante et son Seigneur ? entre la terre et le ciel ? » ou autres paroles semblables , que son amour lui inspirera , et qui seront conformes à ses sentimens , sans s'arrêter aux importunités de son entendement , qui voudroit qu'il lui fît part de sa joie , ni sans vouloir l'obliger à se recueillir quand il s'égare , comme il fait souvent , lorsqu'elle est dans le repos et dans l'union avec Dieu , car elle travailleroit en vain ; et il vaut beaucoup mieux que , sans le suivre , elle le laisse aller , pour continuer à jouir en paix de la faveur qu'elle reçoit , et qu'elle se retire en elle-même , comme les prudentes abeilles se retirent dans leurs cellules pour faire le miel , qu'elles ne feroient jamais , si , au lieu d'y travailler , elles s'amusoient à courir les unes après les autres.

Cet avis est si important , que l'ame ne sauroit , sans perdre beaucoup , manquer à le suivre , principalement si elle

a l'entendement subtil , parce qu'il ne commencera pas plutôt d'agir , qu'il s'engagera dans de grands raisonnemens , et croira faire beaucoup s'ils sont éloquens ; au lieu qu'alors tout ce que l'on doit faire est d'être très-persuadé que c'est de Dieu que nous tenons cette faveur , sans que nulle autre raison que sa seule bonté , le porte à nous l'accorder ; c'est de reconnoître que nous sommes auprès de lui ; c'est de lui demander son assistance , et de le prier pour l'Eglise , pour les âmes du purgatoire , et pour les personnes qui se recommandent à nos prières. Mais tout cela doit se faire sans y employer beaucoup de paroles , et avec un grand désir qu'il lui plaise de nous écouter.

Cette manière d'oraison est fort puissante , et l'on obtient plus par elle , que par tous les discours de l'entendement. La volonté , considérant l'avantage qu'elle en reçoit , se représente les raisons qu'elle a de s'enflammer de plus en plus dans l'amour de Dieu , et doit alors faire quelques actes de cet amour , tels que ceux de penser à ce qu'elle fera pour reconnoître , envers sa divine Majesté , tant d'obligations , sans écouter , je le répète encore , ce que l'entendement

voudroit lui représenter pour la faire entrer dans des pensées fort élevées. De petites pailles , et moins encore que des pailles , s'il étoit possible , ~~que nous~~ jeterons , avec humilité , dans ce feu de l'amour de Dieu , l'allumeront beaucoup mieux que si nous y mettions quantité de bois par de grands raisonnemens , qui , quelque beaux qu'ils nous parussent , l'éteindroient presque à l'heure même , au lieu de l'allumer davantage. Cela n'est bon que pour les savans , tels que ceux qui me commandent d'écrire ceci ; car , par la miséricorde de Dieu , les savans aussi bien que les ignorans , et les ignorans aussi bien que les savans , peuvent être favorisés du don de cette oraison. Ainsi , il pourra arriver que les premiers se trouveront alors dans la liberté de faire réflexion sur quelque passage de l'Ecriture ; mais , quelque avantage que la science leur donne avant et après l'oraison , je crois que , pendant le temps qu'elle dure , elle leur est peu nécessaire , et ne fait , au contraire , que refroidir la volonté , parce que l'entendement se trouvant si près de la lumière divine , est tellement éclairé , que je ne me connois plus alors moi-même ; je me

trouve une toute autre personne ; et , quoique je n'entende presque rien de toutes les prières latines , il m'est arrivé quelquefois , dans cette oraison de quiétude , non-seulement d'entendre ce que signifient en ma langue quelques versets des Psaumes , mais d'avoir la joie de voir que j'en comprenois le sens. J'excepte , dans ce que je viens de dire , ceux qui sont obligés de prêcher et d'enseigner ; car ils peuvent alors se servir de l'avantage qu'ils tirent de l'oraison , pour instruire les ignorans comme moi , n'y ayant rien de plus louable que d'exercer la charité , et de servir les âmes en la seule vue de Dieu.

Dans cette heureuse quiétude , les plus savans même doivent laisser jouir l'âme du repos où elle se trouve , sans se servir de leur science. Un temps viendra qu'elle leur sera fort utile , et qu'ils ne voudroient , pour quoi que ce fût , ne pas l'avoir , à cause du moyen qu'elle leur donne de servir Dieu , qui est le seul usage que l'on en doit faire ; mais je les prie de croire que , quand on est en la présence de la Sagesse éternelle , le moindre acte d'humilité vaut mieux que toute la science du monde ; ce n'est pas alors

le temps de raisonner , mais de reconnoître sincèrement ce que nous sommes , et de nous présenter en cet état devant Dieu , qui , s'abaissant jusqu'à vouloir bien nous souffrir en sa présence , veut que nous entrions sincèrement dans la vue de notre néant. Que l'entendement s'occupe tant qu'il lui plaira à choisir des termes élégans pour rendre des actions de grâces à Dieu ; la volonté doit demeurer en repos , sans oser , non plus que le publicain , lever les yeux vers le ciel ; et cette manière de remercier Dieu , lui est infiniment plus agréable que toute la rhétorique dont se sert l'entendement.

Quelque excellente que soit cette oraison de quiétude , je ne prétends pas qu'il faille abandonner entièrement la mentale , ni cesser même d'user de quelques prières vocales , si on le peut. Je dis si on le peut , parce que , si la quiétude est grande , on ne sauroit parler qu'avec grande peine. Il me semble que l'on peut connoître quand c'est l'esprit de Dieu qui nous porte à cette oraison , ou quand , par un sentiment de dévotion qu'il nous donne , nous nous y portons nous-mêmes , par le désir de jouir des

douceurs qui s'y rencontrent ; auquel cas elle ne produit aucun effet , et l'on retombe aussitôt dans la sécheresse. Que si c'est le démon qui nous y pousse , une ame exercée pourra le connoître , parce qu'elle demeurera dans l'inquiétude , avec peu d'humilité , peu de disposition à pratiquer ce que Dieu veut , peu de lumière dans l'entendement , et nulle fermeté pour la vérité.

Mais pourvu que l'ame réfère à Dieu toute la douceur et le plaisir dont elle jouit dans son oraison , et qu'elle le prenne pour objet de tous ses désirs et de toutes ses pensées , non-seulement le démon ne lui pourra nuire par ce plaisir qu'il lui aura causé pour la tromper ; mais Dieu permettra qu'elle en tire de l'avantage , parce que , dans la créance que c'est à Dieu qu'elle est obligée de ce plaisir , il arrivera souvent que le désir d'en jouir la portera à faire oraison avec encore plus de joie. Ainsi , si cette ame est humble , si elle n'a point de curiosité , si elle ne recherche point les consolations , quoique spirituelles , et prend , au contraire , plaisir à souffrir , elle ne fera point de cas de toutes ces consolations que le démon lui donnera , et ne sera

touchée que de celles qui lui viendront de la part de Dieu.

Il faut sur-tout avoir un soin extrême , dans l'oraison et dans les consolations que l'on y recoit , de s'humilier toujours de plus en plus : c'est le moyen de rendre inutiles tous les artifices du diable , qui ne sont que mensonge et illusion , et de l'empêcher d'oser souvent nous tenter , par ces plaisirs et ces consolations qu'il nous cause , lorsqu'il verra que , ne réussissant qu'à sa confusion et à sa honte , il y perd au lieu d'y gagner. C'est pour cette raison et d'autres encore que j'ai marquées dans la première manière d'oraison , qui est la mentale , par laquelle on tire de l'eau du puits pour arroser ce jardin spirituel , qu'il importe extrêmement de commencer par renoncer à toutes sortes de consolations , et , comme de braves soldats qui veulent servir leur prince à leurs dépens , n'avoir d'autre désir ni d'autre pensée que d'aider Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST à porter sa croix , sans prétendre de lui d'autre récompense que celle qu'ils sont assurés qu'il leur donnera dans son royaume éternel.

Il est nécessaire , dans les commencemens , d'avoir toujours ces pensées de-

vant les yeux ; je dis dans les commencemens , parce que , lorsque l'on est plus avancé , on en est si persuadé , qu'au lieu d'avoir besoin de se représenter le néant du monde et des plaisirs qui s'y rencontrent , il faut en détourner sa vue pour tâcher de les oublier ; afin de ne pas trouver la vie ennuyeuse. En effet , c'est si peu de chose , que ceux qui sont arrivés à une plus grande perfection , auroient honte de n'avoir renoncé aux biens du monde qu'à cause qu'ils sont périssables , puisqu'ils les quitteroient avec encore plus de joie , s'ils duroient toujours ; et plus on augmente en vertu , plus on se confirme dans ce sentiment. L'amour de Dieu , qui est déjà grand dans ces âmes , opère en elles ces effets ; mais , quant à ceux qui commencent , cet avis est si important , que je ne me lasse point de le répéter ; et même les plus avancés dans l'oraison ont besoin de s'en servir en certains temps où Dieu , pour les éprouver , paroît les abandonner. On doit toujours se souvenir que , dans cette vie , l'âme ne croît pas comme le corps , quoique l'on dise qu'elle croisse , et qu'elle croisse en effet en une certaine manière ; car , lorsqu'un enfant a pris

l'oraison , que de ne point les désirer ; et de se résoudre , au contraire , à la commencer toujours par une forte résolution de ne jamais cesser de marcher dans ce chemin de croix , que JÉSUS-CHRIST lui-même nous a montré et obligé de suivre par ces paroles : *Prenez votre croix , et me suivez*. Il est notre règle et notre modèle ; ceux qui pratiquent ses conseils , et ne pensent qu'à lui plaire , n'ont rien à craindre , et leur avancement dans la vertu leur fera connoître que c'est par son esprit qu'ils agissent , et non par celui du démon. Que s'il arrive quelquefois qu'ils tombent , la promptitude avec laquelle ils se relèveront , et d'autres choses que je vais dire , leur seront des marques que Notre-Seigneur ne les a pas abandonnés.

Quand c'est par l'esprit de Dieu que nous agissons , nous n'avons pas besoin de chercher des considérations pour nous humilier et pour nous confondre ; Notre-Seigneur lui-même nous en met devant les yeux de beaucoup plus fortes que celles que nous pourrions nous imaginer , et que l'on peut dire n'être rien en comparaison de la véritable humilité qu'il

nous donne , et de la lumière dont il l'accompagne. Ces considérations nous mettent dans une telle confusion , qu'elles nous anéantissent , parce que leur lumière est si grande , qu'elle nous fait clairement connoître que nous ne pouvons rien de nous-mêmes ; et plus Dieu nous favorise de ses graces , plus elle augmente. Elle nous donne aussi un grand désir de nous avancer encore davantage dans l'oraison , avec une ferme résolution de ne jamais la discontinuer , quelque peine qui s'y rencontre ; elle nous met dans une ferme confiance , mais une confiance mêlée d'humilité et de crainte pour notre salut ; elle chasse ensuite cette crainte servile , pour mettre en sa place une crainte filiale beaucoup plus forte ; elle commence à faire entrer l'ame dans un amour de Dieu entièrement désintéressé , et à rechercher la solitude pour jouir , avec plus de repos ; du bonheur de ne s'occuper que de lui seul ; et enfin , pour n'en pas dire davantage , c'est comme une source dont l'ame sent couler en elle toutes sortes de biens , et qui lui fait connoître évidemment qu'il ne lui manque presque plus rien pour faire épanouir ces fleurs ; dont

les boutons étoient déjà si préparés à s'ouvrir. Quand une ame est en cet état, elle ne sauroit ne point croire que Dieu est avec elle , jusqu'à ce qu'elle retombe dans ses imperfections ; mais alors tout lui fait peur , et cette crainte lui est avantageuse , quoiqu'il y ait des ames à qui la persuasion que Dieu est avec elles , sert plus que ne feroient toutes les appréhensions et les terreurs que l'on pourroit leur donner , principalement si elles ont beaucoup d'amour et de désir de lui plaire : car , cela étant , le souvenir des faveurs qu'il leur a faites est plus capable de les ramener à lui , que la vue de toutes les peines de l'enfer , ainsi que j'en ai éprouvé , toute méchante que je suis.

Je remets à parler ailleurs plus particulièrement des marques qui nous font connoître ce qui vient de l'esprit de Dieu ; et j'espère qu'il me fera la grace d'en dire quelque chose d'assez à propos , par l'expérience que m'en donnent tant de peines que j'ai souffertes , avant que d'en avoir connoissance , et par ce que j'en ai appris de personnes si savantes et si saintes , que ceux que Dieu permet qui souffrent en cela autant que j'ai fait , ne

doivent point faire difficulté d'ajouter foi à leurs sentimens , et de profiter des instructions qu'ils peuvent tirer de leurs lumières.



CHAPITRE XVI.

De l'Oraison d'union , qui est la troisième sorte d'oraison , que la Sainte compare à la troisième manière d'arroser un jardin par des rigoles d'une eau vive , tirée d'un ruisseau ou d'une fontaine.

De l'Oraison d'Union.

Il faut maintenant parler de la troisième manière d'arroser ce jardin spirituel , par le moyen d'une eau courante , tirée d'une fontaine ou d'un ruisseau ; ce qui ne donne pas grande peine , parcequ'il n'y a qu'à la conduire ; car , Dieu soulage tellement le jardinier , que l'on peut dire , en quelque sorte , que lui-même est le jardinier , puisque c'est lui qui fait presque tout.

Cette troisième sorte d'oraison est comme un sommeil de ces trois puissances , l'entendement , la mémoire et la volonté .

volonté, dans lequel, encore qu'elles ne soient pas entièrement assoupies, elles ne savent comment elles opèrent. Le plaisir que l'on y reçoit est incomparablement plus grand que celui que l'on goûtoit dans l'oraison de quiétude; et l'ame est alors tellement inondée et comme assiégée de l'eau de la grace, qu'elle ne sauroit passer outre, ni ne voudroit pas, quand elle le pourroit, retourner en arrière, tant elle se trouve heureuse de jouir d'une grande gloire; c'est comme une personne agonisante, qui, avec le cierge béni qu'elle tient en sa main, est prête à rendre l'esprit pour mourir de la mort qu'elle souhaite: car, dans une oraison si sublime, l'ame ressent une joie qui va au-delà de toute expression; et cette joie me paroît n'être autre chose que de mourir presque entièrement à tout ce qui est dans le monde, pour ne posséder que Dieu seul; ce qui est la seule manière dont je puisse m'expliquer. L'ame ne sait alors ce qu'elle fait; elle ignore même si elle parle, ou si elle se tait; si elle rit, ou si elle pleure; c'est une heureuse extravagance; c'est une céleste folie, dans laquelle elle s'instruit de la véritable sagesse, d'une ma-

nière qui la remplit d'une consolation inconcevable.

Depuis cinq ou six ans , Dieu m'a souvent donné avec abondance cette sorte d'oraison , sans que je comprisse ce que c'étoit , ni que je pusse le faire comprendre aux autres. Ainsi , quand je me suis trouvée dans cet endroit de ma relation , j'avois résolu de n'en point parler , ou de n'en dire que très-peu de chose : je voyois bien que ce n'étoit pas une entière union de toutes les puissances avec Dieu , et je connoissois encore plus clairement que c'étoit plus que ce qui se rencontre dans l'oraison de quiétude ; mais je ne pouvois discerner quelle est la différence qui se trouve entr'elles. Maintenant je crois , mon Père , que l'humilité que vous avez témoignée en voulant vous servir , pour écrire sur un sujet si relevé , d'une personne aussi incapable que je le suis , a fait qu'il a plu à Dieu de me donner aujourd'hui cette troisième sorte d'oraison , lorsque je venois de communier , sans que j'aie pu m'occuper d'autre chose ; de me mettre dans l'esprit ces comparaisons , de m'enseigner cette manière de les exprimer , et de m'apprendre ce que l'ame

doit faire alors , sans que je puisse me lasser d'admirer de quelle manière il m'avoit fait , dans un moment , connoître toutes ces choses. Je m'étois souvent vue transportée de cette sainte folie, et comme enivrée de cet amour , sans néanmoins pouvoir connoître comment cela se faisoit. Je voyois bien que c'étoit Dieu , mais je ne pouvois comprendre de quelle manière il agissoit alors en moi ; parce qu'en effet , ma volonté , mon entendement et ma mémoire , étoient presque entièrement unis à lui ; mais non pas tellement absorbés , qu'ils n'agissent encore. J'ai une joie extrême de ce qu'il a plu à Dieu d'ouvrir ainsi les yeux de mon ame , et je le remercie de tout mon cœur de cette grace.

Dans le temps dont je viens de parler , les puissances sont incapables de s'appliquer à autre chose qu'à Dieu ; il semble que nulle d'elles n'osant se mouvoir , nous ne saurions , sans leur faire une grande violence , les distraire d'un tel objet ; et encore je ne sais pas si , avec tous nos efforts , nous le pourrions. En cet état , on n'a dans la bouche que des paroles d'actions de grâces , sans ordre et sans suite , si ce n'est que Dieu lui-

même les arrange , car , l'entendement n'y a point de part ; et dans cet heureux état où l'ame se trouve , elle voudroit ne faire autre chose que de louer et de bénir Dieu. C'est alors que les fleurs commencent déjà à s'épanouir et à parfumer l'air de leur odeur ; c'est alors que l'ame désireroit , pour l'intérêt de la gloire de son maître , que chacun pût voir quel est le bonheur dont il lui plaît qu'elle jouisse , afin de l'aider à l'en remercier , et prendre part à sa joie , dont l'excès est tel , qu'elle en est presque suffoquée. Il me sembloit que j'étois comme cette femme dont il est parlé dans une parabole de l'Evangile , qui appeloit ses voisines pour se réjouir avec elles de ce qu'elle avoit retrouvé la dragme qu'elle avoit perdue ; et que c'étoient les sentimens où devoit être David , cet admirable prophète , quand il touchait sa harpe avec tant de ferveur et de zèle , pour chanter les louanges de Dieu. J'ai une grande dévotion à ce glorieux Saint , et je désirerois que tout le monde y en eût , particulièrement les pécheurs.

Mon Dieu , en quel état se trouve l'ame , dans un si haut degré d'oraison ! elle voudroit être toute convertie

en langues , pour avoir plus de moyen de vous louer , et elle dit mille saintes extravagances , qui ne procèdent toutes que du désir de vous plaire. Je connois une personne qui , bien qu'elle ne sache point faire de vers , en faisoit alors sur le champ , pleins de sentimens très-vifs et très-passionnés , pour se plaindre à Dieu de l'heureuse peine qu'un tel excès de bonheur lui faisoit souffrir : son entendement n'avoit point de part à ces vers , c'étoit une production de son amour , et non pas de son esprit ; et que n'auroit-elle point voulu faire , pour donner des marques de la joie dont cette peine étoit mêlée ? il n'y a point de tourmens qui ne lui eussent paru doux , si l'occasion se fût offerte de les endurer pour témoigner à Dieu sa reconnoissance de ses faveurs , et elle voyoit clairement que l'on ne devoit presque rien attribuer aux Martyrs, de la constance avec laquelle ils souffroient tant d'effroyables supplices, parce que toute leur force venoit de lui.

Mais quelle peine n'est-ce point à une ame , de se voir contrainte de sortir de cet état de bonheur et de gloire , pour se rengager dans les soins et les occupa-

tions du monde, puisque je crois n'avoir rien dit des joies que l'on ressent alors, qui ne soit au-dessous de la vérité? « Que
« vous soyez béni à jamais, Seigneur,
« et que toutes les créatures ne cessent
« point de vous louer. Je vous supplie,
« ô mon Roi, que, comme en écrivant
« ceci je me trouve encore dans cette
« céleste et sainte folie de votre amour,
« dont votre miséricorde me favorise,
« vous y fassiez entrer tous ceux à qui
« je m'efforcerai de la communiquer. Ou
« permettez, Seigneur, que je ne con-
« verse plus avec personne, et délivrez-
« moi de tous les embarras du siècle,
« ou faites finir mon exil sur la terre,
« pour me retirer à vous. Votre servante,
« mon Dieu, ne peut plus souffrir une
« aussi grande peine que celle d'être
« éloignée de votre présence, et, si elle
« a plus long-temps à vivre, elle ne sau-
« roit goûter d'autres consolations que
« celles que vous lui donnerez; elle brûle
« du désir d'être affranchie des liens du
« corps; le manger lui est insupportable;
« le dormir l'afflige; elle voit qu'en cette
« vie tout le temps se passe à satisfaire
« le corps, et rien ne peut la contenter
« que vous seul, parce que, ne voulant

« vivre qu'en vous , c'est renverser l'or-
 « dre que vivre en elle-même. O mon
 « véritable Maître et toute ma gloire ! que
 « la croix que vous faites porter à ceux
 « qui arrivent jusqu'à cette manière d'o-
 « raison , est légère et pesante tout en-
 « semble ! légère par sa douceur ; pe-
 « sante , parce qu'en de certains temps
 « on la trouve insupportable , sans que
 « néanmoins l'âme voulût s'en décharger ,
 « si ce n'étoit pour se voir unie à vous
 « dans une autre vie. Mais , d'autre part ,
 « quand elle se représente qu'elle ne vous
 « a jamais rendu de service , et qu'en
 « demeurant dans le monde elle pourroit
 « vous en rendre , elle voudroit que cette
 « croix fût encore plus pesante , et la
 « porter jusqu'au jour du jugement ,
 « parce qu'elle ne compte pour rien tous
 « ces travaux , lorsqu'il s'agit de vous
 « rendre le moindre service ; ainsi , elle
 « ne sait que désirer , mais elle sait bien
 « qu'elle ne désire que de vous plaire. »

Mon Fils , puisque votre humilité
 m'oblige , pour vous obéir , à vous nom-
 mer ainsi , si , lorsque j'écris ceci par
 votre ordre , vous trouvez que j'excède
 en quelque chose , je vous prie qu'il
 ne soit vu que de vous , et de considérer

que l'on ne doit pas prétendre que je puisse rendre raison de ce que je dis, lorsque Notre-Seigneur me tire hors de moi-même ; car, je ne saurois croire que ce soit moi qui parle ; depuis cette communion dont je viens de parler, tout ce qui se présente à mon esprit me paroît un songe, et je voudrois ne voir autre chose que des personnes malades de cette heureuse maladie dans laquelle je me trouve. Que nous soyons tous frappés de de cette sainte folie, pour l'amour de celui qui a bien voulu, pour l'amour de nous, passer pour un insensé. Puisque vous me témoignez tant d'affection, mon Père, car, étant mon confesseur, je dois bien vous nommer ainsi, quoique, pour vous obéir, je vous aie appelé mon fils, faites-la moi paroître, s'il vous plaît, en demandant à Dieu qu'il m'accorde cette grace, qui est si rare, que je ne vois presque personne qui n'ait des soins excessifs pour ce qui le touche en particulier ; et détrompez-moi, je vous prie, si je suis, comme il se peut faire, plus que nulle autre dans cette erreur, en me le disant tout franchement, avec la liberté dont l'on use si peu en semblables choses.

Je souhaiterois , mon Père , que , de même que l'on voit en ce temps des méchans s'unir pour conspirer contre Dieu , et répandre dans le monde des hérésies , ces cinq personnes que nous sommes , qui nous aimons en lui , nous nous unissions pour nous désabuser les uns les autres , en nous reprenant de nos défauts , afin de nous rendre plus capables de plaire à Dieu , nul ne se connoissant si bien soi-même qu'il connoît ceux qu'il considère avec charité , par le désir de leur profiter ; mais cela doit se pratiquer en particulier , parce que c'est un langage dont on use si peu dans le monde , que même les prédicateurs prennent garde , dans leurs sermons , de ne mécontenter personne : je veux croire qu'ils ont bonne intention ; ce n'est pas néanmoins le moyen de faire un grand fruit ; et j'attribue ce que leurs prédications convertissent si peu de personnes , à ce qu'ils ont trop de prudence , et trop peu de ce feu de l'amour de Dieu dont brûloient les Apôtres ; de ce feu qui leur faisoit tellement mépriser l'honneur et la vie , qu'ils étoient toujours prêts à les perdre pour gagner tout , lorsqu'il s'agissoit d'annoncer et de soutenir les vérités

qui regardent la gloire de Dieu. Je ne me vante pas d'être en cet état ; mais je m'estimerois heureuse d'y être. Oh ! que c'est bien connoître la véritable liberté , que de considérer comme une véritable servitude la manière dont on vit et l'on converse dans le monde ; et que ne doit point faire un esclave pour obtenir , de la miséricorde de Dieu , l'affranchissement de cette captivité , afin de pouvoir retourner dans sa patrie ! Ainsi , puisque ce que je viens de dire en est le chemin , et que nous ne saurions arriver à un si grand bonheur qu'à la fin de notre vie , nous devons sans cesse y marcher , sans nous arrêter. Je prie Dieu de tout mon cœur de nous en faire la grace , et vous , mon Père , si vous le jugez à propos , de déchirer ce papier qui n'est que pour vous , et de me pardonner ma trop grande hardiesse.

CHAPITRE XVII.

La Sainte continue à parler dans ce Chapitre de l'oraison d'union.

De l'Oraison d'union , suite.

JE crois avoir suffisamment parlé de l'oraison d'union , qui , dans la comparaison dont je me suis servie , est la troisième manière dont on tire de l'eau pour arroser ce jardin spirituel ; et j'ai fait voir ce que l'ame y doit faire , ou , pour mieux dire , ce que Dieu , qui fait alors l'office de jardinier , opère en elle ; car , il la laisse dans une pleine joie , et ne lui demande autre chose , sinon que sa volonté jouisse avec plaisir des faveurs qu'il lui communique , et qu'elle se soumette à tout ce qu'il lui plaira d'ordonner d'elle : en quoi elle n'a pas besoin de peu de résolution , parce que l'excès de son contentement est quelquefois tel , qu'elle se croit toute prête à se séparer de son corps : et quelle mort pourroit être plus heureuse !

Il me paroît , mon Père , comme je l'ai déjà dit , que ce que l'ame peut faire

de mieux en cet état , est de s'abandonner entièrement à Dieu. S'il veut l'enlever au ciel , qu'elle y aille ; s'il veut la mener en enfer , qu'elle s'y résolve sans s'en mettre en peine , puisqu'elle ne fait que le suivre , et qu'il est tout son bonheur ; s'il veut qu'elle meure à l'instant même , qu'elle en soit bien aise ; s'il veut qu'elle vive encore mille années , qu'elle y consente ; et enfin , qu'elle se remette absolument à sa divine Majesté , pour disposer d'elle comme d'une chose qui lui appartient par le don qu'elle lui a fait , sans réserve , de tout ce qu'elle est , et sans s'informer de la manière dont il lui plaira d'en ordonner.

Dans cette oraison si élevée , qui est un effet de la puissance de Dieu , à qui des choses encore plus difficiles sont faciles , l'entendement ne travaille point ; et il me paroît qu'il s'étonne seulement de voir que ce céleste jardinier ne demande autre chose de lui , sinon qu'il se réjouisse du plaisir qu'il reçoit , de commencer à sentir l'odeur des fleurs. Lorsque cet admirable jardinier arrose l'ame de cette eau dont il est le créateur , encore que cela dure peu , il lui en donne en si grande abondance , qu'elle

acquiert en un moment ce qu'elle n'avoit pu obtenir par tous les efforts de son esprit , durant vingt années de travail ; et elle voit aussitôt grossir et mûrir les fruits , en sorte qu'elle peut en manger ; mais ce divin jardinier ne lui permet pas d'en faire part à personne , jusqu'à ce que la nourriture qu'elle en tire l'ait tellement fortifiée , qu'elle le puisse faire sans se faire tort et sans se mettre en hasard de mourir de faim , comme il arriveroit si , au lieu de s'occuper à rendre graces à celui à qui elle a été obligée d'une si grande faveur , et à en faire son profit , elle consumoit inutilement ces fruits , par le désir d'en faire goûter aux autres. Ceux qui ont connoissance de ce que je dis , pourront mieux l'expliquer que moi , et je sens que mon esprit se lasse.

Comme lorsque l'on est arrivé à cette oraison d'union , les vertus sont beaucoup plus fortes que dans celle de quiétude , l'ame ne sauroit l'ignorer , parce qu'elle se sent toute autre qu'elle n'étoit , et qu'elle admire comment elle peut opérer de grandes choses , par la vigueur que lui donne l'odeur des fleurs que Notre-Seigneur vent qui s'ouvrent , afin de lui faire connoître les vertus qu'elle pos-

sède ; mais elle voit clairement en même temps qu'elle a travaillé en vain durant plusieurs années pour les acquérir , et que c'est cet admirable jardinier qui l'en a enrichie en un moment. Cette connoissance la fait entrer dans une humilité encore plus profonde que celle qu'elle avoit auparavant , parce qu'elle voit clairement que la seule chose qu'elle a faite , a été de donner son consentement à ce que Notre-Seigneur vouloit accomplir en elle , et de recevoir avec joie les graces dont il l'a favorisée. Cette manière d'oraison est , à mon avis , une union manifeste de l'ame avec Dieu , dans laquelle il me semble qu'il permet que ces trois puissances de notre ame , l'entendement , la mémoire et la volonté , connoissent ce qu'il opère en elles , et s'en réjouissent. Comme il pourra , mon Père , vous arriver la même chose que j'ai souvent éprouvée , et qui m'a donné tant d'étonnement , ie me crois obligée de vous la dire. On sent que la volonté est comme liée , et jouit d'une grande joie et d'un grand repos , dans le même temps que l'entendement et la mémoire sont si libres , qu'ils peuvent traiter d'affaires , et s'occuper à des œuvres de charité.

Or, quoiqu'il semble que ceci soit la même chose que ce que j'ai dit arriver dans l'oraison de quiétude, il y a de la différence, parce que dans l'oraison de quiétude l'ame demeure dans ce saint repos dont jouissoit Magdeleine, sans oser se remuer; au lieu que dans l'oraison d'union, elle se trouve capable de travailler comme Marthe. Ainsi, l'on peut dire qu'elle est presque tout ensemble dans la vie active, et la vie contemplative, et qu'elle peut s'appliquer à des œuvres de charité, à des affaires conformes à sa profession, et à la lecture, quoi qu'elle sente bien qu'elle ne sauroit disposer absolument d'elle-même, parce que sa volonté, qui est sa principale partie, est toute occupée ailleurs. C'est comme si, parlant à quelqu'un lorsqu'un autre nous parle en même temps, notre attention étoit partagée, et l'on connoît avec beaucoup de satisfaction que l'on est ainsi : c'est une préparation à jouir d'une très-grande tranquillité, quand, après s'être dégagé de l'occupation des affaires, on se trouve dans la retraite et dans la solitude : c'est de même que si une personne qui, n'ayant point de faim, et ne se souciant point de manger, ne laisseroit pas de manger quelque chose avec appétit, si

elle la trouve à son goût. Ainsi , l'ame ne voudroit pas alors se rassasier des contentemens du monde , parce que celui dont elle jouit la satisfait beaucoup plus ; mais elle est prête de recevoir avec joie celui de plaire à Dieu encore davantage , de se conformer à sa volonté , et de posséder le bonheur d'être avec lui.

Il y a une autre sorte d'union qui , encore qu'elle ne soit pas entière et parfaite , est plus grande que celle que je viens d'expliquer ; mais elle ne l'est pas tant que celle de cette troisième eau dont j'ai parlé. Je prie Dieu , mon Père , de vous les donner toutes si vous ne les avez déjà ; et je ne doute point que vous ne soyez bien aise de me la voir expliquer ici , parce que c'est une nouvelle grace que nous recevons de Dieu que de comprendre celle qu'il nous fait , et de pouvoir la faire comprendre aux autres. Or, bien qu'il semble que la première suffise pour bannir de l'ame le trouble et la crainte , et la faire marcher courageusement dans le chemin du ciel , en lui donnant du mépris de toutes les choses de la terre , cette autre grace qui lui fait comprendre quel est son bonheur est si

avantageuse , que celui qui la recoit ne sauroit trop en remercier Notre-Seigneur ; et celui qui ne l'a pas , trop le louer de l'avoir donnée à d'autres , qui peuvent par ce moyen lui profiter.

Dieu me favorise souvent de cette sorte d'union dans laquelle il recueille la volonté ainsi que l'entendement , ce me semble , parce qu'il ne discourt point , mais s'occupe seulement à jouir du bonheur de sa présence , et entre dans une telle admiration de tant de merveilles qu'il voit , que l'une lui faisant oublier l'autre , il ne sait à laquelle s'attacher.

Quant à la mémoire , elle demeure libre , et l'imagination aussi , à mon avis ; et lorsqu'elle se trouve seule , on ne sauroit croire quelle guerre elle fait à la volonté et à l'entendement , pour tâcher de les troubler. Elle me fatigue de telle sorte et m'irrite tellement contre elle , que je demande souvent à Dieu de m'en priver alors entièrement , si elle continue à me causer de la distraction , et quelquefois je lui dis : Quand sera-ce , Seigneur , que les puissances de mon ame ne seront plus ainsi partagées , mais se réuniront pour

ne s'occuper que de vos louanges ? Ceci me fait voir quel est le mal que nous a causé le péché ; puisque c'est lui qui nous empêche de faire ce que nous voudrions , et de n'avoir point d'autre pensée que de plaire à Dieu. Je dis que cela m'arrive quelquefois , et je l'ai éprouvé encore aujourd'hui , ayant employé tous mes efforts pour faire que ma mémoire et mon imagination se réunissent avec mon entendement et ma volonté , sans qu'il m'ait été possible d'en venir à bout. Elles ne leur font néanmoins autre mal que de les troubler , à cause que l'entendement ne considérant point ce que la mémoire lui représente , elle ne peut s'arrêter à rien , mais passe d'un objet à un autre , et demeure ainsi toujours errante et vagabonde comme ces papillons qui volent la nuit ; ce qui est une comparaison qui me paroît assez propre , parce qu'encore que ces petits animaux soient incapables de faire du mal , ils ne laissent pas d'être importuns. A cela je ne sais point de remède ; et si Dieu m'avoit fait connoître qu'il y en eût , je m'en serois servi avec grand plaisir , tant je m'en trouve souvent importunée. On peut voir par-là notre misère et la

puissance de Dieu, puisque cette mémoire qui demeure libre, nous lasse et nous tourmente si fort; et qu'au contraire, l'entendement et la volonté jouissent d'un si grand repos, parce qu'ils sont unis à Dieu.

Le seul soulagement que j'ai trouvé, après en avoir cherché durant tant d'années, est celui dont j'ai parlé dans l'oraison de quiétude, de considérer la mémoire comme une extravagante et une folle, dont Dieu seul peut arrêter les égaremens, et l'enchaîner. Il faut que nous la souffrions avec patience, de même que Jacob souffroit Lia, et nous contenter de la grace que Notre-Seigneur nous fait de posséder Rachel. Je dis qu'il enchaîne la mémoire et la traite comme une esclave, parce que quelques efforts qu'elle fasse, elle ne sauroit tirer à elle l'entendement et la volonté; au lieu qu'ils peuvent souvent sans grand travail l'attirer à eux: car, il arrive quelquefois que Dieu ayant compassion de cet égarement, de ses inquiétudes et du désir qu'elle a de se réunir avec les autres puissances, permet qu'elle se vienne brûler à ce divin feu, qui a déjà tellement consumé les autres,

qu'il leur a comme fait changer de nature pour les rendre capables de jouir de ce bonheur surnaturel , dont il les favorise alors par une grace si extraordinaire.

La joie et la gloire dont l'ame jouit dans les diverses manières dont elle tire de l'eau de cette divine source , est si grande , qu'elle réjaillit sur le corps : on connoît évidemment qu'il y participe , que les vertus croissent et s'augmentent comme je l'ai dit , et il semble que Dieu veut par-là faire connoître , le plus clairement qu'on le peut en cette vie , les divers états où l'ame se trouve. Vous pourrez , mon Père , en communiquer avec des personnes spirituelles et savantes qui sont arrivées jusqu'à ce degré d'oraison ; et si elles l'approuvent , vous aurez sujet de croire que cette connoissance vient de Dieu , et de l'en remercier beaucoup , à cause qu'il pourra , comme je l'ai dit , vous donner avec le temps la joie de la comprendre , et d'avoir cependant celle de savoir qu'il l'a accordée à un autre , et que la lumière de votre esprit et de votre science pourront vous faire juger , par ce que je vous en ai rapporté , combien grande est cette faveur. Qu'il soit béni et loué aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XVIII.

De la quatrième sorte d'oraison , qui est l'oraison de ravissement ou d'extase , ou d'élévation et transport d'esprit , qui sont des termes différens pour exprimer une même chose , et que la Sainte compare à la quatrième manière dont un jardin se trouve arrosé par une abondante pluie qui tombe du ciel.

*De l'Oraison de ravissement ou d'extase ,
ou d'élèvemens et transports d'esprit.*

DIEU veuille , s'il lui plaît , mettre sa parole en ma bouche , pour pouvoir dire quelque chose de la quatrième manière dont l'ame obtient de l'eau pour arroser ce jardin spirituel. J'ai en ceci encore beaucoup plus de besoin de son assistance , que je n'en avois pour parler de cette troisième eau que l'on reçoit dans l'oraison d'union ; car alors l'ame sentoît bien qu'elle n'étoit pas entièrement morte au monde , mais qu'elle y vivoit encore , quoique dans une grande solitude , et étoit capable de faire entendre , au moins par des signes , l'heureux état où Dieu la mettoit.

Dans toutes les précédentes manières d'oraison , il faut que le jardinier travaille , bien qu'il soit vrai que dans celle d'union , son travail est accompagné de tant de consolations et de tant de gloire , que l'ame voudroit qu'il durât toujours , et le considère plutôt comme une félicité que comme un travail. Mais , en cette quatrième manière d'oraison , on est dans une joie parfaite et toute pure : on connoît que l'on en jouit , quoique sans savoir comment on en jouit ; et l'on sait que ce bonheur comprend tous les biens imaginables , sans pouvoir , néanmoins , concevoir quel il est ; tous les sens sont tellement remplis et occupés de cette joie , qu'ils ne sauroient s'appliquer à quoi que ce soit d'intérieur ou d'extérieur. Ils pouvoient , comme je l'ai dit dans les autres manières d'oraison , donner quelques marques de leur joie ; mais en celle-ci , bien qu'elle soit incomparablement plus grande , l'ame et le corps sont incapables de la témoigner , parce que quand ils le voudroient , ils ne le pourroient sans troubler , par cette distraction , le merveilleux bonheur dont ils jouissent ; et que s'ils le pouvoient , cette union de toutes les puissances cesseroit d'être.

Je ne saurois bien faire entendre ce que c'est que ce que l'on appelle en cela union , ni comment elle se fait ; et je le laisse à expliquer à ceux qui sont savans dans la théologie mystique , dont j'ignore tous les termes. Je ne sais pas bien ce que c'est qu'esprit , ni quelle différence il y a entre l'esprit et l'ame ; il me paroît que ce n'est que la même chose , quoiqu'il me semble quelquefois que l'ame sorte d'elle-même ainsi que la flamme sort du feu , et s'élève au-dessus de lui avec impétuosité ; sans néanmoins que l'on puisse dire que ce soit deux corps différens , puisque ce n'est qu'un même feu. Je laisse donc aux savans , tel que vous êtes , mon Père , à comprendre sur ce sujet ce que je ne puis bien démêler.

Je prétends seulement faire voir ce que l'ame sent dans cette divine union , qui fait que deux choses qui auparavant étoient distinctes et séparées , n'en font plus qu'une. « Que vous êtes bon , mon
« Dieu , que vous soyez béni à jamais ;
« et que toutes les créatures vous louent ,
« de ce que votre amour pour nous , fait
« que nous pouvons parler avec certitude
« de cette communication que vous avez

« avec quelques ames , même durant
« cette vie : car encore qu'elles soient
« justes , cette faveur est un effet si
« extraordinaire de votre grandeur et de
« votre , magnificence , qu'elle surpasse
« tout ce que l'on en peut dire. O libéra-
« lité sans bornes , d'accorder des faveurs
« si excessives à des personnes qui vous
« ont tant offensé ! Peut-on n'en être
« point épouvanté , à moins que d'avoir
« l'esprit si occupé des choses de la
« terre , que l'on soit entièrement in-
« capable d'envisager les merveilles de
« vos œuvres ? J'avoue qu'un tel excès
« de bonté surpasse tellement tout ce
« que j'en saurois comprendre , que
« je me perds dans cette considération
« sans pouvoir passer outre : car , où
« pourrois-je aller sans reculer au lieu
« d'avancer , puisque nulles paroles ne
« sont capables d'exprimer les remer-
« cimens que je vous dois de tant de
« graces ? Quelquefois pour me soulager ,
« je vous dis des extravagances , non pas
« durant cette sublime union , étant alors
« incapable d'agir , mais au commen-
« cement ou à la fin de mon oraison ,
« et je vous parle en cette sorte : Prenez
« garde , Seigneur , à ce que vous faites ;
et

« et bien qu'en me pardonnant tant de
 « péchés , vous ayez voulu les oublier ,
 « souvenez-vous-en , je vous prie , afin
 « de modérer les faveurs dont vous me
 « comblez : ne mettez pas , ô mon Créa-
 « teur , une liqueur si précieuse dans
 « un vase à demi cassé , puisque vous
 « avez vu si souvent qu'elle ne peut
 « demeurer sans se répandre ; n'enfermez
 « pas un tel trésor dans une ame qui
 « est incapable de le conserver , parce
 « qu'elle n'a pas encore entièrement
 « renoncé aux consolations de la vie
 « présente ; ne confiez pas une place
 « à une personne si lâche , qu'elle en
 « ouvriroit les portes aux premiers efforts
 « des ennemis : que l'excès de votre
 « amour ne vous fasse pas , ô mon Roi ,
 « en hasardant des pierreries de si grand
 « prix , donner sujet de croire que vous
 « n'en tenez pas grand compte , puisque
 « vous les laisseriez en garde à une créature
 « si foible et si misérable , que quelque
 « soin qu'elle prît pour tacher , avec votre
 « assistance , d'en bien user , elle ne pour-
 « roit en profiter pour personne ; et
 « enfin , pour dire tout en un mot ,
 « entre les mains d'une femme aussi
 « méchante que je suis , et qui au lieu

« de faire valoir ces talens , ne se contente
« pas de les laisser inutiles , mais les
« enterre. Vous ne faites d'ordinaire ,
« mon Dieu , de si grandes graces ,
« qu'afin que l'on ait plus le moyen
« de servir les autres , et vous savez
« que c'est de tout mon cœur que je
« vous ai dit autrefois , que je m'esti-
« merois heureuse , si vous me priviez
« du plus grand bien que l'on puisse
« posséder sur la terre , afin de l'ac-
« corder à un autre qui en feroit un
« meilleur usage pour votre gloire. »

Il m'est , comme je l'ai dit souvent ,
arrivé de tenir de semblables discours à
Dieu , et je m'apercevois ensuite de mon
ignorance , puisque je ne connoissois pas
qu'il savoit mieux que moi ce qui m'étoit
propre ; et de mon peu d'humilité ,
de ne pas voir que j'étois incapable
de travailler à mon salut , s'il ne m'en
eût donné la force par d'aussi grandes
faveurs que celle qu'il me faisoit.

J'ai maintenant à parler des graces
et des effets que produit cette oraison ,
et à dire si l'ame peut , ou ne peut
pas , contribuer quelque chose pour s'éle-
ver à un état si sublime. Il arrive sou-
vent , dans l'union dont j'ai parlé , que

cette élévation et cette union d'esprit viennent avec l'amour céleste ; mais , selon ce que je puis comprendre , il y a de la différence dans cette union , entre l'élévation de l'esprit et l'union. Ceux qui ne l'ont pas éprouvé seront persuadés du contraire ; mais pour moi , il me semble qu'encore que cette union et cette élévation ou transport d'esprit soient la même chose , Dieu opère l'un et l'autre en diverses manières , et que plus l'âme se détache des créatures , plus l'esprit prend son vol vers le ciel. Ainsi, je connus clairement que ce sont des graces différentes , quoique , comme je l'ai dit , elles ne paroissent être que la même chose : de même qu'un petit feu est un feu aussi bien qu'un grand , encore qu'il y ait de la différence entre l'un et l'autre ; car , il faut beaucoup de temps pour faire qu'un petit morceau de fer devienne tout rouge dans un petit feu ; au lieu qu'il n'en faut guère pour faire qu'un gros morceau de fer devienne si ardent dans un grand feu , qu'il ne lui reste plus aucune apparence de ce qu'il étoit auparavant ; et ainsi , j'ai sujet de croire que ce sont deux graces différentes que Dieu accorde dans

cette sorte d'oraison. Je suis assurée que ceux qui auront eu des ravissements, n'auront pas de peine à le comprendre ; mais ceux qui n'en ont point eu , le considéreront comme une folie ; et ce pourroit bien en être une , qu'une personne comme moi ose se mêler de parler d'une chose qu'il paroît impossible d'expliquer , et de trouver seulement des termes qui puissent la faire comprendre grossièrement.

Néanmoins , comme Notre - Seigneur sait que je n'ai d'autre intention en ceci , que d'obéir et de faciliter quelques moyens aux ames pour acquérir un si grand bien , j'espère qu'il m'aidera dans cette entreprise , et je ne dirai rien qu'une longue expérience ne m'ait fait connoître. J'ai d'autant plus de sujet de me promettre de son infinie bonté , qu'il m'assistera , que lorsque je commençai à vouloir écrire cette quatrième manière d'oraison , que je compare à la quatrième sorte d'eau dont ce jardin spirituel se trouve arrosé , cela me paroît aussi impossible que de parler grec ; ainsi je quittai la plume et m'en allai communier. Béni soyez-vous à jamais , Seigneur , qui instruisez les ignorans.

O vertu de l'obéissance , que vous avez de pouvoir ! Dieu éclaira mon esprit en me disant , et en me représentant ce que je devois dire , et il veut maintenant , ce me semble , faire la même chose , en me mettant dans la bouche ce que je suis incapable par moi-même de comprendre et d'écrire. Comme ce que je viens de rapporter est très-véritable , il est évident que ce que je dirai de bon viendra de Dieu , et que ce que je dirai de mauvais , tirera sa source de cet océan de misère qui est en moi.

Que s'il y a quelques personnes , comme il en a sans doute plusieurs , qui soient arrivées à ces degrés d'oraison , dont il a plu à Notre-Seigneur de me favoriser , toute indigne que je suis , et que dans la crainte qu'elles auront de s'égarer , elles désirent de me communiquer leurs sentimens , j'espère que son adorable bonté fera la grace à sa servante , de les aider à passer plus avant sans crainte de se tromper.

Il me reste donc à parler de cette eau qui tombe du ciel en si grande abondance , qu'elle arrose entièrement le jardin ; et il est facile de juger de

quel repos et de quel plaisir jouiroit toujours le jardinier , si Notre-Seigneur ne manquoit jamais de la donner lorsqu'il en seroit besoin , et si l'air étoit toujours si tempéré , que n'y ayant point d'hiver , les plantes fussent sans cesse couvertes de fleurs et chargées de fruits : mais , parce que c'est un bonheur que l'on ne peut espérer en cette vie , il faut que ce jardinier soit dans un soin continuél de ne pas demeurer sans eau , afin que quand l'une manque , on puisse y suppléer par une autre. Celle qui vient du ciel tombe quelquefois lorsque le jardinier y pense le moins ; et il arrive presque toujours que c'est ensuite d'un long exercice d'oraison mentale , que notre ame étant comme un petit oiseau , que Notre-Seigneur , après l'avoir vu voltiger long-temps pour s'élever vers lui , avec son entendement et sa volonté qui sont ses ailes , le prend de sa divine main pour le remettre dans son nid , afin d'y être en repos , et le récompenser ainsi dès cette vie. « Que cette récompense
« est grande , ô mon Dieu , puisqu'un
« moment de joie qu'elle donne , suffit
« pour payer tous les travaux que nous
« saurions souffrir ici-bas pour votre
« service ! »

Lorsque dans cette quatrième manière d'oraison , une personne cherche ainsi son Dieu , peu s'en faut qu'elle se sente entièrement défaillir ; elle est comme évanouie ; à peine peut-elle respirer ; toutes ses forces corporelles sont si affoiblies , qu'il lui faudroit faire un grand effort pour pouvoir seulement remuer les mains ; les yeux se ferment d'eux-mêmes ; et s'ils demeurent ouverts , ils ne voyent presque rien , ni ne sauroient lire quand ils le voudroient ; ils connoissent bien que ce sont des lettres , mais ils ne peuvent les distinguer ni les assembler , parce que l'esprit n'agit point alors ; et si l'on parloit à cette personne , elle n'entendrait rien de ce qu'on lui diroit. Ainsi , ses sens non-seulement lui sont inutiles , mais ne servent qu'à troubler son contentement ; elle tâcheroit envain de parler , parce qu'elle ne sauroit ni former ni prononcer une seule parole ; toutes ses forces extérieures l'abandonnent , et celles de son ame s'augmentent pour pouvoir mieux posséder la gloire dont elle jouit ; mais elle ne laisse pas d'éprouver au dehors un fort grand plaisir.

Quelque long-temps que dure cette

cette sorte d'oraison , on ne s'en trouve jamais mal ; et je ne me souviens pas que Dieu m'en ait favorisée lorsque j'étois malade , sans que je ne me sois ensuite portée beaucoup mieux ; car , comment un si grand bien pourroit-il causer du mal ? Les effets de cette sublime oraison sont si manifestes , que l'on ne sauroit douter qu'elle n'augmente la vigueur de l'ame , et qu'après avoir ainsi fait perdre au corps avec plaisir toute la sienné , elle ne lui en redonne une nouvelle beaucoup plus grande.

Il est vrai , selon ce que j'en puis juger par ma propre expérience , que , dans le commencement , cette sorte d'oraison finit si promptement , qu'elle ne se fait pas connoître par des marques extérieures ; mais l'on voit , par les avantages que l'on en reçoit , qu'il faut que les rayons du soleil aient été bien vifs et bien ardens ; pour avoir pu pénétrer l'ame de telle sorte qu'elle l'ait comme fait fondre ; et il est fort remarquable que cette suspension de toutes les puissances , ne dure , à mon avis , jamais long - temps ; c'est beaucoup quand elle va jusqu'à une demi-heure ; et je ne crois pas qu'elle m'ait jamais tant duré. Il est vrai qu'il est

difficile d'en juger , puisque l'on a perdu tout sentiment ; et j'ajoute que , même alors , il ne se passe guère de temps sans que quelqu'une des puissances se réveille. La volonté est celle qui se maintient davantage ; mais l'entendement et la mémoire recommencent bientôt à l'importuner : néanmoins , comme elle demeure dans le calme , elle les ramène et les oblige à se recueillir ; ainsi , elles demeurent tranquilles durant quelques momens , et se laissent emporter ensuite à de nouvelles distractions. On peut , en cette manière , passer quelques heures en oraison , et on les y passe en effet , parce que l'entendement et la mémoire , après avoir goûté de ce vin céleste , le trouvent si délicieux qu'elles s'en enivrent et se perdent heureusement pour se réunir avec la volonté , dans la jouissance d'un si grand bonheur ; mais le temps qu'elles demeurent en cet état , incapables , ce me semble , de s'imaginer quoi que ce soit , est fort court ; et lorsqu'elles commencent à revenir à elles , ce n'est pas de telle sorte qu'elles ne paroissent , durant quelques heures , comme stupides , parce que Dieu les ramène peu à peu à lui.

J'aurois maintenant à dire ce que l'ame sent intérieurement , lorsqu'elle est en cet état ; mais je laisse à en parler à ceux qui en sont capables : car , comment pourrois-je écrire une chose que je ne saurois comprendre ? Lorsqu'au sortir de cette oraison , et après avoir communiqué , je pensois de quelle manière je pourrois exprimer ce que l'ame fait quand elle jouit d'un si grand bonheur , Notre-Seigneur me dit : « Ma fille , elle s'oublie
« entièrement elle-même , pour se donner
« toute entière à moi ; ce n'est plus elle
« qui vit , mais c'est moi qui vis en elle ;
« et cela est si incompréhensible , que
« tout ce qu'elle peut comprendre est
« qu'elle n'y comprend rien. »

Ceux qui l'auront éprouvé entendront quelque chose à ceci ; et il est si obscur , que je ne saurois l'expliquer plus clairement : tout ce que je puis ajouter , c'est qu'il est impossible de douter alors que l'on ne soit proche de Dieu , et que toutes les puissances sont tellement suspendues et comme hors d'elles-mêmes , qu'elles ne savent ce qu'elles font. Si l'on pense méditer sur quelques mystères , la mémoire n'en représente non plus le souvenir que si elle n'en avoit jamais entendu

parler ; si on lit , on ne comprend rien à ce qu'on lit ; et il en arrive de même des oraisons vocales. Ainsi, les ailes de ce petit papillon , auxquelles on peut comparer les distractions que donne la mémoire , se trouvant brûlées , il tombe par terre , sans pouvoir se remuer : la volonté est toute occupée à aimer , sans comprendre en quelle manière elle aime ; et quant à l'entendement , s'il entend , il ne comprend rien à ce qu'il entend ; mais je crois qu'il n'entend rien , puisque , comme je l'ai dit , il ne s'entend pas lui-même ; et je n'entends rien non plus à tout cela.

J'étois , au commencement , dans une si grande ignorance , que je ne savois pas que Dieu est dans toutes les créatures ; et il me paroissoit néanmoins si clairement qu'il étoit présent , qu'il m'étoit impossible d'en douter : ceux qui n'étoient point savans me disoient que ce n'étoit que par sa grace ; mais , comme j'étois persuadée du contraire , je ne pouvois les croire , et cela me donnoit de la peine. Un savant Religieux , de l'ordre de saint Dominique , m'en tira , et me consola beaucoup en m'assurant que Dieu étoit alors présent , et qu'il se communiquoit ainsi aux hommes.

Je finirai ce chapitre en disant qu'il faut remarquer que Dieu ne fait jamais , que par une grace très-particulière , tomber du ciel cette eau dont j'ai parlé , et que l'ame en reçoit toujours de très-grands avantages , ainsi qu'on le verra dans la suite.



CHAPITRE XIX.

La Sainte continue à traiter , dans ce chapitre , de l'Oraison de Ravissement ou d'Extase ; elle parle des effets qu'elle opère en l'ame , et exhorte encore à ne discontinuer jamais , pour quelque cause que ce soit , de faire oraison.

De l'Oraison de Ravissement ; suite.

Au sortir de cette oraison , qui unit si fortement l'ame à son Créateur , elle demeure dans une si grande tendresse pour lui , qu'elle voudroit s'anéantir , afin de se perdre heureusement en lui-même : on se trouve noyé dans ses larmes , sans savoir quand ni comment elles ont commencé de couler , et l'on sent , avec un plaisir inconcevable , que , par un effet

incompréhensible, ces heureuses larmes, en calmant l'impétuosité du feu de l'amour que l'on a pour Dieu, l'augmentent au lieu de l'éteindre. Ceci paroît obscur ; mais il n'y a néanmoins rien de plus vrai.

Il m'est arrivé quelquefois, dans cette sorte d'oraison, de me trouver si hors de moi-même, qu'après qu'elle étoit finie, je ne savois si ce n'avoit point été un songe, ou si la gloire à laquelle je m'étois sentie participer étoit véritable : je me trouvois toute baignée des larmes qui tomboient de mes yeux, avec la même abondance qu'on voit une grande pluie tomber du ciel ; et cela me faisoit connoître que ce n'avoit pas été un songe : au commencement il duroit peu ; et je me sentois alors si encouragée à endurer pour Dieu, que, pour lui en donner des preuves, j'aurois souffert avec joie que l'on eût mis mon corps en mille pièces. C'est dans cet heureux état que l'on conçoit des désirs fervens, que l'on prend des résolutions de servir Dieu d'une manière héroïque ; qu'on le lui promet solennellement, et que l'on commence d'avoir le monde en horreur, par la vraie connoissance de sa vanité et de son néant.

Ainsi , l'on tire de beaucoup plus grands avantages de cette oraison de ravissement , que des précédentes , et elle augmente l'humilité , parce que l'ame voit manifestement qu'elle est très - indigne d'une faveur qui va si fort au-delà de ce qu'elle sauroit prétendre et espérer , qu'elle est absolument incapable de rien faire pour l'acquérir. Et comme , lorsque le soleil donne aplomb en quelque lieu , on y aperçoit jusqu'aux moindres filets des toiles d'araignées , cette heureuse ame connoît jusqu'à ses moindres imperfections et son extrême misère. Cette vue fait disparoître , à ses yeux , la vaine gloire , parce qu'elle ne sauroit plus ignorer qu'elle ne peut rien d'elle-même , ou que , si elle peut quelque chose , c'est si peu , qu'à peine peut-elle croire d'avoir prêté son contentement à cette extrême faveur qu'elle a reçue : parce qu'il semble que Dieu le lui ait arraché comme par force , et qu'il ait fermé malgré elle la porte à ses sens , afin de la faire jouir du bonheur de sa présence ; elle ne voit rien , elle n'entend rien , à moins qu'on ne lui fasse une grande violence ; il n'y a presque rien qui lui puisse plaire ; sa vie passée ,

et les grandes miséricordes que Dieu lui a faites , se représentent à elle dans un plein jour , et son entendement n'a pas besoin d'agir , pour en discerner distinctement les plus petites circonstances , parce qu'il les envisage toutes d'un seul regard : ainsi , l'âme voit que Dieu , au lieu de la châtier par les peines de l'enfer , qu'elle avoit si justement méritées , la rend participante de sa gloire ; elle se répand alors dans les louanges de Dieu , et je voudrois , à l'heure que je parle , pouvoir m'anéantir pour ne subsister plus qu'en lui seul.

« Soyez béni , mon Sauveur , de ce que ,
 « me trouvant telle qu'une eau toute
 « corrompue et pleine de bourbe , vous
 « daignez la purifier de telle sorte , qu'elle
 « ne soit pas indigne d'être servie à
 « votre divine table. Et soyez aussi béni
 « à jamais de ce que faisant , comme vous
 « faites , toute la félicité des Anges , vous
 « voulez bien élever à un état si heureux , un vermisseau tel que je
 « suis. »

L'âme voit donc clairement qu'elle n'a contribué en rien à produire ce fruit si délicieux : elle s'en nourrit ; et après avoir fait connoître par diverses marques

qu'elle conserve au dedans de soi ce trésor du ciel , elle commence d'en faire part aux autres , pour les enrichir comme elle en est enrichie , et demande à Dieu qu'elle ne soit pas seule à le posséder. Elle profite ensuite beaucoup à son prochain , sans presque s'en apercevoir , ni rien faire en cela d'elle-même , et les autres le connoissent mieux qu'elle , parce que ses bonnes œuvres sont comme autant de fleurs , dont l'excellente odeur , qui va toujours en augmentant , les attire ; ils admirent ses vertus , et en estiment tant le fruit , qu'ils désireroient de pouvoir , comme elle , s'en nourrir. Quand l'ame , qui est comme la terre qui porte ces heureuses plantes et ces excellens fruits , est cultivée par les persécutions , par les maladies , et par tant d'autres souffrances , sans lesquelles il arrive rarement qu'elle parvienne à un état si heureux , et qu'elle est arrosée par le détachement de ses propres intérêts , cette eau céleste la pénètre de telle sorte , que l'on ne voit guère qu'elle se sèche. Mais , si l'ame ne s'éloigne de toutes les occasions du péché , si elle manque de reconnoître les obligations qu'elle a à Dieu , et qu'ainsi cette terre se rem-

plisse d'épines , comme j'en étois pleine au commencement , elle redevient bientôt si aride , que , pour peu que le jardinier néglige de travailler , et que Notre - Seigneur ne recommence , par un effet de son infinie bonté , à donner de la pluie , le jardin peut se compter pour perdu , ainsi que cela m'est quelquefois arrivé , et je ne pourrois jamais le croire. Je l'écris pour la consolation des ames foibles comme la mienne , afin qu'elles ne perdent point courage , mais se confient toujours en la miséricorde de Dieu , quoiqu'elles soient tombées , par leur faute , d'un état aussi sublime que celui où il lui avoit plu de les élever ; car , il n'y a rien que l'on n'obtienne par les larmes qu'un saint repentir fait répandre , et une eau en attire une autre.

C'est par cette raison , qu'étant telle que je suis , et ne faisant qu'offenser Dieu , au lieu de lui témoigner , par mes services , ma reconnoissance de tant de graces , je me suis portée à obéir au commandement que j'ai reçu d'écrire ma vie. C'est aussi ce qui me feroit souhaiter de pouvoir parler d'une telle manière que l'on fût obligé de me croire ,

et me fait demander à Dieu de me la donner. Je répète donc encore , que ceux qui ont commencé de s'exercer à l'oraison , ne doivent jamais perdre courage , sous prétexte que , s'ils retomboient dans le péché , ils ne pourroient la continuer sans devenir encore pires. Cela seroit vrai , si , d'un côté , l'on discontinuoit ce saint exercice , et que , de l'autre , on ne se corrigeât point de ses défauts ; mais , pourvu que l'on persévère dans l'oraison , on doit être persuadé que l'on arrivera enfin au port.

Le piège que le démon me tendit , en me faisant croire qu'étant aussi mauvaise que je l'étois , je ne pouvois , sans témérité , continuer à faire oraison , fut cause que je la quittai durant dix-huit mois , ou au moins durant un an , car je ne me souviens pas bien du temps , et cela seul auroit suffi pour me précipiter dans l'enfer , sans que les démons s'en mêlassent.

Quel aveuglement peut être plus grand ! et que cet ennemi mortel des hommes sait bien ce qu'il fait , lorsqu'il s'efforce de nous pousser ainsi dans le précipice ! Il n'ignore pas , le traître qu'il est , qu'une ame qui continue dans l'oraison

est perdue pour lui , et que les fautes dans lesquelles il la fait tomber , au lieu de lui nuire , lui servent , par l'assistance de Dieu , à s'avancer dans son service.

« O JÉSUS-CHRIST , mon Sauveur , lorsqu'une ame , qui étoit si heureuse que de s'occuper à l'oraison , tombe dans quelque péché , et que , par un effet de votre bonté , vous lui donnez la main pour la relever ; quels mouvements n'excite point en elle la connoissance de sa misère et de votre miséricorde ! Elle se perd alors dans la vue de votre suprême grandeur ; elle n'ose lever les yeux vers le ciel , et ne les ouvre que pour connoître ce qu'elle vous doit ; elle implore le secours de la Reine des Anges , votre mère , pour appaiser votre colère ; elle invoque les Saints qui vous ont offensé , après avoir été appelés par vous à votre service , afin qu'ils l'assistent par leurs intercessions , et se reconnoît indigne que la terre la soutienne ; elle admire la liberté qui vous a porté à lui faire tant de graces ; elle a recours aux Sacramens , et comprend , avec une vive foi , la merveilleuse vertu que vous y

« avez renfermée ; elle vous donne mille
« louanges d'avoir préparé de tels remè-
« des pour ses plaies , que , quelque
« grandes qu'elles soient ; ils sont capa-
« bles de les guérir parfaitement ; elle
« s'en étonne ; elle l'admire ; et qui
« pourroit , mon Sauveur , n'être point
« épouvanté de voir d'un côté les bien-
« faits dont vous nous comblez , et de
« l'autre , l'excès de notre ingratitude
« et de notre perfidie ! Je ne sais com-
« ment mon cœur ne se fend point de
« douleur de me trouver si méchante ,
« qu'en écrivant ceci il me semble
« qu'avec ce peu de larmes qu'il vous
« plaît de me faire répandre , celles
« qui viennent de moi , ne partant que
« d'une source corrompue , je puisse
« réparer tant d'offenses que je commets
« sans cesse contre vous , comme si j'avois
« dessein de rendre inutiles , par mes
« péchés , les graces et les faveurs que
« vous m'avez faites. Quant à ces larmes
« qui viennent de moi , éclaircissez ,
« Seigneur , une eau si trouble ; don-
« nez-leur du prix et de la valeur par
« votre assistance , afin qu'au moins elles
« ne soient pas un sujet de tentation
« à d'autres , pour oser former des ju-

« gemens téméraires comme j'ai fait ,
« lorsque je disois en moi-même : d'où
« vient , mon Dieu , qu'encore que je
« ne sois Religieuse que de nom , vous
« me faites des faveurs que vous n'ac-
« cordez qu'à des personnes si saintes ,
« élevées dès leur enfance dans la reli-
« gion , qui vous ont toujours si fidel-
« lement servi , et que l'on peut dire
« être de véritables Religieuses ? Je com-
« prends bien maintenant , mon Sau-
« veur , que vous connoissez ma foi-
« blesse , vous voyez que j'ai besoin de
« votre secours ; et qu'au contraire ,
« ces personnes étant fermes et coura-
« geuses , vous leur réservez les récom-
« penses qu'elles méritent , pour les
« leur donner tout à la fois au sortir de
« cette vie , au lieu de ne les leur
« donner que peu à peu. Vous savez
« néanmoins , mon Dieu , que j'ai sou-
« vent excusé en votre présence , ceux
« qui murmuroient contre moi , parce
« que je trouvois qu'ils n'en avoient
« que trop de sujet ; mais cela n'arriva
« que depuis que vous me retîntes par
« votre bonté pour m'empêcher de vous
« tant offenser , et que je m'éloignois
« de tout ce que je croyois qui vous

« pût déplaire ; car , ce fut alors que
« vous commençâtes d'ouvrir les trésors
« de vos graces à votre servante. Il
« sembloit que vous attendiez que je
« fusse préparée à les recevoir , puisque
« vous commençâtes aussitôt , non-seu-
« lement à me les donner , mais à me
« faire connoître que vous me les don-
« niez avec libéralité.

« Ainsi , au lieu qu'auparavant on avoit
« mauvaise opinion de moi , quoique
« non pas telle qu'on auroit dû l'avoir ,
« parce que l'on ne connoissoit pas tous
« mes défauts , bien qu'ils fussent assez
« visibles , on commença de l'avoir bonne ;
« mais cela changea dans la suite , et
« passa jusqu'à murmurer contre moi ,
« et même à me persécuter. Au lieu
« de me plaindre et d'en vouloir du
« mal à quelqu'un , je vous suppliois ;
« mon Dieu , de considérer qu'ils avoient
« raison d'en user ainsi , et vous , de
« permettre qu'ils découvrirent toutes
« mes imperfections. Les Religieuses di-
« soient donc , et d'autres aussi , que je
« voulois passer pour Sainte ; et que bien
« qu'il s'en fallût beaucoup que j'eusse
« encore accompli toute ma règle , et
« que je n'eusse pas la vertu des saintes

« Religieuses qu'il y avoit dans notre
 « monastère , ainsi qu'il est vrai que je
 « ne l'ai ni ne l'aurai jamais , si Dieu
 « ne fait tout de sa part pour me la
 « donner , je m'efforçois d'introduire de
 « nouvelles coutumes , et que j'étois
 « toute propre à faire du mal.

« Cela m'étant quelquefois un sujet
 « de tentation , un jour qu'en disant
 « mon office j'arrivai à ce verset du
 « psaume : *Justus es, Domine, et rectum*
 « *judicium tuum* ; Vous êtes juste , Sei-
 « gneur , et vos jugemens sont équita-
 « bles ; je considérai en moi-même com-
 « bien ces paroles étoient vraies ; car
 « le démon n'a jamais eu le pouvoir
 « de me tenter en ce qui regarde la foi ;
 « j'ai toujours , Seigneur , été très-for-
 « tement persuadée que vous êtes la
 « source de tous les biens ; et plus les
 « choses sont élevées au-dessus de la
 « nature , plus je les crois fermement ,
 « parce que je sais que votre pouvoir
 « n'a point de bornes , et que votre
 « grandeur est infinie. Pensant donc
 « alors en moi-même comment il se
 « pouvoit faire qu'étant aussi juste que
 « vous êtes , et moi aussi mauvaise que
 « je suis , vous me fissiez des graces

« et des faveurs que vous n'accordiez
« pas à ces bonnes Religieuses qui vous
« servent , comme je l'ai dit , avec tant
« de fidélité , vous me répondîtes : *Con-*
« *tentez-vous de me servir , et ne vous*
« *mettez pas en peine du reste.* Ce
« furent là , mon Dieu , les premières
« paroles que je vous ai entendu me
« dire. » Elles me remplirent d'un mer-
veilleux étonnement : mais , je remets
à expliquer en un autre lieu , de quelle
sorte ces divines paroles se font enten-
dre , parce que ce seroit sortir de mon
sujet , dont je ne me suis déjà que
trop éloignée , puisque je ne sais presque
plus où j'en suis. Votre Révérence , mon
Père , me doit pardonner ces digres-
sions , puisqu'il n'est pas étrange que
je perde la suite de mon discours ,
lorsque je me représente avec quelle
patience il a plu à Dieu de me souffrir ,
et l'état où il me met par sa grace.

Je prie de tout mon cœur sa divine Ma-
jesté de me rendre toujours extravagante
de la sorte , et de m'ôter plutôt la vie dans
ce moment , que de permettre qu'il
y en ait jamais un seul dans lequel je
sois capable de résister aux mouvemens
qu'il lui plaira de me donner. Il ne faut
point

point d'autre preuve pour faire connoître jusqu'à quel excès va sa miséricorde , que de voir combien de fois il m'a pardonné tant d'ingratitude ; il a fait cette grace à saint Pierre , mais il ne la lui a faite qu'une fois , et il me l'a faite tant de fois , que le diable n'avoit que trop de sujet de me tenter , en me représentant que je ne pouvois prétendre sans extravagance , que me déclarant ainsi ouvertement l'ennemie de Dieu , je dusse jamais être aimée de lui. Quel aveuglement pouvoit être comparable au mien , et où avois-je l'esprit , ô mon Sauveur , lorsque je m'imaginois de pouvoir trouver hors de vous quelque remède à mon mal ! Quelle folie de fuir la lumière pour m'engager dans des ténèbres , où l'on ne sauroit marcher sans broncher à chaque pas ; et quelle orgueilleuse humilité , que celle dont le démon se servoit pour me faire abandonner la colonne de l'oraison , dont l'appui auroit pu m'empêcher de faire de si grandes chutes ! Je ne saurois maintenant considérer , sans être épouvantée , la grandeur du péril où me pousoit cet artifice , sous prétexte d'humilité ; il me représentoit , comme je

l'ai dit , qu'étant si mauvaise , et ayant reçu tant de graces de Dieu , je ne devois pas m'appliquer à l'oraison , mais me contenter des prières vocales auxquelles j'étois obligée , et dont je m'acquittois si imparfaitement ; à quoi il ajoutoit , que je ne pouvois prétendre de faire davantage sans indiscretion , et sans témoigner que je connoissois bien peu le prix des faveurs particulières que Dieu fait aux ames. Il est vrai que ces pensées étoient louables en elles-mêmes ; mais l'effet en auroit été très-dangereux ; et je ne saurois trop vous remercier , mon Sauveur , de m'avoir préservée d'un si grand mal.

Il me semble que c'est ainsi que cet esprit malheureux commença à tenter Judas , quoique non pas si ouvertement ; et je ne doute point que si Dieu n'y eût remédié , il m'auroit fait tomber peu à peu dans le précipice où il me pousoit. Je conjure , au nom de Notre-Seigneur , tous ceux qui veulent s'appliquer à l'oraison , de bien considérer cet avis que je leur donne , et de profiter de mon exemple , en apprenant que je n'eus pas plutôt quitté ce saint exercice , que je me trouvai encore plus

imparfaite qu'auparavant ; ce qui montre quel étoit le venin caché dans le remède que le diable me présentait ; et quelle belle humilité étoit celle qui ne produisoit dans mon esprit que de l'inquiétude et du trouble. Mais comment mon ame auroit-elle pu être dans le calme , au même temps qu'elle se trouvoit privée de ce qui faisoit toute sa douceur et tout son repos , que les graces et les faveurs qu'elle avoit reçues de Dieu lui étoient présentes , et qu'elle voyoit qu'il ne se rencontre que du dégoût dans tous les contentemens de la terre ? Il y a plus de vingt et un ans que cela se passa en moi de la sorte , et je ne comprends pas comment j'ai pu demeurer si long-temps en cet état ; mais , si je m'en souviens bien , c'étoit seulement dans la résolution de reprendre l'exercice de l'oraison , lorsque je serois meilleure. Jamais espérance ne fut plus mal fondée ; car , si lors même que je faisois de saintes lectures qui auroient dû m'ouvrir les yeux pour connoître mes péchés , que je m'occupois à l'oraison , et que je répandois des larmes en la présence de Dieu , j'étois néanmoins si mauvaise , que de-

vois-je attendre autre chose que de me perdre malheureusement , quand étant privée de tous ces secours , je me trouvois engagée dans de vains divertissemens et dans plusieurs occasions dangereuses , sans autre assistance que de ceux qui pouvoient m'aider à me précipiter dans l'abîme ?

Je crois qu'un Religieux de l'Ordre de Saint Dominique , fort savant , a beaucoup mérité devant Dieu de m'avoir réveillée d'un sommeil si périlleux. Ce bon Père , comme je pense l'avoir déjà dit , me fit communier tous les quinze jours ; et je commençai à revenir à moi , quoique j'offensasse encore Dieu ; mais parce que je n'étois pas hors de la bonne voie , j'y marchois et m'y avançois peu à peu , en tombant et en me relevant ; car , pourvu que l'on ne cesse point d'y marcher , on arrive enfin , quoique tard , où doit nous conduire cet heureux chemin , dont on s'égare , à mon avis , en abandonnant l'oraison. Dieu veuille , s'il lui plaît , par sa grace nous préserver d'un tel malheur.

Ce que je viens de dire est si important que je conjure , au nom de Notre - Seigneur , ceux qui le liront ,

d'y faire une très-grande attention , et de bien considérer , que quelques grandes que soient les faveurs que Dieu fait à une ame dans l'oraison , elle ne doit point cesser de se défier d'elle-même , mais éviter jusqu'aux moindres occasions de l'offenser , puisqu'autrement elle courroit toujours risque de tomber ; l'artifice du démon étant si grand , qu'encore qu'il soit véritable que cette ame est favorisée de Dieu , il tâche à se servir , de ces mêmes grâces qui devoient contribuer à son salut. Ainsi , quelques véritables que soient les désirs et les résolutions de bien faire qu'ont ceux qui ne sont pas encore affermis dans les vertus , ni assez mortifiés et détachés d'eux-mêmes , ils ne sauroient trop suivre ce conseil pour éviter un tel péril. Un avis si important ne vient pas de moi ; c'est Dieu lui-même qui le donne ; et c'est ce qui me fait désirer que les personnes ignorantes comme je suis en profitent , parce qu'une ame qui se trouve en cet état , doit continuellement être sur ses gardes , sans sortir d'elle-même pour s'engager dans le combat par une vaine confiance en ses forces ; il lui doit suffire de se défendre ; et encore a-t-elle

besoin de bonnes armes pour soutenir l'effort des démons , tant elle est incapable de les attaquer et de les vaincre , comme font ceux qui sont arrivés à ce degré de perfection dont je parlerai dans la suite.

L'artifice du diable est si grand , qu'il se sert pour perdre une ame de ce qui devoit le plus lui servir ; car , lorsqu'elle se voit si proche de Dieu , qu'elle connoît la différence qui se trouve entre les biens du ciel et ceux de la terre , et combien elle lui est obligée de l'amour qu'il lui porte , cet ennemi mortel des hommes prend sujet de ce même amour qu'elle a pour Dieu , pour la faire entrer dans une si grande confiance et une telle certitude de son salut , quelle se persuade de ne pouvoir jamais perdre le bonheur qu'elle possède , et pense voir si clairement la récompense que Dieu lui prépare , et en connoître tellement le prix , qu'elle mourroit plutôt , ce lui semble , que de renoncer à une si grande félicité pour des choses aussi basses et aussi méprisables que sont les plaisirs de la terre. Ainsi , par cette malheureuse confiance , elle perd la défiance qu'elle devoit avoir

d'elle-même , et croyant n'avoir plus rien à appréhender parce que son intention est bonne , elle ne se tient plus sur ses gardes , mais s'expose hardiment dans les périls. Ce n'est pas , néanmoins , par orgueil qu'elle agit de la sorte : elle sait qu'elle ne peut rien d'elle-même ; c'est par une confiance en Dieu qui n'est pas accompagnée de la discrétion , qui devrait lui faire considérer , que n'étant encore que comme un petit oiseau dont la plume ne fait que commencer à paroître , elle peut bien sortir de son nid , et en sort en effet par l'assistance de Dieu ; mais ne sauroit encore voler , à cause qu'elle n'est pas affermie dans les vertus qui sont ses ailes , et n'a pas assez d'expérience pour connoître les dangers qu'elle doit craindre , et le dommage qu'elle peut recevoir de se confier à elle-même.

Ce fut cette dangereuse confiance qui me fut si préjudiciable ; et l'on voit par là quel est le besoin d'avoir un directeur , et de communiquer avec des personnes spirituelles. Je crois néanmoins , que lorsque Dieu a fait arriver une ame à ce degré d'oraison , il continue de la favoriser , et ne permet pas qu'elle

se perde si elle ne l'abandonne entièrement. Mais s'il arrive qu'elle tombe, je la conjure encore, au nom de Notre-Seigneur, de bien prendre garde à ne pas se laisser tromper par le démon, s'il vouloit, sous prétexte d'une fausse humilité, lui persuader d'abandonner l'oraison, comme il me le persuada, ainsi que je l'ai dit, et que je ne saurois trop le répéter. Confions-nous en Dieu; sa bonté est plus grande que notre malice; notre repentir lui fait oublier notre ingratitude; et au lieu de nous châtier d'avoir abusé de ses graces, elles le portent à nous pardonner, parce qu'il nous considère comme des domestiques qui ont eu l'honneur de le servir. Que ceux qui se trouveront en cet état, se souviennent de ce qu'il dit sur ce sujet dans l'Evangile, et de la manière dont il en a usé envers moi, qui me suis plutôt lassée de l'offenser qu'il ne s'est lassé de me pardonner. Que s'il ne se lasse donc point de donner, et si la source de ses miséricordes est inépuisable, ne serions-nous pas bien malheureux de nous lasser de recevoir? Qu'il soit béni à jamais, et que toutes les créatures lui donnent dans tous les siècles des siècles les louanges qui lui sont dues.

CHAPITRE XX.

De la différence qu'il y a entre l'Oraison d'union et celle de ravissement, et des merveilleux effets que produit cette dernière.

De l'Oraison de ravissement, suite.

JE désirerois de pouvoir avec l'assistance de Dieu, faire connoître la différence qu'il y a entre l'union et le ravissement, que l'on nomme autrement l'élévation ou le vol de l'esprit, car ces trois différens noms ne signifient qu'une même chose, et l'on y ajoute aussi celui d'extase. (*)

(*) Lorsque la Sainte dit que le ravissement surpasse l'union, elle veut dire que l'ame jouit plus pleinement de Dieu dans le ravissement que dans l'union, parce qu'il s'en rend alors plus absolument le maître. Ce qui est en effet de la sorte, parce que l'usage des puissances tant intérieures qu'extérieures se perd dans le ravissement. Et quand elle dit que l'union est le commencement, le milieu et la fin, elle entend que la pure union est presque toujours d'une même sorte; mais que dans le ravissement il y a des degrés dont les uns sont comme le commencement, d'autres comme le milieu, et d'autres comme la fin: ce qui

Le ravissement va encore beaucoup au-delà de l'union , et produit de beaucoup plus grands effets. On peut dire que l'union est comme le commencement , le milieu et la fin , mais c'est seulement dans l'intérieur ; au lieu que le ravissement étant dans un beaucoup plus haut degré d'élévation , il n'opère pas seulement dans l'intérieur , mais aussi dans l'extérieur. Que Notre - Seigneur rende , s'il lui plaît , cela intelligible comme le reste , qu'il m'auroit été impossible d'expliquer , s'il ne m'eût fait connoître de quelle manière j'en pouvois donner l'intelligence.

Cette dernière eau dont j'ai parlé tombe en si grande abondance , que si nous étions capables de la recevoir toute entière , nous croirions avec raison , avoir au dedans de nous la nuée d'où Dieu , en se cachant à nos yeux , fait sortir et répand cette admirable pluie qui arrose si heureusement notre ame. Quand nous lui rendons grace d'une si grande faveur ,

fait qu'on leur donne divers noms , dont les uns signifient ce qui est le moins parfait , d'autres ce qui est plus parfait , et d'autres ce qui l'est encore davantage , ainsi que la Sainte le déclare ailleurs.

et nous efforçons autant qu'il est en notre pouvoir, de la reconnoître, il rassemble toutes les puissances de notre ame, de même qu'une nuée se forme des vapeurs de la terre, et la tire ensuite vers le ciel, où il lui montre les trésors et les richesses infinies de ce royaume éternel dont il veut la rendre participante. Je ne sais si cette comparaison est juste; mais je sais très-bien que cela se passe de la sorte. L'ame dans ces ravissements semble ne plus animer le corps. Il sent sensiblement que la chaleur naturelle l'abandonne, et devient tout froid, mais avec un plaisir inconcevable.

On peut presque toujours, dans l'oraison d'union, résister à l'attrait de Dieu, quoiqu'avec peine, parce que nous sommes encore dans notre pays et dans notre terre; mais il n'en est pas de même dans le ravissement; on ne peut presque jamais y résister; et il arrive souvent que sans que nous y pensions, et sans aucune autre préparation qui nous y dispose, il vient avec une impétuosité si prompte et si forte, que nous voyons et sentons tout d'un coup élever la nuée dans laquelle ce divin Aigle nous cache

sous l'ombre de ses ailes. Il nous est impossible de concevoir de quelle sorte cela se passe ; car , encore que nous y trouvons un grand plaisir , nous sommes naturellement si foibles , que nous ne pouvons d'abord n'être point touchés de crainte.

Il faut qu'une ame soit extraordinairement généreuse , pour s'abandonner alors sans réserve entre les mains de Dieu , et se laisser conduire par lui où il lui plaît , quelque peine qu'elle en ressente. Je me suis quelquefois trouvée en avoir une si grande , que je faisois tous mes efforts pour tâcher de résister , principalement lorsque je tombois dans ces ravissemens en présence de plusieurs personnes ; tant j'appréhendois qu'il n'y eût de l'illusion. En cet état , qui est comme un combat que l'on entreprendroit contre un très-puissant géant , je résistois quelquefois un peu ; mais je me trouvois après si lasse et si fatiguée , qu'il me sembloit que j'avois le corps tout brisé.

En d'autres temps il m'étoit absolument impossible de m'opposer à un mouvement si violent ; je me sentois ensuite enlever l'ame et la tête sans

que je pusse l'empêcher , et quelquefois tout mon corps , en sorte qu'il ne touchoit plus à terre. Une chose si extraordinaire et qui ne m'est arrivée que rarement , ni'arriva cependant une autre fois , lorsque j'étois à genoux dans le chœur avec toutes les Religieuses , et prête à communier. Comme cela me parut surnaturel , et qu'il pourroit être extrêmement remarqué , j'usai du pouvoir que me donnoit la qualité de Prieure , que j'avois alors , pour leur défendre d'en parler.

Une autre fois , durant un sermon qui se faisoit le jour de la fête de notre Patron , et où il y avoit plusieurs Dames de qualité , commençant à sentir que la même chose m'alloit arriver , je me jetai par terre , et nos sœurs s'approchèrent de moi pour me retenir ; mais cela ne put empêcher qu'on s'en aperçût. Je priai alors beaucoup Notre-Seigneur , de ne vouloir plus me favoriser de ces graces qui paroissent à l'extérieur sans pouvoir être cachées , et qui me donnoient tant de peine ; et j'ai , ce me semble , sujet de croire qu'il lui a plu de m'exaucer , cela ne m'étant point arrivé depuis , mais il n'y a pas encore long-temps.

Dans la résistance que je faisois pour m'empêcher d'être ainsi élevée de terre , je sentoîs sous mes pieds quelque chose qui me pousoit avec tant de violence , que je ne saurois à quoi la comparer , nul autre de tous les mouvemens qui se passent dans l'esprit , n'ayant rien qui approche d'une telle impétuosité ; et ce combat que j'éprouvois en moi-même étoit si grand , que j'en avois le corps tout rompu sans pouvoir rien gagner par ma résistance , à cause qu'il faut que tout cède au pouvoir infini de Dieu.

Quelquefois Dieu se contente de nous faire voir qu'il nous veut accorder cette faveur , et qu'il ne tient qu'à nous de la recevoir ; mais encore que nous y résistions par humilité , elle ne laisse pas de produire les mêmes effets que si nous y avions donné un entier consentement.

Ces effets sont grands. Nous connoissons que telles graces ne sauroient venir que de lui , qu'il est le maître de notre corps aussi bien que de notre âme , et que nous ne pouvons rien de nous-mêmes ; ce qui imprime dans notre esprit une grande humilité. Je confesse néanmoins , que cela me donnoit au

commencement , une étrange crainte , parce que rien n'est plus étonnant que de se voir ainsi élever en l'air ; car , encore que l'ame tire le corps après elle avec un singulier plaisir , quand il ne résiste point , le sentiment ne se perd pas ; au moins cela se passoit de la sorte en moi , puisque je connoissois bien que j'étois élevée de terre. La Majesté de Dieu se montre alors à nous dans un tel éclat , qu'il nous épouvante , et nous fait concevoir une extrême appréhension d'offenser un maître si redoutable : mais nous sentons en même temps redoubler notre amour pour lui , en voyant que , bien que nous ne soyons que des vers de terre et que pourriture , celui qu'il nous porte est si grand , qu'il ne se contente pas d'élever notre ame jusqu'à lui ; mais qu'il veut élever notre corps , quoique mortel et composé d'un limon qui étant de soi-même si méprisable , l'est encore beaucoup plus par nos péchés.

Un autre de ces effets , est un si merveilleux détachement , que je ne saurois l'exprimer ; tout ce que j'en puis dire , c'est qu'il me paroît en quelque sorte différent des autres auxquels l'esprit seulement a part , parce qu'il semble que

dans celui-ci , Dieu veut que le corps aussi bien que l'ame , se détache tellement de toutes les choses de la terre , que la vie lui devienne ennuyeuse , et nous fait ainsi entrer dans une heureuse peine que nous ne saurions concevoir de nous-mêmes , ni cesser d'avoir quand Dieu nous la donne.

Je désirerois de faire entendre en quelque sorte combien grande est cette peine, mais je ne crois pas le pouvoir. J'en dirai néanmoins quelque chose , après avoir remarqué que je ne l'ai eue qu'ensuite des visions et des révélations dont je parlerai , et dans le temps auquel Notre-Seigneur me favorisoit de tant de graces dans l'oraison , et m'y faisoit goûter tant de douceurs. Or , quoique je ne laisse pas de goûter encore quelquefois ces mêmes douceurs , je me trouve le plus souvent dans la peine dont je vais parler. Elle est tantôt plus grande , et tantôt moindre : je commencerai par celle qui est la plus grande.

Quelque violens et impétueux que fussent les mouvemens que je ressentais , lorsque Dieu me vouloit faire entrer dans le ravissement dont je traiterai ci-après , il me paroît n'y avoir pas moins

de différence entre eux et cette peine dont j'ai maintenant à parler , qu'entre une chose corporelle et une spirituelle ; et je ne crois pas exagérer en usant de cette expression , parce qu'encore qu'il semble que le corps participe à ce que l'âme souffre dans ces mouvemens , ce n'est pas avec un aussi extrême abandon que celui que l'on éprouve dans cette peine dont il s'agit , et à laquelle , comme je l'ai dit , nous ne pouvons rien contribuer. L'âme s'y voit souvent en un moment et lorsqu'elle y pense le moins , dans un transport dont elle ignore la cause , qui l'agite d'une telle sorte , qu'elle se sent élevée au-dessus d'elle-même et de toutes les choses créées , parce que Dieu l'en sépare d'une manière si extraordinaire , que quelques efforts qu'elle fît , elle ne pourroit trouver sur la terre une seule créature qui lui tînt compagnie ; et quand même elle le pourroit , elle ne le voudroit pas , mais souhaiteroit plutôt de mourir dans cette heureuse solitude. On lui parleroit alors inutilement ; il lui seroit impossible de répondre , tant son esprit est inséparablement attaché à ce seul objet qui l'occupe toute entière , et tant elle est

incapable de pouvoir , pour peu que ce soit , disposer d'elle-même. Quoiqu'il lui semble en cet état que Dieu soit très-éloigné , il lui fait voir quelquefois quelle est sa grandeur infinie d'une manière si admirable , qu'avec grande peine je pourrois l'exprimer par mes paroles , puisque cela va tellement au-delà de l'imagination , qu'il faut l'avoir éprouvé pour être capable de le concevoir et le croire. Mais cette communication merveilleuse dont Dieu favorise l'ame , n'est pas tant pour la consoler , que pour lui faire connoître le sujet qu'elle a de s'affliger , de ne pas jouir continuellement du bonheur de sa présence , lui qui étant le souverain bien , est l'unique source de tous les biens.

Cette même communication de l'ame avec Dieu , augmente encore de telle sorte son désir d'être toujours unie à lui , qu'elle se trouve hors de sa présence dans une solitude qui lui est si insupportable , qu'elle lui fait dire ce que disoit David , ce grand Roi et ce grand Prophète , lorsqu'il se trouvoit dans une solitude encore plus grande , parce que Dieu la lui rendoit plus sensible , à cause

qu'il étoit plus saint : *Vigilavi et factus sum sicut passer solitarius in tecto* : Je passe la nuit en veillant , et je me trouve comme un passereau qui est tout seul sur le toit d'une maison. Ce verset me vient dans l'esprit , parce qu'il me semble que j'en éprouve la vérité en moi-même ; et ce m'est une consolation de voir que d'autres ont senti comme je fais , la peine de se trouver dans une solitude si extrême , que les plus grands Saints la sentent encore davantage que les autres. Il me semble que l'on peut dire que l'ame en cet état n'est pas seulement élevée au-dessus de toutes choses créées , mais qu'elle l'est au-dessus d'elle-même.

D'autres fois , je me trouvois dans un tel délaissement , que je m'interrogeois moi-même , et demandois à mon ame où étoit son Dieu. Sur quoi , il faut remarquer que je n'entendois point ce verset du psaume , quand il me vint dans l'esprit , et qu'après qu'on me l'eut expliqué , j'eus une grande consolation de voir que Notre-Seigneur me l'avoit comme mis devant les yeux , lorsque j'y pensois le moins.

Je me souvenois , d'autres fois , de ce que disoit saint Paul : Qu'il étoit crucifié au

monde : non que je croie être de la sorte , ne voyant que trop que je ne le suis pas ; mais il me semble que dans l'occasion dont je viens de parler , on peut dire que l'ame est comme crucifiée et suspendue entre le ciel et la terre ; car elle n'est pas dans le ciel , ni n'en recoit point de consolation ; et elle ne tient plus à la terre , ni ne voudroit pas en recevoir du secours ; ainsi , elle souffre sans pouvoir , de quelque côté qu'elle se tourne , trouver du soulagement. Ce qui lui vient alors du ciel est une si grande connoissance de Dieu , qu'elle se perd dans la vue de son infinie grandeur ; et cette connoissance accroît sa peine , au lieu de la diminuer , parce qu'elle augmente encore son désir de le posséder. Cette peine est quelquefois si violente , qu'elle lui fait perdre le sentiment ; mais cela dure peu : c'est une espèce d'agonie , excepté que le contentement dont cette souffrance est accompagnée est si grand , que je ne sais à quoi le comparer ; c'est un martyre délicieux , dans lequel l'ame a un tel dégoût de tout ce qu'il y a de plus agréable dans le monde , qu'elle ne peut en souffrir la vue , quand elle s'offre à sa pensée ; elle connoît bien qu'elle n'aime

et ne cherche que Dieu seul ; mais elle ne le considère et ne l'aime qu'en général ; sans examiner ni sans savoir ce qu'elle aime particulièrement en lui , à cause que son imagination ne lui représente rien, et que, pendant la plus grande partie du temps que cela dure , toutes ses puissances demeurent , à mon avis , sans action ; parce qu'ainsi que dans l'union et dans le ravissement la joie les suspend , la peine fait ici le même effet.

Que je souhaiterois , mon Père , de pouvoir vous faire bien entendre ceci , afin que vous puissiez ensuite me faire mieux comprendre à moi-même ce que ce peut être ; car c'est l'état où je me trouve toujours maintenant. Lorsque je me vois dégagée des occupations où je suis contrainte de m'appliquer , j'entre d'ordinaire dans des peines que l'on souffre aux approches de la mort , et je les appréhende , parce que je sais qu'elles ne finiront pas ma vie ; je souhaiterois néanmoins qu'elles durassent autant qu'elle , quoiqu'elles soient si excessives , que je m'en sens accablée. Elles me réduisent en tel état , que celles de mes sœurs qui viennent à moi , et qui com-

mentent à s'accoutumer à me voir ainsi , disent qu'elles me trouvent sans poulx ; les jointures de mes os se relâchent ; mes mains sont si roides , que je ne saurois les joindre ; et la douleur que je sens dans les artères et dans tout le reste du corps est si violente , qu'elle continue jusqu'au lendemain , et qu'il semble que toutes les parties de mon corps n'aient plus de liaison les unes avec les autres. Il me vient quelquefois dans l'esprit que , si cela continue de la sorte , Dieu me fera la grace de finir ma vie par un tel tourment , puisqu'il me paroît assez violent pour produire cet effet , si je n'étois point indigne de recevoir une si grande faveur. Tous mes désirs ne tendent alors qu'à la mort : je ne pense point au purgatoire ; je ne pense point à mes péchés , quoiqu'ils soient si grands qu'ils m'aient fait mériter l'enfer ; cet ardent désir de voir Dieu efface de ma mémoire tout le reste , et cette extrême solitude dont j'ai parlé , me paroît beaucoup plus agréable que toutes les compagnies du monde. Si j'étois capable de recevoir quelque consolation , ce seroit de traiter avec des personnes qui eussent éprouvé le même tourment , et

de voir que l'on a peine d'ajouter foi à ce qu'ils en disent.

Mais voici encore un autre tourment. Cette peine s'augmente quelquefois de telle sorte , que l'ame ne voudroit plus , ainsi qu'auparavant , se trouver dans une si grande solitude , ni avoir pour compagnie quelqu'un à qui elle pût se plaindre de ce qu'elle souffre. C'est comme une personne qui , ayant la corde au cou , et étant prête d'être étranglée , s'efforce de respirer ; et ce désir d'avoir compagnie ne procède , à mon avis , que de l'extrémité où l'on se trouve , à cause que cette peine est si grande , que nulle autre ne la surpasse ; elle va jusqu'à nous mettre en danger de perdre la vie , ainsi que je l'ai éprouvé quelquefois , parce que , d'une part , le corps et l'ame , qui ne veulent point se séparer , cherchent des remèdes pour conserver la vie , et se soulager , en se plaignant de ce qu'ils endurent ; et que , d'un autre côté , la partie supérieure de l'ame voudroit bien ne point sortir de cette peine.

Je ne sais , mon Père , si je m'explique bien ; mais il me semble que cela se passe de la sorte. Considérez donc , je vous prie , quel repos je puis avoir en

cette vie , puisque celui que j'éprouvois dans l'oraison et la solitude , à cause des consolations que Dieu m'y donnoit , se trouve maintenant presque toujours changé en ce tourment dont je viens de vous parler. Mais ce tourment est si agréable , et l'ame en connoît tellement le prix , qu'elle le préfère à toutes les consolations dont elle jouissoit auparavant ; elle se trouve plus assurée en cet état , à cause que c'est marcher dans un chemin de croix , et la satisfaction qu'elle y reçoit me paroît être beaucoup plus préférable aux autres , parce que le corps n'y a point de part ; il en a seulement à sa peine , et elle seule jouit du contentement que donne cette souffrance. Je ne comprends pas comment cela peut se faire ; je sais seulement qu'il en est ainsi , et que je ne changerois pas cette faveur qui étant surnaturelle , ne peut procéder que de Dieu , contre aucune de celles dont il me reste à parler.

Il faut remarquer que ces mouvemens si impétueux ne me sont arrivés qu'après les graces que j'ai dit avoir plu à Notre-Seigneur de me faire , celles dont je parlerai dans la suite , et l'état dans lequel il me tient maintenant.

Comme

Comme je n'ai jamais reçu aucune de ces faveurs qui ne m'ait donné de la crainte , jusqu'à ce que Dieu m'eût fait connoître qu'elles venoient de lui , je me trouvai étonnée , dans le commencement , de ces transports si violens ; mais sa divine Majesté me rassura en me disant : *Que je n'appréhendasse point , et que j'estimasse plus cette grace que toutes les autres qu'il m'avoit faites , parce que dans cette peine , l'ame se purifie des taches et des péchés qu'elle seroit obligée d'expiër dans le purgatoire , de même que l'or se purifie dans la fournaise , pour devenir plus digne d'être enrichi des pierres précieuses que l'on y veut enchâsser.* Ces paroles me confirmèrent entièrement dans la créance que j'avois déjà que cette faveur étoit fort grande , et mon confesseur me dit que j'avois raison. Il est vrai que , quelque sujet de crainte que la connoissance de mes imperfections et de mes péchés me donnât , je n'avois jamais pu douter que ces mouvemens si extraordinaires ne vinsent de Dieu , et mon appréhension ne procédoit que de ce que je me trouvois indigne d'une grace si excessive.

Soyez béni à jamais , Seigneur , de m'avoir été si bon et si libéral.

Je suis sortie de mon sujet , car j'avois commencé à traiter des ravissemens , et ce dont je viens de parler , et qui produit les effets que j'ai dit , est plus qu'un ravissement.

Je reviens donc à ces ravissemens moins extraordinaires. Il me sembloit souvent , lorsqu'ils m'arrivoient , que mon corps ne pesoit plus rien ; et quelquefois je le sentoís si léger , que mes pieds ne me paroíssoient plus toucher à terre.

Durant cette extase , le corps est comme mort , sans pouvoir , le plus souvent , agir en aucune façon , et elle le laisse en l'état où elle le trouve : ainsi , s'il étoit assis , il demeure assis ; si les mains étoient ouvertes , elles demeurent ouvertes ; et si elles étoient fermées , elles demeurent fermées. On ne perd pas d'ordinaire le sentiment , comme il m'est arrivé de le perdre entièrement , mais rarement et durant fort peu de temps ; il se trouble seulement ; et , bien qu'on ne puisse agir dans l'extérieur , on ne laisse pas d'entendre ; c'est comme si l'on vous parloit de loin , si ce n'est quand

On se trouve dans l'état le plus élevé, c'est-à-dire, lorsque les puissances sont hors d'état de pouvoir agir, tant elles sont unies à Dieu; car il me semble qu'alors on ne voit, on n'entend et on ne sent rien. Cette transformation de l'âme en Dieu, qui prive les puissances de toutes leurs fonctions, dure peu, et les rend incapables de rien comprendre à ce qui se passe, ainsi que je l'ai éprouvé et que je l'ai dit, soit que nous n'y puissions rien comprendre en cette vie, ou que Dieu ne le veuille pas.

Que si vous me demandez, mon Père, comment il arrive donc que ce ravissement continue quelquefois durant plusieurs heures, je réponds que ce que j'en éprouve souvent en moi, c'est que, comme je l'ai dit en traitant de l'oraison précédente, on en jouit par intervalles, et l'âme s'abîme souvent en Dieu, ou, pour mieux dire, Dieu l'abîme en lui; et lorsqu'il l'a renfermée ainsi dans lui-même, la volonté est la seule de ses puissances dont elle conserve l'usage. Quant au mouvement de ses deux autres puissances, la mémoire et l'entendement, il me paroît qu'il est semblable à celui de l'aiguille d'un cadran solaire, qui ne s'arrête jamais.

Ce divin soleil de justice les fait néanmoins quelquefois un peu arrêter ; mais comme l'impétuosité avec laquelle il a élevé l'esprit à un si haut degré d'union avec lui , est si grande , quoique ces deux puissances recommencent à se mouvoir et à s'agiter , la volonté , qui continue d'être abîmée en Dieu , demeure la maîtresse des effets qu'elles produisent dans le corps. Ainsi, elles s'efforcent inutilement de la distraire de l'heureuse application dont elle est toute occupée , et l'opération des sens se trouve aussi suspendue alors , parce qu'il plaît à Notre-Seigneur de conserver la volonté dans le calme , sans que rien puisse troubler sa tranquillité. Quand l'ame se trouve en cet état , on a d'ordinaire les yeux fermés , quoiqu'on ne voulût pas les fermer : et s'il arrive quelquefois qu'ils s'ouvrent , ils ne discernent et ne remarquent rien de ce qu'ils voient.

Le corps est alors entièrement incapable d'agir , et même après que ces trois puissances , l'entendement , la mémoire et la volonté , sont réunies , il ne le peut que foiblement. Que celui à qui Dieu fait une si grande faveur , ne s'étonne donc point de se trouver , durant plusieurs

heures , dans cette impuissance , et de voir que quelquefois sa mémoire et son entendement soient ainsi errans et vagabonds. Il est vrai que , pour l'ordinaire , ces deux puissances s'occupent à louer Dieu , ou à tâcher de comprendre ce qu'elles sentent se passer en elles ; mais elles sont comme un homme qui , après avoir long - temps dormi et long - temps songé , n'est encore qu'à demi réveillé. Je m'arrête beaucoup sur ceci , parce que je sais qu'il y a quelques personnes , et même dans cette maison , que Notre-Seigneur favorise de semblables graces , et que si ceux qui les conduisent n'en ont pas fait l'expérience , il leur semblera , principalement s'ils ne sont pas savans , que , dans ces ravissemens , ces personnes sont comme mortes. C'est une chose digne de compassion , comme je le dirai dans la suite , que ce que ces personnes souffrent , lorsque leurs confesseurs ne comprennent rien à ce qui se passe en elles. Peut-être je ne sais pas ce que je dis ; mais vous verrez , mon Père , si je rencontre bien en quelque chose , puisque Notre-Seigneur vous en a donné l'intelligence par votre propre expérience , quoique ce ne soit pas depuis si long-

temps que vous ayez pu le remarquer aussi souvent que moi.

Je dis donc que le corps demeure si foible , à cause que l'ame le tire après elle , que , quelques efforts que j'aie souvent faits pour tâcher de le mouvoir , je n'ai pu en venir à bout ; et les effets de ce ravissement sont si admirables , qu'il arrive souvent que celui qui , avant que d'y entrer , étoit malade et travaillé de grandes douleurs , en sort plein de santé et de vigueur , parce que Dieu , pour récompenser le corps de ce qu'il s'est soumis à l'ame , veut qu'il participe à son bonheur. Que si le ravissement a été grand , les puissances se trouvent , durant un jour ou deux , et même durant trois jours , après qu'il est passé , tellement abîmées en Dieu , et comme enivrées de la joie de le posséder , qu'elles semblent être hors d'elles-mêmes.

La seule peine que l'ame ressent alors , c'est de se trouver engagée à vivre encore dans le monde : elle est comme un oiseau qui , après avoir jeté ses premières plumes , se trouve avoir les ailes assez fortes pour s'élever vers le ciel ; elle est comme un vaillant capitaine , qui ne se contente pas de déplier l'étendard de la

croix de JÉSUS-C-HRIST ; mais qui , après s'être signalé par son courage et par sa fidélité pour son service , le plante sur une haute tour , d'où , victorieux , triomphant , et n'ayant plus rien à craindre , il voit sous ses pieds ceux qui sont encore engagés dans les périls , où il souhaiteroit de s'exposer de nouveau pour la gloire de son divin Maître.

On voit clairement , d'un état si élevé , quel est le néant des choses du monde : on n'a , et on ne veut plus avoir d'autre volonté que celle de Dieu , et on la remet entre ses mains pour en disposer absolument. Cet heureux jardinier , devenu capitaine et gouverneur d'une place si importante , n'a plus d'autre volonté que celle de son Seigneur et de son Roi. Bien loin qu'il voulût pouvoir disposer de lui-même , il ne voudroit pas seulement disposer du moindre des puits de ce jardin spirituel , qu'il lui a commandé de cultiver ; il laisse à ce grand Prince , de départir à qui il lui plaît , les fruits qu'il produit : il ne veut plus rien avoir de propre , et son seul désir est de continuer à travailler pour sa gloire.

C'est ainsi que cela se passe ; et ce sont là les effets que ces ravissemens pro-

duisent dans l'ame , s'ils sont véritables. Que s'ils ne les produisoient pas , et que l'ame n'en tirât pas ces avantages , non-seulement je douterois qu'ils vinsent de Dieu ; mais je craindrois fort que ce ne fussent plutôt de ces transports de fureur dont saint Vincent parle.

Je sais par expérience que , dans les ravissemens dont Dieu est l'auteur , quoiqu'ils ne durent qu'une heure , et moins encôre , l'ame se trouve tellement élevée , libre , et comme maîtresse de tout ce qu'il y a dans le monde , qu'elle ne se connoît plus elle-même , ni ne sait d'où lui vient un si grand bonheur ; tout ce qu'elle en peut comprendre , c'est qu'elle n'y a point de part , et qu'elle connoît clairement les extrêmes avantages qu'elle tire de ces heureux ravissemens. Comme il faut l'avoir éprouvé pour être persuadé d'une chose si merveilleuse , on a peine à ajouter foi aux changemens que l'on remarque dans les personnes que Dieu favorise de ses graces si extraordinaires. Au lieu qu'elles étoient auparavant lâches et foibles , on les voit devenir , en un moment , si ferventes et si courageuses , que , ne se contentant pas d'être à Dieu d'une manière ordinaire , il n'y a rien de si

difficile qu'elles ne soient prêtes d'entreprendre pour son service. Ceux qui voyent un si soudain changement, s'imaginent que c'est une tentation et une folie; mais ils ne s'en étonneroient pas, et changeroient bientôt de sentiment, s'ils savoient que ce n'est pas d'elles-mêmes que ces ames tirent leur force, et que c'est Dieu seul qui leur la donne, après qu'elles l'ont rendu le maître de leur volonté.

Je crois que lorsqu'une ame est arrivée à un si haut degré de bonheur, elle ne parle ni ne fait plus rien par elle-même, mais n'agit que par les mouvemens de ce souverain Monarque, à qui elle se trouve si heureusement assujettie. O mon Dieu ! que l'on voit clairement par là le sujet qu'avait David, et que nous avons tous avec lui, de vous demander ces ailes de colombe, qu'il vous prioit de lui donner, dans l'un des versets de ses psaumes : car, qu'est-ce autre chose ce que je viens de dire, sinon un vol de l'esprit pour s'élever au-dessus de toutes les créatures et de soi-même ? mais un vol tranquille, un vol agréable, un vol sans bruit ?

Quel empire est comparable à celui

d'une ame que Dieu a mise dans un état de voir ainsi au-dessous d'elle toutes les choses du monde , sans être attachée à aucune par affection ? quelle confusion n'a-t-elle point de les avoir autrefois estimées ? quel étonnement ne lui donne point le souvenir de l'aveuglement où elle étoit ? et qui pourroit exprimer combien grande est sa compassion pour ceux qu'elle voit être encore dans la même erreur , principalement si ce sont des personnes d'oraison , et que Dieu favorise de ses graces ? Elle voudroit élever sa voix , et quelquefois elle l'élève en effet pour leur faire connoître leur égarement , et attire ainsi sur elle mille et mille persécutions. On l'accuse de n'être guère humble , de se mêler ainsi d'instruire ceux de qui elle doit apprendre , et particulièrement si c'est une femme. Ainsi , on la condamne , et avec raison , parce que l'on ne sait pas quelle est l'impétuosité du mouvement qui la contraint d'agir de la sorte , sans pouvoir y résister , et ne pas tâcher à détromper ceux qu'elle aime , afin de les délivrer de la servitude où elle s'est vue engagée comme eux , durant si longtemps.

Cette ame a peine alors à comprendre

comment elle a pu faire cas de ce que l'on nomme le point d'honneur ; elle admire que , par une erreur qui n'est pas moins grande que générale , on donne ce nom à des choses si méprisables ; elle voit clairement que le véritable honneur consiste à n'estimer que ce qui mérite de l'être , à ne considérer que comme un néant , et moins encore qu'un néant , tout ce qui prend fin et n'est pas agréable à Dieu ; et elle ne peut , sans se moquer d'elle-même , se souvenir du temps auquel elle faisoit cas des richesses , et en désiroit. Je n'ai jamais eu , graces à Dieu , sujet de me confesser du dernier de ces défauts ; mais je ne suis que trop coupable d'être tombée dans les autres. Que si l'on pouvoit , par le moyen de ces richesses périssables , acheter le bonheur qu'il plaît maintenant à Dieu de me donner , je les priserois extrêmement ; mais je vois , au contraire , qu'un bien si souhaitable ne s'obtient qu'en renonçant à l'amour du bien.

Car , qu'est-ce que l'on acquiert par le moyen des richesses , que l'on recherche avec tant de passion ? est-ce une chose de grande valeur ? est-ce une chose durable ? est-ce une chose qui mérite d'être si

ardemment souhaitée ? N'est-ce pas , au contraire , acheter très-cher de malheureux plaisirs , de fausses joies , et souvent même l'enfer , pour y brûler dans un feu qui ne s'éteindra jamais ? Que de désordres seroient donc bannis du monde , que d'embarras on éviteroit , et combien grande seroit l'amitié qui nous uniroit les uns avec les autres , si chacun s'accordoit à ne considérer l'or et l'argent que comme une terre infructueuse , et si ce misérable intérêt de bien et d'honneur , ne remplissoit plus , comme il fait , tout de confusion et de trouble ? Je suis persuadée que ce seroit un remède à toutes sortes de maux.

Ainsi , quand l'ame est dans l'état dont j'ai parlé , elle connoît la grandeur de l'aveuglement qui nous porte à mettre notre satisfaction en des plaisirs qui ne produisent , même dès cette vie , que des inquiétudes , des peines , et des douleurs ; car , elle ne voit pas seulement les fautes importantes qu'elle commet ; elle discerne jusqu'à ses moindres défauts , fussent-ils plus imperceptibles que les toiles des araignées et que la poussière , parce que rien ne peut se dérober à la lumière de ce divin Soleil , qui

l'éclaire et l'illumine de telle sorte , que quelque soin qu'elle prenne de se purifier , elle se trouve toute pleine d'imperfections et de taches ; de même qu'une eau qui sembloit fort claire avant que le soleil eût paru , se voit mêlée d'infinies impuretés, comme autant d'atômes, aussitôt qu'il a pénétré de ses rayons le vase de cristal qui la renferme. Cette comparaison me semble juste , étant certain qu'avant que l'ame fût dans le ravissement et dans l'extase , elle croyoit travailler de tout son pouvoir à ne point offenser Dieu ; mais le soleil de justice ne lui fait pas plutôt ouvrir les yeux , qu'elle se trouve si défectueuse , qu'elle voudroit les fermer ; ainsi qu'un jeune aiglon qui n'auroit pas encore la vue assez forte pour regarder fixément le soleil ; et elle en voit néanmoins assez , pour connoître qu'elle n'est qu'imperfection et que misère. Alors elle se souvient de ce verset du psaume : *Qui peut , Seigneur , passer pour juste devant vos yeux ?* elle ne sauroit regarder cet être éternel , sans se trouver éblouie de sa lumière , ni se considérer elle-même , sans se trouver toute couverte de fange. Ainsi , de quelque côté que cette ame se tourne ,

elle demeure aveuglée et si épouvantée des merveilles qu'elle voit et de la grandeur infinie de Dieu, qu'elle tombe dans la défaillance. C'est alors qu'elle entre dans une véritable humilité, et ne fait point de scrupule de dire du bien d'elle-même, ni de souffrir que l'on en dise; parce qu'elle sait que c'est au seigneur du jardin, d'en distribuer les fruits à qui bon lui semble; comme appartenant à lui seul; et qu'ainsi n'y ayant aucune part et ne s'en pouvant rien attribuer, si elle dit quelque chose d'elle-même à son avantage, ce n'est que pour être référée à lui et pour sa gloire. Car, comment pourroit-elle l'ignorer, puisqu'elle voit manifestement, que quelque résistance qu'elle y voulût faire, il ne seroit pas en son pouvoir de ne point fermer les yeux à toutes les choses de la terre, et de ne les pas ouvrir à la lumière de la vérité?

CHAPITRE XXI

La Sainte continue et achève de traiter dans ce chapitre de la quatrième manière d'oraison, qui est le ravissement, et des effets qu'elle produit dans les âmes.

Pour achever ce que j'avois commencé de traiter dans le chapitre précédent, je dis, que lorsqu'en cette quatrième manière d'oraison l'âme est dans le ravissement, elle n'a plus besoin de donner son consentement à ce qu'il plaît à Dieu d'ordonner d'elle, parce qu'elle l'a déjà donné; qu'elle s'est dépouillée de sa volonté pour l'en rendre maître; et sait que rien ne se pouvant cacher à sa connoissance, elle ne sauroit le tromper. Ce n'est pas comme ici-bas, où tout étant plein d'artifice, lorsque l'on croit avoir gagné l'amitié d'une personne qui nous en donne des apparences, on trouve que ce n'étoit que dissimulation: et quel moyen de vivre parmi tant de déguisemens et de tromperies si ordinaires dans le monde, principalement lorsque l'intérêt s'y rencontre? Qu'heureuse est une âme à qui

Dieu fait connoître la vérité ! et combien seroit-il plus avantageux aux Rois de posséder ce bonheur , que de commander à tant de provinces ! Quel ordre ne régneroit pas dans leurs états , et quels maux n'empêcheroient-ils pas d'arriver , lorsqu'ils n'appréhenderoient point de perdre , pour l'amour de Dieu , s'il en étoit besoin , l'honneur et la vie ! et combien sont-ils plus obligés que leurs sujets , de préférer sa gloire à la leur propre , puisqu'ils doivent leur servir d'exemple ! Le désir d'augmenter la foi et de retirer les hérétiques de leur erreur , ne devoit-il pas leur faire hasarder mille royaumes s'ils les avoient , pour acquérir des couronnes immortelles , puisqu'il y a tant de différence entre les royaumes temporels et périssables , et ce royaume éternel auquel ils doivent aspirer , que pour peu qu'une ame ait goûté de cette eau céleste , il ne lui reste que du dégoût pour toutes les choses créées ? Et que sera-ce donc lorsqu'elle se trouvera dans le ciel entièrement plongée dans cette mer , que l'on peut nommer un océan de félicité et de gloire ?

« Seigneur , mon Dieu , quand vous
« m'aurez élevée dans une condition qui

« me donneroit droit de publier de si
 « grandes vérités , on ne me croiroit pas
 « plus que plusieurs autres , qui sont
 « plus capables que moi d'en faire cou-
 « noître l'extrême importance ; mais je
 « me satisferois au moins moi-même ; et
 « il me semble que je donnerois de bon
 « cœur ma vie pour un tel sujet. Je
 « n'oserois , néanmoins , répondre de moi ,
 « tant ma faiblesse et ma misère don-
 « nent peu de lieu de se fier à mes
 « paroles , quoique le mouvement qui me
 « pousse à désirer de faire entendre cela
 « à ceux qui gouvernent , soit si violent ,
 « qu'il me dévore et me consume. Tout
 « ce que je puis faire , mon Dieu , est
 « d'avoir recours à vous , pour vous prier
 « de remédier à tant de maux. Vous
 « savez , Seigneur , que je consentirois
 « avec joie d'être privée de toutes les
 « grâces que vous m'avez faites , pourvu
 « que vous me missiez en état de ne vous
 « plus offenser , et de pouvoir inspirer
 « ce sentiment aux rois et aux princes ;
 « parce que s'ils l'avoient , il leur seroit
 « impossible de consentir à tant de maux
 « qui se commettent sous leur autorité ,
 « et de ne pas faire de très-grand biens.
 « Ouvrez leurs yeux , Seigneur , afin

« qu'ils connoissent quels sont leurs de-
« voirs ; et qu'il n'y a rien qu'ils ne soient
« obligés de faire , pour répondre aux
« faveurs dont ils vous sont redevables ,
« et qui sont si grandes , que vous ne les
« élevez pas seulement sur la terre au-
« dessus du reste des autres hommes ,
« mais que , comme on le dit , lors-
« qu'ils passent de ce monde dans un
« autre , vous en donnez des marques
« par des signes qui paroissent dans le
« ciel ; ce qui me feroit souhaiter , mon
« Sauveur , que de même que si cela est
« véritable , il y auroit quelque rapport
« en ce qui se passe en leur mort , et ce
« qui se passa en la vôtre , ils s'effor-
« cassent d'imiter la sainteté de votre
« vie. »

« Mais , ne me trouvez-vous point trop
hardie , mon Père , d'oser parler de la
sorte ? si cela est , déchirez , s'il vous plaît ,
ce papier aussitôt que vous l'aurez lu ;
et excusez la passion avec laquelle je dé-
sirerois de pouvoir contribuer quelque
chose au salut de ces personnes sacrées ,
qui sont les images de Dieu , et pour qui
je le prie sans cesse , puisque cette pas-
sion est si grande , que si je pouvois leur
parler de vive voix , et que je crusse qu'ils

ajouteroient foi à mes paroles, je leur parlerois avec encore avec plus de hardiesse que je ne vous écris ceci. Je souhaiterois même souvent de donner ma vie, pour pouvoir en quelque sorte leur être utile, et je croirois beaucoup gagner en la perdant pour un tel sujet. Car, quel moyen de vivre dans un aussi grand aveuglement et d'aussi grandes ténèbres que sont celles qui couvrent aujourd'hui toute la surface de la terre ?

Lorsqu'une âme est arrivée à l'état que j'ai dit, elle n'a pas seulement les desirs, mais Dieu lui donne la force de passer jusqu'aux effets ; elle ne rencontre aucune occasion de le servir, qu'elle ne s'y porte avec une ardeur extrême, et croit néanmoins ne rien faire ; parce qu'elle voit clairement qu'excepté de plaire à Dieu, tout le reste n'est qu'un néant : mais ma douleur en cela, est que ces occasions de travailler pour le servir, ne s'offrent point aux personnes qui lui sont aussi inutiles que je suis. « Faites-moi la grâce, Seigneur, de pouvoir un jour vous payer au moins quelque obole sur d'aussi grandes sommes que sont celles que je vous dois, et ordonnez de tout le reste comme il vous plaira

« pourvu que je puisse vous rendre quel-
« que service. D'autres femmes vous ont
« témoigné leur amour par des actions
« héroïques , et vous ne m'employez
« point , parce que vous voyez que tout
« ce que je fais , ne consiste qu'en des
« paroles et en des désirs ; et je ne puis
« pas seulement me bien expliquer , à
« cause que peut-être j'en abuserois.
« Jésus , mon Sauveur , qui êtes le sou-
« verain bien , ne tardez pas davantage ,
« s'il vous plaît , à fortifier mon ame ,
« afin de la rendre capable de faire quel-
« que chose pour votre service ; car ,
« quel moyen de souffrir plus long-
« temps de vous tant devoir , sans vous
« rien payer ? Ne permettez pas que
« je me présente toujours ainsi devant
« vous avec les mains vides. Je désire ,
« quoi qu'il m'en coûte , de vous satis-
« faire , et je sais qu'il n'y a point de
« bonnes œuvres que vous laissiez sans
« récompense. Je vous ai donné ma vie ,
« mon honneur et ma volonté ; disposez
« donc de moi selon la vôtre , puisque je
« suis à vous absolument et sans réserve.
« Je sais , Seigneur , que je ne puis rien
« de moi-même ; mais pourvu qu'après
« m'avoir fait la grace de m'attirer à vous ,

« et de me donner la connoissance de la
 « vérité , vous ne vous éloignez point de
 « moi , rien ne me sera impossible ; au
 « lieu que pour peu que vous m'abandon-
 « niez , je me trouverois comme j'étois ,
 « c'est-à-dire dans le chemin de l'enfer. »

Quelle douleur égale celle d'une ame
 qui, après avoir éprouvé un si grand bon-
 heur que celui qui se rencontre dans les
 graces que vous m'avez faites , se voit
 rengagée à traiter avec le monde , à pa-
 roître encore sur le théâtre de la vie
 humaine , qui n'est que désordre et dé-
 réglement , et à employer du temps à
 dormir et à manger pour satisfaire aux
 besoins du corps ! Tout la lasse , tout l'en-
 rume ; et elle ne peut s'affranchir de ces
 peines à cause des chaînes qui l'y re-
 tiennent. C'est alors qu'elle ressent encore
 davantage le poids de la captivité qui l'at-
 tache avec le corps , et la misère de cette
 vie ; elle connoît avec combien de raison
 saint Paul demandoit à Dieu de l'en dé-
 livrer ; elle élève sa voix avec lui , comme
 je l'ai dit ailleurs , pour le prier de la
 mettre en liberté ; et ces paroles sont
 souvent accompagnées de mouvemens si
 violens , qu'il semble qu'elle veuille sortir
 de la prison de son corps , pour aller

chercher cette heureuse liberté qu'elle ne peut trouver étant avec lui ; elle se considère comme un esclave dans une terre étrangère ; et ce qui l'afflige encore davantage , est de ne rencontrer presque personne qui soit pressé du même désir qu'elle , de sortir de cette captivité ; tous , au contraire , si on en excepte un très-petit nombre , souhaitent de vivre.

Que si nous étions détachés de tout , et ne missions point notre contentement dans les choses de la terre , combien le déplaisir de ne pas jouir de la présence de Dieu , diminueroit-il dans notre esprit l'appréhension de la mort , par le désir de jouir dans un autre monde de la véritable vie ! Lorsque je pense qu'ayant si peu de charité , et étant si incertaine de mon bonheur à venir , parce que mes œuvres m'en rendent indigne ; la connaissance que Dieu m'a donnée de ces vérités , me fait souffrir avec tant de peine de me voir encore dans cet exil. Quel a dû être le sentiment des Saints ? quel a été celui de saint Paul , de la Magdelaine , et d'autres qui brûloient comme eux d'un si violent amour de Dieu , que l'on peut dire qu'ils souffroient un continuél martyre ? Il me semble que rien

ne peut en cela me soulager, que de traiter avec des personnes qui ont le cœur plein de ces désirs ; j'entends de désirs accompagnés d'actions, parce que quelques-uns se persuadent aisément, et déclarent qu'ils sont détachés de tout, comme ils devroient l'être en effet, puisque leur profession, et le long-temps qu'il y a que quelques-uns d'eux commencent à marcher dans le chemin de la perfection, les y obligent. Mais une âme éclairée de la lumière de Dieu, connoît aisément, par le peu d'avancement des uns dans la vertu, et le grand progrès qu'y font les autres, la différence qu'il y a entre de simples paroles, ou des paroles dont les actions confirment la vérité.

J'ai fait voir quels sont les effets que produisent les ravissemens qui viennent de l'esprit de Dieu, et je dois ajouter qu'il s'y rencontre du plus ou du moins : car, au commencement, ces effets ne sont pas si grands, et on ne sauroit s'en assurer, à cause qu'ils ne sont pas confirmés par les œuvres ; mais on croît en vertu à mesure que l'on travaille à corriger jusqu'à ses moindres imperfections, que j'ai dit se pouvoir comparer à des toiles d'araignées ; ce qui demande un peu de

temps : et plus l'amour et l'humilité croissent dans l'ame , plus l'odeur des vertus , qui sont ses fleurs , se fait sentir à ceux qui les pratiquent et aux autres. Il est vrai , néanmoins , que Dieu opère quelquefois de telle sorte dans ces ravissemens , que l'ame peut , sans un grand travail , acquérir la perfection. Il faut l'avoir éprouvé pour croire de quelle manière il agit , sans qu'elle puisse , ce me semble , y rien contribuer de sa part ; ce qui n'empêche pas qu'avec son assistance , et avec l'aide des écrits qui traitent de l'oraison , elle n'arrive aussi à un grand détachement , mais ce n'est qu'en plusieurs années et avec beaucoup de travail ; au lieu qu'ici c'est en peu de temps , et sans que nous y contribuions rien , parce qu'il plaît à Notre-Seigneur d'élever tout d'un coup de telle sorte l'ame au-dessus de la terre et l'en rendre la maîtresse , qu'elle la voit sous ses pieds , quoique cette ame ne s'en soit pas rendue plus digne que j'avois fait : ce qui est le plus que l'on puisse dire , puisque l'on ne sauroit moins y contribuer que j'y avois contribué. Que si l'on m'en demande la raison , je n'en sais pas d'autre , sinon , que c'est la volonté

volonté de ce souverain Monarque qui fait tout ce qu'il lui plaît , et qu'ainsi , encore que cette ame ne soit pas disposée par elle-même à recevoir une si grande faveur , il l'y dispose et la lui accorde. Ce n'est donc pas toujours à cause qu'on l'a mérité par le soin qu'on a pris de bien cultiver ce jardin spirituel , que Dieu fait de si grandes graces , quoiqu'il soit certain qu'il ne manque jamais de récompenser très - libéralement ceux qui y travaillent avec grand soin , et qui tâchent de se détacher de l'affection de toutes les créatures ; mais , c'est parce qu'il veut quelquefois faire connoître la grandeur infinie de son pouvoir , en répandant avec tant d'abondance ses faveurs sur la terre de notre cœur , au lieu qu'étant auparavant si ingrate , elle devienne si fertile en bonnes œuvres , qu'il semble que l'on soit désormais incapable de retomber dans les offenses que l'on commettoit contre lui.

Lorsqu'une ame est en cet état , elle connoît si clairement la vérité , et conçoit tant d'amour pour elle , qu'elle considère tout le reste comme un jeu de petits enfans , et entre dans un tel mépris de l'honneur du monde , qu'elle ne peut

voir que comme une chose digne d'être risée , que des personnes graves , des personnes d'oraison et religieuses en tiennent encore quelque compte , sous prétexte que la prudence les oblige d'en user ainsi pour conserver l'autorité du rang dans lequel ils sont , et être ainsi plus utiles aux autres. Cette personne sait très-bien que , si au contraire , ils méprisoient pour l'amour de Dieu l'autorité attachée à leur rang et à leur état , ils profiteroient plus en un jour , qu'ils ne font en dix ans avec le désir de la conserver. Ainsi l'ame se trouve dans un état très-pénible , et marche sans cesse dans un chemin plein de croix ; mais elle y fait un si grand progrès , que lorsque ceux qui ont connoissance de sa vertu croient qu'ils ne se peut rien ajouter , Dieu , qui prend plaisir de la combler de nouvelles graces , la fait passer encore plus avant. Il est l'ame de cette ame ; il en prend un soin tout particulier ; il l'éclaire de ses lumières ; il veille sans cesse sur sa conduite , pour l'empêcher de l'offenser ; il la favorise de ses graces , et l'excite à le servir.

Lorsqu'il eut plu à sa divine Majesté de me faire une si grande faveur , tous mes maux s'évanouirent ; la force qu'il

me donna les dissipa ; et non-seulement je ne recevois plus de préjudice de me trouver dans les occasions , et avec les personnes qui me nuisoient auparavant , mais j'en tirois du profit ; tout me servoit pour admirer encore davantage la grandeur infinie de Dieu , pour l'aimer plus que jamais , et pour mieux connoître les obligations que je lui avois.

Je voyois donc bien que cette force ne venant point de moi , j'en étois redevable à la seule bonté de Dieu ; et depuis qu'il m'a eu favorisée de ces ravissements , elle a toujours été en augmentant ; il m'a tenue par la main pour m'empêcher de retourner en arrière , et je connois manifestement que c'est lui qui agit en moi. Ainsi , je suis persuadée que pourvu qu'une personne à qui il fait de si grandes graces , marche avec humilité et avec crainte ; qu'elle reconnoisse qu'elle ne les tient que de sa seule bonté , et qu'elle n'y a presque rien contribué , elle pourra converser avec qui que ce soit , et en tirer plus de profit que de dommage.

Dieu choisit ainsi certaines ames , les remplit d'une force à laquelle elles n'ont presque point de part , afin de les rendre capables de servir à d'autres , et leur

communiqué alors de grands secrets. Elles ont, dans ces ravissements et dans ces extases, de véritables révélations, des visions merveilleuses, et y reçoivent d'autres faveurs qui augmentent de plus en plus leur humilité, leur force, leur mépris de toutes les choses de la terre, et leur font encore mieux connoître la grandeur des récompenses que Dieu prépare dans un autre monde à ceux qui lui sont fidèles. Je le prie de tout mon cœur que l'extrême libéralité dont il a usé envers une misérable pécheresse, serve à exciter ceux qui liront ceci, de renoncer à tout pour l'amour de lui, en considérant ce que nous devons attendre de son infinie bonté dans une autre vie, puisqu'il nous paye avec tant d'usure, même en celle-ci, les services que nous lui rendons.

CHAPITRE XXII.

Qu'il ne faut pas porter notre esprit à une contemplation trop élevée, si Dieu même ne l'y porte. Erreur où la Sainte dit qu'elle avoit été de n'oser envisager l'humanité de JÉSUS-CHRIST, dans la créance que ce lui étoit un obstacle pour arriver à une oraison plus sublime.

De l'Oraison.

JE remarquerai ici une chose qui me paroît importante, et qui pourra, mon Père, si vous l'approuvez, servir d'un avis utile à quelques personnes. C'est que l'on voit dans certains livres qui traitent de l'oraison, qu'encore qu'une ame ne puisse par elle-même arriver à l'état dont j'ai parlé, à cause que c'est une chose surnaturelle, et que Dieu seul opère en elle, elle pourra y contribuer en élevant avec humilité son esprit au-dessus de toutes les choses créées, après avoir passé plusieurs années dans la vie purgative, et s'être avancée dans l'illumination, qui est un mot que je n'entends pas bien, si ce n'est qu'il signifie que

l'ame ait fait du progrès dans la vertu. Ces livres recommandent expressément de ne se rien imaginer de corporel , et de contempler seulement la divinité , parce que , disent-ils , l'humanité même de JÉSUS-CHRIST , embarrasse ceux qui sont déjà si avancés dans l'oraison , et les empêche d'arriver à une contemplation plus parfaite. Ils allèguent sur cela les paroles de JÉSUS-CHRIST à ses Apôtres , lors de son Ascension dans le ciel avant la venue du Saint-Esprit ; mais il me semble que si les Apôtres eussent cru , dès-lors , aussi fermement qu'ils le crurent après la venue du Saint-Esprit , que JÉSUS-CHRIST étoit Dieu et homme tout ensemble , la vue de son humanité n'auroit pu servir d'obstacle à leur plus sublime contemplation , puisqu'il n'a rien dit de cela à sa sainte Mère , quoiqu'elle l'aimât plus qu'eux tous. Ce qui fait entrer ces contemplatifs dans ce sentiment , c'est qu'il leur semble que comme la contemplation est une chose toute spirituelle , la représentation des corporelles ne sauroit qu'y nuire , et tout que ce qu'on doit tâcher de faire , est de se considérer comme environné de toutes parts , et tout abîmé en lui. Cette dernière

pensée se peut , à mon avis , pratiquer quelquefois utilement ; mais quant à se séparer de JÉSUS-CHRIST , en se séparant de la vue de sa sacrée humanité , et la mettre ainsi au rang de nos misérables corps et du reste des choses créées , c'est ce que je ne saurois du tout souffrir , et je le prie de me faire la grâce de bien m'expliquer sur ce sujet. Je ne prétends pas disputer contre les auteurs de ces livres ; je sais qu'ils sont savans et spirituels , qu'ils ne parlent pas sans savoir sur quoi ils se fondent , et que Dieu se sert de divers moyens pour attirer des ames à lui , comme il lui a plu d'attirer la mienne. Sans m'engager donc à parler de tout le reste , je veux seulement rapporter ici le péril où je me trouvai , pour avoir voulu pratiquer sur ce sujet ce que je trouvois dans ces livres. Je n'ai pas de peine à croire que celui qui sera arrivé à l'oraison d'union sans passer aux ravissemens , aux visions , et autres graces extraordinaires que Dieu fait à quelques ames , estimera ne pouvoir rien faire de mieux que de suivre l'avis porté dans ces livres , ainsi que j'en étois persuadéc. Mais si j'en fusse demeuré là , et n'eusse point changé de sentiment ,

je ne serois jamais arrivée à l'état où il a plu à Dieu de me mettre , parce qu'à mon avis , il y a en cela de la tromperie. Peut-être me trompé-je moi-même , et l'on en pourra juger par ce que je vais dire.

N'ayant point alors de directeur , je croyois que la lecture de ces livres pourroit peu à peu m'instruire ; mais je connus dans la suite que si Dieu ne m'eût lui-même donné de l'intelligence , ils ne m'auroient de guère servi , parce que ce qu'ils m'apprenoient n'étoit presque rien , jusqu'à ce qu'il me l'eût fait comprendre par ma propre expérience. Ainsi je ne savois ce que je faisois ; et quand je commencai à entrer un peu dans l'oraison de quiétude , je tâchois d'éloigner de ma pensée toutes les choses corporelles , et n'osois élever mon ame à Dieu , parce qu'étant toujours si imparfaite , je croyois qu'il y auroit en cela trop de hardiesse. Je sentois , néanmoins , ce me sembloit la présence de Dieu ; en quoi je ne me trompois pas , et faisois tout ce que je pouvois pour ne pas m'éloigner de lui. Comme la satisfaction et l'avantage que l'on croit trouver dans cette manière d'oraison la rendent très-agréable , rien

n'auroit été capable de me faire arrêter mes pensées à l'humanité de Notre-Seigneur, à cause qu'il me paroissoit que ce m'auroit été un obstacle au contentement dont je jouissois. « O Dieu de mon
« ame, JÉSUS-CHRIST crucifié, qui êtes
« mon souverain bien, je ne me souviens
« jamais sans douleur de cette folle ima-
« gination que j'avois alors, parce que
« je ne puis la considérer que comme
« une grande trahison que je vous faisois,
« quoique ce ne fût que par ignorance. »

Lorsque ceci m'arriva, Dieu ne m'avoit point encore donné de ravissements ni de visions, et j'avois toujours eu auparavant une grande dévotion à cette humanité sacrée de Notre-Seigneur. Je ne demeurai guère dans cette erreur, et n'ai jamais cessé depuis de ressentir une grande joie d'être en la présence de JÉSUS-CHRIST, principalement quand je communie, et je voudrois alors toujours avoir quelque-une de ses images devant mes yeux, afin de l'imprimer encore plus fortement dans mon ame. « Est-il possible, ô mon
« Sauveur, qu'il me soit entré dans l'es-
« prit durant seulement une seule heure,
« que vous m'auriez été un obstacle pour
« m'avancer dans la piété ! et quel bien

« ai-je reçu, si ce n'est par vous qui êtes la
« source éternelle de tous les biens ? Je
« ne veux pas croire que j'aie péché en
« cela, ce me seroit une trop grande
« douleur. Je suis persuadée de n'avoir
« failli que par ignorance, et qu'ainsi
« vous voulûtes y remédier par votre
« bonté, en faisant que l'on me tirât de
« cette erreur, et en vous montrant de-
« puis tant de fois à moi, comme je le
« dirai dans la suite, afin de me faire
« encore mieux connoître la grandeur de
« mon aveuglement, et qu'après l'avoir
« dit, comme j'ai fait à tant de personnes,
« je le déclarasse encore ici. J'attribue
« à cette cause ce que la plupart de ceux
« qui arrivent jusqu'à l'oraison d'union
« ne passent pas plus avant, et ne
« jouissent pas d'une grande liberté d'es-
« prit. »

Deux raisons me le font croire, quoi-
que peut-être je me trompe ; mais je
ne dirai rien dont je n'aie l'expérience,
m'étant très-mal trouvée de détourner
ainsi ma vue de l'humanité de JÉSUS-
CHRIST, jusqu'à ce qu'il m'ait fait con-
noître ma faute ; car les contentemens
et les consolations que je recevois n'étoient
que par intervalles, à cause que je ne

me trouvois pas, au sortir de l'oraison, dans la compagnie de JÉSUS-CHRIST, comme j'ai fait depuis, et qu'ainsi je n'avois pas la force qu'il me donne maintenant pour supporter les travaux et les tentations.

La première de ces deux raisons est, qu'il y avoit en cela un défaut d'humilité, quoiqu'il fût si caché que je ne m'en apercevois point. Car qui est celui qui, encore qu'il ait passé toute sa vie en travaux, en pénitences, en prières, et souffert toutes les persécutions imaginables, sera, comme je l'étois, si superbe et si misérable, que de ne pas se trouver trop dignement récompensé, lorsque Notre-Seigneur lui permet d'être avec saint Jean au pied de sa croix ? Quel autre que moi auroit été capable de ne pas se contenter d'une si grande faveur, ainsi que je n'en étois pas alors satisfaite, parce que j'étois si malheureuse que de tourner à ma perte ce qui auroit dû me profiter ?

Que si notre complexion et notre infirmité ne nous permettent pas de considérer ce divin Sauveur dans les tourmens de sa passion, accablé de travaux et de douleurs, persécuté de ceux à qui il avoit fait tant de bien, déchiré de

coups , nageant dans son sang , et abandonné de ses Apôtres , parce que ce nous seroit une peine insupportable ; qui nous empêche de demeurer en sa compagnie depuis qu'il est ressuscité , l'ayant maintenant si près de nous dans l'Eucharistie , plein de gloire , et tel qu'il étoit , lorsqu'avant de monter dans le ciel , il animoit et encourageoit les siens à se rendre dignes de régner un jour éternellement avec lui ? S'il semble , ô mon Sauveur , par la faveur que vous nous faites d'être toujours proche de nous dans ce très-saint et auguste Sacrement , que vous ne puissiez durant un seul moment nous quitter ; comment ai-je pu m'éloigner de vous sous prétexte de vous mieux servir ? Lorsque je vous offensois , je ne vous connoissois pas bien encore ; mais qu'après vous avoir connu , je me sois éloignée de vous dans la créance de prendre un meilleur chemin , c'est ce que je ne puis maintenant comprendre. N'étoit-ce pas , au contraire , m'égarer entièrement ; et cet égarement n'aurait-il pas toujours duré , si vous ne m'eussiez remise par votre bonté dans la bonne voie , et donné sujet de ne rien craindre en me trouvant si proche de vous , parce qu'on

ne peut rien appréhender en la compagnie d'un protecteur tout puissant , et qui est la source de tous les biens ?

Il ne m'est point depuis arrivé de peines que je n'aie souffertes avec joie , me voyant en la compagnie d'un ami si généreux , qu'il ne manque jamais de nous assister , et d'un capitaine si vaillant , qu'il s'expose le premier au péril pour nous en garantir et pour nous sauver. J'ai connu clairement que , pour plaire à Dieu et obtenir de lui de grandes faveurs , il veut que nous les lui demandions et les recevions par JÉSUS-CHRIST son fils Dieu et homme , en qui il a dit qu'il prenoit son bon plaisir. Je l'ai éprouvé diverses fois , Notre-Seigneur me l'a dit lui-même ; et je vois clairement que c'est le chemin que nous devons tenir , et la porte par laquelle nous devons entrer , si nous désirons que sa suprême Majesté nous révèle de grands secrets.

Ainsi , mon Père , quoique vous soyez arrivé au comble de la contemplation , ne prenez point , s'il vous plaît , un autre chemin. On ne s'égare jamais en le suivant ; c'est par ce divin Sauveur que nous devons pratiquer toutes les vertus ; il nous en apprend les moyens , il nous en donne

l'exemple dans sa vie , il en est le parfait modèle ; et que pouvons-nous désirer davantage , que d'avoir toujours à nos côtés un tel ami , qui ne nous abandonne jamais dans les travaux et dans les souffrances , comme font les amis de ce monde ? Heureux donc celui qui l'aime véritablement et se tient toujours auprès de lui ! Ne voyons-nous pas que le glorieux saint Paul avoit continuellement son nom dans la bouche , parce qu'il l'avoit profondément gravé dans le cœur ? et depuis que j'ai connu cette vérité , et considéré avec soin la vie de quelques Saints grands contemplatifs , j'ai remarqué qu'ils n'ont point tenu d'autre chemin. On le voit dans saint François , par l'amour qu'il avoit pour les plaies de ce divin Sauveur ; dans saint Antoine de Padoue , par son affection pour sa sacrée et divine enfance ; dans saint Bernard , par le plaisir qu'il prenoit à considérer sa très-sainte humanité ; dans sainte Catherine de Sienne , par la dévotion qu'elle y avoit , et dans plusieurs Saints dont vous êtes , mon Père , beaucoup mieux instruit que moi.

Je ne doute point qu'il soit bon de détacher sa pensée des choses corpo-

relles , puisque tant de personnes spirituelles le disent ; mais ce ne doit être que lorsque l'on est fort avancé dans l'exercice de l'oraison ; car , il est évident que jusques là il faut chercher le Créateur par les créatures , selon la grace que Notre-Seigneur fait à chacun , dont je n'entreprends point de parler. Ce que je prétends seulement dire , et que je voudrois pouvoir bien expliquer , parce que l'on ne sauroit trop le remarquer , c'est que l'on ne doit point mettre en ce rang la très-sacrée humanité de JÉSUS-CHRIST.

Lorsque Dieu suspend toutes les puissances de l'ame , de la sorte que nous avons vu dans les diverses manières d'oraison dont j'ai traité , il est évident que quand même nous ne le voudrions pas , nous perdons alors cette présence de l'humanité de JÉSUS-CHRIST ; mais nous aurions tort de nous plaindre d'une si heureuse perte , puisque nous acquérons par elle un bonheur encore plus grand que celui qu'il nous paroît avoir perdu. Car l'ame s'occupe alors toute entière à aimer celui que son entendement avoit travaillé à lui faire connoître ; elle aime ce qu'elle ne comprenoit point aupara-

vant , et possède un bien dont elle ne pouvoit jouir qu'en se perdant elle-même , comme je l'ai dit , pour gagner beaucoup plus qu'elle ne perd. Mais que nous employions tous nos efforts pour éloigner de notre vue cette très-sainte humanité de JÉSUS-CHRIST ; c'est ce que je répète encore , ne pouvoir du tout approuver , parce qu'il me semble que c'est marcher en l'air , comme l'on dit d'ordinaire , et sans appui , quoique l'on s'imagine être plein de Dieu.

Puisque nous sommes hommes , il nous importe extrêmement , durant que nous sommes en cette vie , de nous représenter JÉSUS-CHRIST comme homme aussi bien que comme Dieu , qui est l'autre point dont j'ai à parler. Quant au premier , j'avois déjà commencé à dire que l'ame ne peut , sans quelque petit défaut d'humilité , vouloir s'élever plus haut que Notre-Seigneur ne l'élève , en ne se contentant pas de prendre pour sujet de sa méditation , une chose aussi précieuse qu'est l'humanité de JÉSUS-CHRIST , et prétendre de ressembler à Magdelaine , avant que d'avoir travaillé avec Marthe. Que s'il veut , dès le premier jour , lui accorder cette grace , il n'y a point alors sujet de craindre ; mais quant à nous ,

humilions-nous , comme je crois l'avoir déjà dit ; car encore que ce petit défaut d'humilité paroisse n'être presque rien , il peut nous être un grand obstacle pour nous avancer dans la contemplation.

Il faut revenir maintenant à mon second point. Comme nous ne sommes pas des Anges , mais des hommes revêtus d'un corps mortel , nous ne pourrions , sans folie , vouloir passer pour des Anges , tandis que nous sommes encore sur la terre , et aussi enfoncé que je l'étois dans les misères de cette vie. Ainsi , bien que quelquefois notre ame soit pleine de l'esprit de Dieu , que s'élevant au-dessus d'elle-même , elle n'a pas besoin pour se recueillir , de considérer aucune des choses créées , elle en a d'ordinaire besoin pour arrêter ses pensées , et particulièrement dans les peines , les travaux , les persécutions , et les sécheresses qui troublent sa tranquillité et son repos. Car , nous représentant alors que JÉSUS-CHRIST a souffert en qualité d'homme les mêmes peines , nous éprouvons combien son assistance nous est nécessaire ; et il nous sera facile de nous trouver ainsi proche de lui , si nous nous y accoutumons. Il arrivera , néanmoins , peut-

être que l'on ne pourra faire ni l'un ni l'autre de ce que je viens de dire ; et alors on éprouvera quel est l'avantage de ne point rechercher des consolations spirituelles , et qu'au contraire il y en a un très-grand d'être toujours résolu , quoiqu'il arrive , d'embrasser de bon cœur la croix. Notre divin Sauveur ne s'est-il pas vu privé de toute consolation ? et si ses disciples l'ont abandonné dans ses travaux , devons-nous les imiter ? Il s'éloigne et s'approche de nous et élève notre ame au-dessus d'elle-même , selon qu'il juge nous être le plus utile. Tous nos efforts sont vains sans son assistance , et nous n'avons qu'à le laisser faire.

Il se plaît à voir une ame prendre avec tant d'humilité son Fils pour médiateur auprès de lui , que lorsqu'il veut l'élever à un haut degré de contemplation , elle s'en reconnoisse si indigne , qu'elle lui dise avec saint Pierre : *Retirez-vous de moi , Seigneur , car je suis un homme pécheur*. Je l'ai éprouvé , et ce fut la conduite que Dieu a tenue envers moi. D'autres prendront un autre chemin ; tout ce que je puis comprendre de celui-ci , est que cet édifice de l'oraison étant fondé sur l'humilité , plus l'ame s'abaisse ,

plus Dieu l'élève. Je ne me souviens point qu'il m'ait jamais fait aucune de ces graces signalées , dont je parlerai dans la suite , que quand j'étois dans une telle confusion de me voir si imparfaite et si misérable , que je ne savois que devenir ; et c'étoit alors que pour m'aider à me connoître moi-même , il me faisoit entendre des choses que je n'eusse jamais pu m'imaginer.

Je suis persuadée que si dans cette oraison d'union l'ame veut s'efforcer d'y contribuer , quoiqu'il lui paroisse sur l'heure que cela lui sert , elle tombera bientôt , et apprendra , par sa chute , qu'elle avoit bâti sur un mauvais fondement. J'appréhende même beaucoup pour elle , qu'elle n'arrive jamais à la véritable pauvreté d'esprit , qui consiste à ne chercher aucune consolation , non-seulement dans les choses de la terre auxquelles elle doit déjà avoir renoncé , mais dans l'oraison ; à ne mettre sa satisfaction qu'à souffrir pour celui qui a passé pour l'amour de nous toute sa vie dans la souffrance , et à demeurer tranquille dans ses travaux et ses sécheresses , sans s'en inquiéter , quoiqu'elle les sente , ni s'en tourmenter , ainsi que font certaines personnes,

qui s'imaginent que tout est perdu si leur entendement n'agit sans cesse, et si elles n'ont une dévotion sensible, comme si elles pouvoient, par leur travail, mériter un si grand bien. Je ne prétends pas, néanmoins, que l'on manque de faire tout ce que l'on peut pour se tenir en la présence de Dieu; je dis seulement, que quand même on n'auroit pas une seule bonne pensée, il ne faut pas pour cela se désespérer. Car, étant comme nous sommes, des serviteurs inutiles, ne seroit-ce pas nous flatter que de nous croire propres à quelque chose? Dieu veut, pour nous faire connoître notre impuissance, nous rendre semblables à de petits ânes, qui, encore qu'ils aient les yeux bandés, et ne sachent ce qu'ils font, lorsqu'ils tournent la roue de la machine avec laquelle on tire de l'eau, en fournissent plus que le jardinier avec toute sa peine et tout son travail.

On doit marcher sans contrainte dans ce chemin, en s'abandonnant entre les mains de Dieu. S'il veut nous élever aux principales charges de sa maison, et nous honorer de sa confiance, recevons de si grandes faveurs avec joie; sinon, servons-le avec plaisir dans les emplois les plus

bas et les plus vils , sans être si hardis que de nous asseoir aux premières places , ainsi que je l'ai dit ailleurs. Il sait mieux que nous à quoi nous sommes propres : et après lui avoir donné notre volonté , devons - nous prétendre qu'il nous soit permis de nous conduire selon notre fantaisie ? Cela nous seroit moins pardonnable que dans le premier degré d'oraison , et nous nuiroit bien davantage , parce que les biens dont il s'agit sont surnaturels. Un homme qui a mauvaise voix , peut-il , par les efforts qu'il fait pour chanter , la rendre bonne ? Et s'il l'a bonne naturellement , quel besoin a-t-il de se tourmenter ? Nous pouvons bien prier Dieu de nous favoriser de ses grâces ; mais avec soumission et confiance en sa bonté. Puisqu'il nous permet d'être aux pieds de JÉSUS - CHRIST , tâchons de n'en point partir ; demeurons-y en quelque manière que ce soit , à l'imitation de la Magdelaine ; et quand notre ame sera plus forte , il la conduira dans le désert.

C'est , mon Père , ce que je vous conseille de faire , jusqu'à ce que vous ayez trouvé quelqu'un qui en soit plus instruit que moi et qui en ait plus d'expérience. Mais si ce sont des personnes qui ne

fassent que de commencer à goûter les douceurs qui se rencontrent dans l'oraison , ne les croyez pas , parce qu'elles se persuadent qu'il leur est avantageux de contribuer quelque chose pour se les procurer. O que Dieu , quand il lui plaît , fait , sans ces petits secours , voir manifestement sa puissance ! quoique nous puissions faire , et quelque résistance que nous y apportions , il enlève notre ame comme un géant enlèveroit une paille. Que s'il vouloit qu'un crapaud volât , peut-on croire qu'il attendroit que cet animal prît par lui-même l'essor pour s'élever vers le ciel ? et n'est-il pas encore plus difficile à notre esprit de réussir sans l'assistance de Dieu dans une chose si surnaturelle , étant comme il est , tout chargé de terre et arrêté par mille et mille autres obstacles ? car bien qu'il soit par sa nature plus capable de voler que le crapaud , le péché l'a tellement enfoncé dans la fange , qu'il lui a fait perdre cet avantage.

Je finirai ceci en disant que toutes les fois que nous pensons à JÉSUS-CHRIST , nous devons nous représenter quel est l'amour qui l'a porté à nous faire tant de graces , et combien grand est celui

que son Père éternel nous a témoigné, en nous en donnant un tel gage qu'est celui de nous avoir donné son propre Fils ; car l'amour attire l'amour. Ainsi , quoique nous ne fassions que de commencer et soyons de grands pécheurs , nous devons nous efforcer d'avoir toujours devant les yeux ce que je viens de dire , afin de nous exciter à aimer Dieu , puisque s'il nous fait une fois la grace de nous imprimer cela dans le cœur , nous nous verrons bientôt en état de ne rien trouver de difficile pour son service. Je le prie de vouloir, par l'amour qu'il a pour nous , et par celui que son glorieux Fils nous a témoigné aux dépens de sa propre vie , nous remplir de cette sainte ardeur qu'il sait nous être si nécessaire.

Je voudrois bien , mon Père , vous demander d'où vient qu'après que Dieu a fait une si grande faveur à une ame , que de la mettre dans une parfaite contemplation , il ne lui donne pas aussitôt toutes les vertus , comme apparemment elle auroit sujet de l'espérer , puisqu'il semble qu'une grace si extraordinaire qu'est celle des ravissemens , doit la détacher de tous les sentimens de la terre , et peut la sanctifier en un moment ?

J'avoue que j'en ignore la raison ; mais je sais bien qu'il y a de la différence entre la force que donnent au commencement ces ravissemens , lorsqu'ils ne durent qu'un clin-d'œil et ne se sentent que par les effets , et entre la force que l'ame en reçoit lorsqu'ils durent beaucoup plus. J'ai souvent pensé que cette différence peut procéder de ce que l'ame ne s'abandonne entièrement à Dieu qu'à mesure qu'il l'y pousse , ainsi qu'il opéra si promptement cet effet dans la Magdelaine ; qu'il agit dans les personnes conformément à la manière dont elles le laissent disposer d'elles , et que nous devons croire que même dès cette vie , il nous récompense au centuple de ce que nous faisons par le désir de lui plaire.

Cette comparaison m'est aussi venue dans l'esprit ; que ces graces si extraordinaires sont comme une excellente viande que Dieu donne à ceux qui s'avancent le plus dans son service ; que celles qui n'en mangent qu'un peu , ne conservent que durant un peu de temps le goût d'un mets si agréable ; que ceux qui en mangent davantage s'en nourrissent ; que ceux qui en mangent beaucoup en
tirent

tirent de la vigueur et de la force ; et que l'on peut tant manger de cette divine viande qui donne la vie , qu'elle fait par l'avantage que l'on en recoit , mépriser toutes les autres ; le plaisir que l'on y trouve étant si grand , que l'on ne voudroit pour rien du monde , perdre par le mélange d'une autre nourriture , le goût d'une viande si délicieuse à l'ame. Ne voit-on pas que l'on ne profite pas tant en un jour qu'en plusieurs dans la compagnie d'un Saint ; mais qu'en y demeurant long-temps , on peut , avec l'assistance de Dieu se rendre semblable à lui ? Enfin , tout dépend de ce souverain Maître de nos cœurs ; il favorise de ses graces qui il lui plaît et quand il lui plaît ; mais il importe extrêmement à ceux qui commencent à en recevoir , d'en faire l'estime qu'elles méritent , et de prendre une ferme résolution de se détacher entièrement de toutes choses.

Il me paroît aussi que Dieu , pour augmenter l'amour de ceux qui l'aiment , en se faisant voir à eux dans sa majesté et dans sa gloire , et ranimer leur espérance des faveurs qu'il leur veut faire , laquelle étoit comme morte , les fait jouir de cet inconcevable plaisir , et semble

leur dire : ouvrez les yeux et regardez ; ce que vous voyez n'est qu'une goutte de cet océan des biens infinis dont je suis la source. Ce qui montre qu'il n'y a rien qu'il ne veuille faire pour ceux qui l'aiment ; et lorsqu'ils reçoivent ses graces comme ils doivent , il ne les en honore pas seulement , mais il se donne lui-même à eux ; car il aime ceux qui l'aiment ; eh ! qui mérite tant que lui d'être infiniment aimé ? quel ami lui est comparable ?

« Dieu de mon ame , qui me donnera
« des paroles pour faire entendre quelles
« sont vos libéralités envers ceux qui met-
« tent toute leur confiance en vous , et
« ce que perdent au contraire , ceux qui
« étant arrivés à un état aussi heureux que
« celui dont j'ai parlé , demeurent encore
« attachés à eux-mêmes ? Ne permettez
« pas , mon Sauveur , qu'un si grand mal-
« heur m'arrive , après la grace que vous
« m'avez faite de me vouloir honorer de
« votre présence , et comme prendre quel-
« que repos dans une ame aussi indigne
« qu'est la mienne de vous recevoir. »

Je vous supplie encore , mon Père , que si vous conférez de ce que je vous ai écrit touchant l'oraison , avec des per-

sonnes spirituelles , de prendre garde qu'elles le soient véritablement , parce que si elles ne connoissent en cela qu'une seule voie , et qu'elles soient demeurées à moitié chemin , elles ne pourront en bien juger. Il y en a que Dieu élève bientôt à un état fort sublime , et il leur paroît alors que les autres pourront , aussi facilement qu'eux , y arriver sans se servir de l'entendement et de la considération des choses corporelles. Ainsi ils font que ces ames demeurent sèches et arides ; et d'autres se trouvant avoir un peu d'oraison de quiétude , s'imaginent de pouvoir aussitôt passer aux manières d'oraison plus sublimes ; ce qui les fait reculer au lieu d'avancer , et montre que l'on a besoin en toutes choses de discrétion et d'expérience. Dieu veuille , s'il lui plaît , nous les donner !



CHAPITRE XXIII.

La Sainte reprend le discours de la suite de sa vie. Avantage qu'elle reçoit des excellens avis d'un gentilhomme de très-grande vertu , et de la conduite d'un Père de la compagnie de Jésus , à qui elle fit une confession générale,

JE reviens maintenant à cet endroit de ma vie où j'en étois demeurée , et je crains que cette interruption n'ait trop duré ; mais je l'ai crue à propos pour mieux faire entendre la suite. C'est donc ici une nouvelle relation d'une vie toute nouvelle. On peut dire que jusques-là je vivois de ma propre vie ; mais depuis ce que j'ai rapporté des graces que Dieu m'a faites dans l'oraison , il me paroît que c'est Dieu qui a vécu en moi , parce que je ne puis douter qu'il m'auroit autrement été impossible de renoncer si promptement à tant de mauvaises habitudes. Qu'il soit loué à jamais , de m'avoir ainsi délivrée de moi-même.

Lorsque je commençai , comme je l'ai dit, à fuir les occasions de lui déplaire ,

et à m'appliquer davantage à l'oraison , il commença à me favoriser de ses graces si extraordinaires ; et il me paroissoit qu'il vouloit que je désirasse de les recevoir. Il me donnoit plus fréquemment l'oraison de quiétude , et souvent celle d'union qui duroit beaucoup.

Comme dans ce même temps le démon avoit trompé des femmes par de grandes illusions , je commençai à appréhender que cet extrême contentement dont je jouissois dans l'oraison n'en fût une ; et je ne pouvois , d'un autre côté , douter qu'il ne vînt de Dieu , parce qu'au sortir de la prière , je me trouvois meilleure et plus forte qu'auparavant ; mais il ne m'arrivoit pas plutôt quelque distraction , que je recommençois de craindre que ce ne fût le démon qui vouloit me faire croire qu'il m'étoit avantageux de ne me point servir de l'entendement ; afin de me porter , par cet artifice , à abandonner l'oraison mentale , et m'empêcher de penser à la passion de Notre-Seigneur ; en quoi mon peu de lumière me persuadoit que j'aurois plus perdu que je ne gagnois dans une oraison plus sublime. Dieu voulant alors éclairer mes ténèbres afin que je ne l'offensasse plus , et me faire con-

noître combien je lui étois redevable , cette crainte s'augmenta de telle sorte , qu'elle m'obligea de rechercher avec soin des personnes spirituelles à qui j'en pusse parler. J'en connoissois déjà quelques-unes ; car j'avois su qu'il étoit arrivé des Pères de la compagnie de Jésus , auxquels j'étois fort affectionnée sans en connoître néanmoins aucun , mais seulement sur ce que l'on m'avoit dit de leur façon de vivre et de leur manière d'oraison ; mais je ne me trouvois pas digne de leur parler , ni ne me sentois pas la force d'exécuter ce qu'ils m'ordonneroient ; ce qui augmentoit encore mon appréhension et ma peine , parce qu'il me sembloit qu'étant telle que j'étois , il n'y avoit guère d'apparence de traiter avec eux.

Ces appréhensions et ces peines continuèrent durant quelque temps ; mais enfin , après tant de combats qui se passèrent dans mon esprit , je résolus , pour ne rien oublier de ce qui dépendoit de moi , afin de ne point offenser Dieu , de parler à quelque personne spirituelle de la manière de mon oraison , pour connoître par son moyen s'il y avoit de l'erreur , à cause , comme je l'ai dit , que ma foiblesse me donnoit sujet de craindre.

Mais quelle tromperie , mon Dieu , peut-être plus grande que de s'éloigner comme je faisois , de ce qui est excellent par le désir d'être meilleure !

Ce que je ne pouvois gagner de moi-même de faire une chose qui m'auroit été si utile , montre combien grands sont les efforts du démon , pour empêcher ceux qui commencent à embrasser la vertu , de communiquer avec des serviteurs de Dieu , parce qu'il sait que rien ne leur est si avantageux. Ainsi , je ne pouvois m'y résoudre ; j'attendois que je fusse meilleure , de même que quand je cessai de faire oraison ; et j'en serois peut-être toujours demeurée là , étant si avant engagée dans des choses qui , bien que mauvaises en effet , me paroissent si peu importantes , que je n'aurois jamais compris combien elles m'étoient préjudiciables si on ne me l'eût fait connoître , et donné la main pour m'aider à me relever. Soyez béni à jamais , mon Sauveur , d'avoir été le premier qui me secourûtes dans ce besoin.

Quand je vis que plus je m'avançois dans l'oraison , et plus ma crainte augmentoit , je crus qu'il y avoit en cela quelque grand bien , ou quelque grand

nal. Car je connoissois clairement que c'étoit une chose surnaturelle, parce que je ne pouvois nî résister à ces mouvemens, ni les avoir quand je l'aurois voulu. Ainsi, je pensois que le mieux que je pouvois faire pour n'avoir rien sur ma conscience, étoit d'éviter toutes les occasions d'offenser Dieu, quand ce ne seroit qu'en des choses vénielles, puisque si ce qui se passoit en moi venoit de son esprit, je profiterois beaucoup de cette conduite, et que si c'étoit une tentation du démon, lui seul y perdrait et non pas moi. Après avoir pris cette résolution, je priois continuellement Notre-Seigneur de m'assister; et quelques jours s'étant passés de la sorte, je reconnus que je n'étois pas assez forte par moi-même pour arriver sans aide à une si grande perfection, à cause de la peine que me donnoient certaines choses, qui bien qu'elles ne fussent pas fort mauvaises en elles-mêmes, étoient capables de ruiner tout ce que je faisais de bien.

Lorsque j'étois dans ces pensées, j'appris qu'il y avoit en ce lieu là un Prêtre savant, et dont Notre-Seigneur commençoit à faire éclater la vertu et la sainteté. Je désirai de le voir, et employai pour

cela un gentilhomme éminent en vertu , qui demouroit aussi au même lieu. Il est marié ; mais cet engagement n'empêche pas que sa vie ne soit exemplaire , sa bonté si grande , sa charité si ardente , et son oraison si sublime , qu'on peut dire qu'il est admirable en tout , et il est aimé et révééré avec raison de tout le monde , à cause des avantages que plusieurs ames ont reçu par son moyen. Car les talens dont Dieu l'a favorisé , sont tels , qu'encore que sa condition ne paroisse pas favorable pour les employer , ils ne sauroient demeurer inutiles. Il a extrêmement de l'esprit ; il n'y a rien dont il ne soit capable ; sa conversation est si douce et si agréable , que se trouvant jointe à une vie si sainte , il gagne le cœur de tous ceux avec qui il traite , et il ne s'en sert que pour les servir , n'ayant point d'autre plaisir que d'obliger ceux à qui son assistance peut être utile. Je pense avoir sujet de croire que ce saint gentilhomme fut , par sa sage conduite , l'une des premières causes de mon salut ; et je ne saurois trop admirer l'excès d'humilité qui lui fit désirer de me voir. Il y avoit près de quarante ans qu'il s'occupoit à l'oraison , et vivoit dans toute la

perfection que son état pouvoit porter. Sa femme, qui étoit aussi une grande servante de Dieu, étoit si charitable, qu'elle n'avoit garde de le détourner de faire de bonnes œuvres ; et elle témoignoit en tout être si digne de lui, qu'il paroissoit que c'étoit un présent qu'il avoit reçu de la main de Dieu. Il y avoit alliance entre leurs parens et les miens, et ils avoient une étroite liaison avec un autre gentilhomme aussi très-vertueux, qui avoit épousé une de mes cousines, et qui étoit fort ami de l'Ecclésiastique dont j'ai parlé. Ce fut par son moyen que ce bon Prêtre me vint voir, et je me trouvai dans une très-grande confusion devant un homme si saint. Je lui déclarai l'état de mon ame et de mon oraison, et voulus me confesser à lui, et le prendre pour mon directeur ; mais il s'en excusa sur ses occupations, qui étoient en effet très-grandes. Comme il jugeoit de moi par mon oraison, il me crut beaucoup plus forte que je n'étois, et telle que j'aurois dû être. Ainsi, il voulut me porter tout d'un coup à une si grande perfection, que je n'offensasse Dieu en aucune sorte. Cette proposition de renoncer sans différer à de petites choses, dont je ne me sentois pas avoir

la force de me dégager tout à fait si promptement , m'affligea. Il me parut que ce qu'il estimoit pouvoir se faire à l'heure même , avoit besoin de plus de temps. Et enfin , je reconnus que les moyens qu'il me proposoit ne m'étoient pas propres , et n'étoient bons que pour des personnes plus parfaites que je n'étois , puisqu'encore que Dieu me favorisât de tant de graces , je n'étois que dans les commencemens de la vertu et des mortifications ; et je suis persuadée que si j'eusse continué de communiquer avec lui , il n'eût jamais remédié à mes maux , parce que ma douleur de ne pas faire ce qu'il me conseilloit , et de ne le pouvoir , ce me sembloit , étoit si grande , qu'elle m'auroit fait tout abandonner et jeter dans le désespoir. Sur quoi j'admire quelquefois , comment il peut se faire que cet état Ecclésiastique , ayant une grace si particulière pour commencer à avancer les âmes dans la piété , Dieu ne permit pas qu'il connût l'état de la mienne , et refusât de se charger de ma conduite. Mais je vois bien , maintenant , que ce fut pour mon plus grand bien , et afin de me donner la connoissance de personnes aussi saintes que sont ceux de la compagnie de Jésus.

Ce saint gentilhomme dont j'ai premièrement parlé, me promit alors de venir quelquefois me voir, et fit paroître par là combien grande étoit son humilité, de vouloir bien traiter avec une personne aussi imparfaite que j'étois. Il commença par m'encourager et me dire que je ne devois pas m'imaginer de pouvoir tout faire en un jour, mais que Dieu me détacheroit peu à peu des choses auxquelles il me falloit encore renoncer ; comme il le savoit par expérience, ayant passé quelques années sans pouvoir se dégager de quelques-unes, quoiqu'elles parussent fort légères. O humilité ! quel bien ne produisez-vous pas dans une ame où vous établissez votre demeure, et quel avantage ne recoit-on pas de s'approcher de ceux qui sont humbles ! Ce Saint, car je pense pouvoir, avec raison, le nommer ainsi ; pour me soulager dans mes peines me racontoit de lui-même certaines choses que son humilité lui persuadoit être en lui de grandes foiblesses ; comme en effet, c'en auroit été en moi dans la profession religieuse que j'avois embrassée ; mais qui dans celle où il se trouvoit, ne pouvoient passer pour des fautes ni pour des imperfections.

Ce n'est pas sans sujet que je m'étends sur ces particularités , parce que l'on ne sauroit croire , sans l'avoir éprouvé , combien elles sont importantes pour commencer de profiter à une ame , et lui montrer , même avant qu'elle ait des ailes , de quelle manière il faut voler. J'espère , mon Père , de la bonté de Dieu , que vous vous servirez avantageusement de voir que tout mon bonheur vient de l'humilité et de la charité avec laquelle ce saint gentilhomme remédia à mes imperfections , en souffrant avec tant de patience que je ne m'en corrigeasse pas aussitôt entièrement. Il agissoit avec une extrême discrétion , se contentoit de me faire avancer peu à peu , et m'instruisoit des moyens de surmonter et de vaincre les démons. Je conçus une si grande affection pour lui , que nul autre contentement n'égalait en moi celui que je recevois de ses visites ; mais elles étoient rares , et je ne pouvois , sans beaucoup de peine , voir qu'elles le fussent plus qu'à l'ordinaire , parce que je croyois que mes péchés en étoient la cause.

Lorsque je lui eus fait connoître mes grandes imperfections , qui étoient peut-être des péchés , quoique je fusse moins

Je lus des livres qui parlent de l'oraison , pour voir ce qui se passoit dans la mienne , et je trouvai dans l'un , qui porte pour titre : l'Echelle de la montagne , à l'endroit où il parle de l'union de l'ame avec Dieu , toutes les marques de ce que je disois si souvent , que je ne pouvois penser à rien lorsque j'étois dans cette manière d'oraison ; je marquai ces endroits dans le livre , et les donnai à ce gentilhomme , afin que lui et ce saint Ecclésiastique , après les avoir considérés , me dissent s'ils étoient d'avis que j'abandonnasse entièrement l'oraison ; puisqu'au lieu d'en profiter , après m'y être occupée durant près de vingt ans , je me trouvois toujours dans le péril et trompée par les illusions du démon. Ce m'étoit , toutefois , une grande peine de penser à la quitter , quand je me souvenois de l'état déplorable où je m'étois vue lorsque j'avois cessé de la faire. Ainsi , de quelque côté que je me tournasse , ce n'étoit pour moi que des sujets de douleur ; et j'étois comme une personne qui se trouvant au milieu d'une rivière , prête à se noyer , ne voit point de lieu où elle puisse aborder qui ne soit également dangereux. On peut juger par-là combien grande étoit

souffrir. Je n'entends pas parler , en ceci , de ce que je leur disois en confession ; mais je dis seulement que , comme je leur rendois compte de mes peines afin de tirer d'eux quelque lumière , et n'osois rien cacher à des personnes pour qui j'avois tant de confiance et tant de respect , il me semble qu'ils auroient dû m'en conserver le secret. J'estime donc que l'on doit agir avec grande discrétion dans la conduite des femmes , en les encourageant et en attendant le temps que Notre-Seigneur les assiste , ainsi qu'il m'a assistée. Car étant dans la crainte où j'étois , et travaillée outre cela de grands maux de cœur , ce manque de secret m'auroit pu être préjudiciable , et je ne saurois assez m'étonner qu'il ne l'ait pas beaucoup été.

Après avoir mis ce livre entre les mains de ce gentilhomme , je lui fis une révélation si exacte de ma vie et de mes péchés , qu'encore que je ne pusse me confesser à lui , parce qu'il étoit séculier , je ne laissai pas de lui donner une connoissance très-particulière de ma misère. Il conféra ensuite avec ce bon Ecclesiastique ; tous deux examinèrent avec une très-grande charité ce qui me regar-

doit ; et pendant quelques jours que cela dura , je faisois de mon côté beaucoup de prières , j'employois beaucoup de personnes pour me recommander à Dieu , et je souffrois beaucoup en attendant la réponse que l'on me rendroit. Enfin , elle fut qu'ils croyoient que ce qui se passoit en moi venoit du démon , et qu'ils me conseilloyent de faire prier quelqu'un des Pères de la compagnie de Jésus , qui avoient une grande expérience dans les choses spirituelles , de me venir voir ; de lui rendre compte , dans une confession générale , de toute ma vie et de mes inclinations , avec le plus de clarté que je pourrois , afin d'augmenter encore sa lumière par celle que donne ce Sacrement , et d'exécuter ponctuellement ce qu'il m'ordonneroit , parce que dans le péril où j'étois j'avois besoin d'un bon guide pour me conduire. Cette réponse me donna une telle crainte , et me mit dans une si grande peine , que tout ce que je pouvois faire , c'étoit de répandre des larmes. Lorsque j'étois dans un tel accablement de douleur et que je ne savois que devenir , je trouvois dans un livre , que j'ai sujet de croire que Dieu me fit tomber entre les mains , ces paroles de

saint Paul : *Que Dieu est fidelle , et ne permet jamais que ceux qui l'aiment soient trompés par le démon.* Cela me consola beaucoup ; et je travaillai ensuite à écrire ma confession avec toute l'exactitude et la clarté qu'il me fut possible , sans rien oublier , autant que je puis m'en souvenir , de tout le mal et tout le bien que j'avois fait. Après avoir achevé , ce me fut une très - grande affliction de trouver d'un côté tant de péchés , et de l'autre presque rien de bon ; et ce ne m'étoit pas , d'ailleurs , une petite peine , que l'ont vît dans notre maison , que je traitasse avec des personnes aussi saintes que sont ceux de cette compagnie , parce que la connoissance que j'avois de ma foiblesse , me donnoit de la défiance de moi-même , et que je jugeois assez que cette action que je faisois , m'obligeoit à me corriger de mes défauts et à renoncer à mes divertissemens ; puisqu'autrement , au lieu de tirer de l'avantage de la conduite où je m'engageois , j'en deviendrois encore pire. Ainsi , je priai la Sacristine et la Portière de n'en parler à personne. Mais cette précaution me fut inutile , parce que lorsque l'on vint m'appeler , il se rencontra à la porte une

Religieuse, qui le publia dans tout le couvent. Ce qui fait voir que le diable ne manque jamais de traverser, autant qu'il peut, les bons desseins de ceux qui veulent s'approcher de Dieu.

Après que j'eus donné connoissance de toute ma vie et du fond de mon ame à ce bon Religieux, qui étoit fort sage et fort éclairé, il me rassura dans mes craintes, en me disant : qu'il voyoit manifestement que ce qui se passoit en moi venoit de l'esprit de Dieu, mais qu'il falloit corriger les défauts qui se rencontroient dans mon oraison, parce que je ne l'avois pas établie sur un bon fondement, n'ayant pas commencé par pratiquer la mortification ; en quoi il disoit si vrai, qu'à peine j'en connoissois le nom. Il ajouta que je devois bien me garder de ne jamais abandonner l'oraison, mais au contraire, m'efforcer de m'y appliquer de plus en plus, puisque Dieu m'y favorisoit de tant de graces, et qu'il vouloit peut-être, par mon moyen, en faire aussi à beaucoup d'autres. La suite a fait voir qu'il sembloit être animé d'un esprit de prophétie, et que le Saint-Esprit parlât par sa bouche pour mon salut, de même que dans ce qu'il me dit, que

je ne pourrois , sans me rendre très-coupable , manquer de répondre aux graces que je recevois de Dieu. Plus ces paroles me faisoient d'impression , plus je me trouvois confondue d'avoir été jusqu'alors si imparfaite ; et la manière dont il me conduisit me fut si avantageuse , que je paroissais entièrement changée. Ce qui montre combien est importante la connoissance de ce qui se passe dans les ames. Il me dit ensuite de prendre chaque jour , pour sujet de mon oraison , un mystère de la passion , de tâcher d'en profiter , de ne penser qu'à l'humanité de JÉSUS-CHRIST , et de résister , autant que je le pourrois , à ces goûts et à ces douceurs qui me donnoient tant de plaisir dans l'oraison , jusqu'à ce qu'il m'ordonnât autre chose. Ainsi , il me laissa consolée et fortifiée , et Notre-Seigneur l'assista et moi aussi , pour lui faire connoître l'état de mon ame , et de quelle manière il devoit me conduire. Je résolus de pratiquer exactement ce qu'il m'ordonnoit , et je l'ai exécuté jusqu'ici. Je ne saurois trop remercier Dieu de la grace qu'il m'a faite d'obéir , quoiqu'imparfaitement , à mes Confesseurs ses bons serviteurs ,

qui ont presque toujours été de la compagnie de Jésus, et l'on verra, dans le chapitre suivant, le profit que je commençai à tirer de cette conduite.



CHAPITRE XXIV.

La Sainte ayant, par le conseil de son Confesseur, demandé à Dieu, dans l'oraison, de l'assister pour le contenter en tout, elle tombe en extase. Dieu lui parle pour la première fois, et lui change, en un moment, tellement le cœur, qu'elle se détache de toutes les affections, qui, bien qu'elles lui parussent innocentes; lui étoient fort préjudiciables.

APRÈS cette confession générale, je me trouvai si soumise à tout ce que l'on pouvoit désirer de moi, que rien ne me paroissoit difficile; et je commençai à changer en beaucoup de choses, quoique mon Confesseur ne m'en pressât pas, et ne témoignât pas d'en tenir grand compte. Je m'y trouvois d'autant plus portée, que l'amour de Dieu étoit la voie par laquelle il me conduisoit, et que, sans user de contrainte, il me fai-

soit connoître que je ne devois point espérer de récompense , si je n'agissois , en cela , avec liberté , et si je ne m'en rendois digne par mon amour pour sa divine Majesté. Je fis ainsi , durant plus de deux mois , tout ce que je pus pour ne point goûter la douceur des faveurs que Dieu me faisoit : et comme il commençoit à me donner le courage de surmonter les difficultés que les personnes qui me connoissoient , et particulièrement les Religieuses de notre monastère , me croyoient , avec raison , incapable de vaincre , elles remarquoient en moi un grand changement ; quoique l'habit que je portois , et la profession que j'avois embrassée , m'obligeassent à faire encore davantage. Cette manière d'agir , opposée à l'amour-propre , m'obtint de Dieu une connoissance que je n'avois point encore eue. Car , au lieu qu'auparavant il me sembloit que , pour recevoir de lui des faveurs dans l'oraison , il falloit que je me retirasse en quelque lieu à l'écart , et que je n'osois presque me remuer , je vis que cela m'étoit fort inutile , puisque , lorsque je faisois de plus grands efforts pour résister à ces douceurs , Notre-Seigneur m'en donnoit en telle abon-

dance , et me faisoit si clairement voir sa gloire , que je m'en trouvois comme toute environnée , sans que je pusse , par toute ma résistance , m'empêcher de l'être. Plus je me travaillois pour cela , et plus , durant ces deux mois , il redoubloit vers moi ses faveurs , et me donnoit une plus claire connoissance qu'il n'avoit encore fait de ses divines perfections , afin de m'apprendre qu'il n'étoit pas en mon pouvoir de lui résister.

Je recommençai à m'affectionner à la sacrée humanité de Notre-Seigneur , à établir mon oraison sur un fondement solide , et à pratiquer davantage la pénitence , dont je m'étois relâchée à cause de mes grandes infirmités. Ce saint homme qui me confessoit , me dit qu'il y avoit certaines austérités qui ne pouvoient pas nuire à ma santé , et que Dieu ne m'envoyoit peut-être tant de maladies , que parce que , voyant que je ne faisois point de pénitence , il vouloit lui-même m'en imposer. Il m'ordonna ensuite de certaines mortifications , que mon naturel ne me rendoit pas fort agréables ; mais je les pratiquois toutes , parce qu'il me sembloit que Dieu me l'ordonnoit par sa bouche ,

bouche , et qu'il lui faisoit la grace de me conduire d'une telle manière que je me trouvois disposée à lui obéir. Quelque petites que fussent les offenses que je commettois alors envers Dieu , je les ressentais beaucoup , et pour peu que j'eusse quelque chose de superflu , je ne pouvois plus me recueillir. Je priois ardemment Dieu de m'assister , et de ne pas permettre que , traitant avec ses serviteurs , je tournasse la tête en arrière ; ce qui me paroissoit un grand péché , parce qu'il seroit cause que l'on auroit moins d'estime pour eux.

En ce même temps , le père François qui , étant duc de Gandie , avoit tout abandonné pour entrer dans la Compagnie de Jésus , arriva , et mon Confesseur et ce gentilhomme dont j'ai parlé , l'engagèrent à venir me voir. Il étoit fort éclairé , et Dieu , comme pour le récompenser dès cette vie de ce qu'il avoit tout quitté pour le servir , lui faisoit des graces toutes particulières. Je lui rendis compte de mon oraison , et après qu'il eut appris de ma bouche l'état de mon ame , il me dit que ce qui se passoit en moi venoit de l'esprit de Dieu ; qu'il ne trouvoit rien à redire à ce que

j'avois fait jusqu'alors , mais qu'il ne croyoit pas que je dusse résister davantage ; qu'il falloit toujours commencer mon oraison par me représenter un mystère de la passion ; et que , si Notre-Seigneur élevoit mon esprit à quelque chose de plus sublime , sans que j'y contribuassey en rien , je ne résistasse pas davantage , et m'abandonnasse à sa conduite. Un conseil si salutaire fit voir quelle étoit sa capacité et son expérience en semblables choses ; et je demeurai fort consolée. Ce bon gentilhomme ne le fut pas moins des sentimens de ce grand serviteur de Dieu , qui continuoit toujours de m'assister et de me donner des avis fort salutaires.

Incontinent après , on envoya ce bon Religieux en un autre lieu ; et cet éloignement me fut très-sensible, parce que , ne croyant pas pouvoir trouver un autre directeur semblable à lui , je craignois de retomber dans le même état où j'étois auparavant que de l'avoir connu. Mon ame se trouvoit comme seule dans un désert , sans consolation , et au milieu de tant d'appréhensions et de craintes , que je ne savois à quoi me résoudre. Une de mes parentes obtint de mes Su-

périeurs la permission de me mener chez elle ; et je n'y fus pas plutôt que je tâchai d'avoir un Confesseur de cette Compagnie. Notre-Seigneur permit que je me liasse d'amitié avec une dame , veuve , de grande qualité , et fort exercée dans l'oraison , qui communiquoit beaucoup avec ces Pères. Leur maison étoit proche de la sienne : j'eus beaucoup de joie de la facilité que cette rencontre me donnoit de traiter avec eux ; ce que j'entendois dire de la sainteté de leur conduite me touchant de telle sorte , que je m'apercevois sensiblement que j'en profitois.

Cette dame me donna pour Confesseur son directeur , et il commença à me conduire d'une manière plus parfaite. Il me dit qu'il n'y avoit rien que je ne dusse faire pour contenter Dieu entièrement ; mais il me le disoit avec beaucoup de douceur , parce qu'il voyoit que j'étois encore foible et d'un naturel très-tendre , particulièrement en ce qui regardoit quelques amitiés dans lesquelles , bien que je n'offensasse pas Dieu , mon affection étoit excessive. Il me sembloit que je ne pouvois les quitter sans ingratitude , et je disois à ce bon Père que ,

puisque je ne péchois point en cela , je ne voyois pas pourquoi j'aurois dû les abandonner. Il m'ordonna de recommander la chose à Dieu , durant quelques jours , et de dire pour ce sujet l'hymne *Veni , Creator* , afin qu'il me donnât la lumière qui m'étoit nécessaire pour connoître ce que je devois faire.

Après avoir ensuite demeuré long-temps en oraison , et demandé à Dieu de m'assister pour le contenter en tout , je commençai cette hymne , et je me trouvai aussitôt dans un ravissement , qui me tira presque hors de moi - même , sans que j'en pusse douter , tant la chose étoit manifeste. Ce fut la première fois que Dieu me fit une si grande faveur , et j'entendis ces paroles : *Je ne veux plus que vous conversiez avec les hommes , mais seulement avec les Anges*. Ces paroles me furent dites dans le plus profond de mon ame ; et une chose si extraordinaire et qui m'étoit si nouvelle , me remplit d'un étrange étonnement et d'une merveilleuse crainte. Mais cette crainte étant passée , j'en ressentais une fort grande consolation.

Ces divines paroles produisirent un tel effet , que je n'ai jamais depuis su faire

amitié, ni liaison particulière, ni trouver de la consolation qu'avec ceux que je connoissois aimer Dieu, et s'efforcer de le servir; et quoiqu'ils fussent auparavant mes amis ou mes parens, je puis dire avec vérité qu'à moins que ce ne soit des personnes d'oraison, ce m'est une croix fort pénible que de converser avec eux. Notre-Seigneur me changea tellement le cœur dans ce moment, (car cela ne dura pas davantage, ce me semble,) et je me sentis si encouragée de renoncer à tout pour l'amour de lui, qu'il n'a plus été besoin de m'en renouveler le commandement; au lieu qu'auparavant, mon Confesseur me voyant si attachée à ces amitiés qui, bien qu'elles me parussent innocentes, m'étoient très-préjudiciables, il n'osoit, par prudence, m'ordonner absolument de les quitter, mais il attendoit que Dieu opérât en moi, comme il fit, ce grand changement, pour lequel j'avois inutilement fait tant d'efforts; et je crois que si l'on m'eût pressée davantage, j'aurois tout abandonné, parce que je ne croyois pas qu'il y eût du péril; mais alors Dieu rompit mes chaînes, et me donna la force d'exécuter ce que j'avois auparavant entrepris en vain. Je le

dis à mon Confesseur , je quittai tout de la manière qu'il me l'ordonna ; et une si grande résolution , si fidèlement exécutée , servit beaucoup aux personnes avec qui j'avois une communication particulière.

Que Dieu soit béni à jamais de m'avoir donné , en un moment , cette force que je n'avois pu acquérir en plusieurs années , quoique je me fisse , pour cela , une si grande violence , que ma santé s'en trouvoit extrêmement altérée. Mais il n'y a pas sujet de s'étonner que j'en sois venue à bout , sans aucune peine , lorsqu'il a plu à celui qui est tout-puissant , et qui règne absolument sur toutes les créatures , de me faire cette grace.

CHAPITRE XXV.

De la différence qu'il y a entre les paroles que Dieu dit à quelques âmes , et celles que notre entendement forme lui-même , et s' imagine venir de Dieu. Marques auxquelles on peut connoître cette différence et les tromperies du démon. Paroles que Dieu dit à la Sainte, dans un extrême trouble où elle étoit , et qui mirent , en cet instant , son esprit dans un tel calme , et lui donnèrent tant de courage , qu'elle n'appréhenda plus les démons.

De la différence des paroles de Dieu et de celles des hommes.

Je pense devoir dire ici quelle est cette manière de parler dont Dieu se sert envers les âmes ; et de quelle sorte elles l'entendent , afin que votre Révérence le comprenne , parce qu'elle verra dans la suite que depuis le jour que Notre-Seigneur me fit cette faveur , il continue très-souvent à me l'accorder. Ce sont des paroles très-distinctes , mais que nos oreilles corporelles sont incapables d'entendre , quoique l'âme les entende plus

clairement qu'elle ne pourroit le faire par leur entremise, et que, quelque résistance qu'elle y apportât, elle ne sauroit ne point les entendre. Lorsque, dans la manière ordinaire d'ouïr, nous ne voulons pas écouter ce l'on nous dit, nous pouvons nous boucher les oreilles, et nous distraire à autre chose, et ainsi ne rien comprendre au sens des paroles dont le son nous frappe. Mais dans cette autre manière dont Dieu parle à l'ame, quelque résistance que je fasse pour ne point l'écouter, il me contraint d'être très-attentive à ce qu'il me dit; et ainsi, quoique nous le voulions ou ne le voulions pas, il faut nécessairement que nous l'entendions, parce qu'il le veut, et qu'ayant un empire absolu sur nous, il nous est impossible de ne pas faire ce qu'il lui plaît. Je puis en parler par expérience; l'appréhension que j'avois qu'il y eût de l'illusion, m'ayant fait résister près de deux ans; et j'éprouve que les efforts que cette même crainte me fait encore faire quelquefois pour résister, me sont inutiles.

Je désirerois pouvoir faire entendre quelles sont les tromperies qu'il peut y avoir en cela, bien qu'il me semble qu'il

ne s'en rencontre point ou fort peu pour les personnes qui en ont l'expérience ; mais il faut que cette expérience soit grande. Et je voudrois aussi pouvoir faire connoître quelle est la différence qu'il y a entre ce qui procède du bon esprit , ou ce qui procède du mauvais , ou ce qui ne vient que d'une imagination que l'entendement se forme , comme cela peut arriver , ou si c'est l'esprit qui se parle à lui-même. J'avoue ne le savoir pas bien ; mais il m'a semblé encore aujourd'hui que cela peut être. Quant à ce qui vient de l'esprit de Dieu , il m'a été , en plusieurs rencontres , facile de le connoître à diverses marques , et , entr'autres , à ce que les choses qui m'avoient été dites deux ou trois ans auparavant , ont toutes été ponctuellement accomplies.

Il peut arriver , à mon avis , que lorsque l'on recommande quelque affaire à Dieu , avec grande affection et application , on se persuade d'entrevoir si cette affaire réussira ou ne réussira pas. Mais une personne à qui Dieu a parlé de la manière que j'ai dit , n'aura pas de peine à connoître l'extrême différence qui se rencontre entre ces divines paroles , et ce qu'elle s'imagine , quelque subtile que

soit la manière dont son entendement la trompe, sans avoir dessein de la tromper. Car, au lieu que, quand c'est Dieu qui parle, l'âme ne fait qu'écouter ce qu'il dit, l'entendement n'a garde d'écouter, lorsque c'est lui-même qui parle; et comme les paroles qu'il forme, quoique bien arrangées, ne procèdent que de son imagination, qui est obscurcie par tant de nuages, comment auroient-elles cette clarté et cette lumière qui éclate dans celles de Dieu? Aussi pouvons-nous, quand c'est notre entendement qui forme ces paroles, distraire notre imagination à autre chose, de même qu'une personne qui parle peut se taire; mais il n'est pas en notre pouvoir de le faire, lorsque c'est Dieu qui nous parle.

Il y a encore une autre marque, la plus évidente de toutes; c'est que les paroles qui procèdent de notre entendement ne produisent aucun effet; et qu'au contraire, quand c'est Dieu lui-même qui nous parle, elles sont toujours suivies des effets. Ainsi, lors même qu'il ne les emploie que pour nous reprendre de nos fautes, elles font à l'instant une telle impression dans notre âme, qu'elles l'attendrissent, l'illuminent, la réjouis-

sent , la disposent à tout entreprendre pour son service , et la mettent , plus promptement qu'on ne sauroit le croire , dans une tranquillité si admirable , qu'il semble que Dieu veuille lui faire connoître que son pouvoir n'a point de bornes , et que ses paroles sont des effets. Ainsi , il me paroît y avoir la même différence qui se trouve entre parler et écouter , à cause , comme je l'ai dit , que lorsque nous parlons c'est notre entendement qui arrange nos paroles , et qu'au contraire , quand on nous parle , nous n'avons qu'à écouter , sans aucun travail , ce l'on nous dit. Dans la première de ces deux sortes de paroles , nous ne saurions assurer si ce que nous disons est conforme à la vérité , parce que nous sommes alors comme des personnes à demi endormies ; mais , dans la seconde manière , les paroles que Dieu nous dit s'entendent si clairement , que l'on n'en perd pas une syllabe , quoique cela arrive quelquefois dans un temps que l'entendement et l'âme sont si troublés et si distraits , qu'ils ne pourroient former une seule pensée raisonnable ; et ces divines paroles font comprendre à l'âme de si grandes vérités , que , quelque recueillie

qu'elle fût en elle-même, elle seroit incapable de les concevoir; joint, comme je l'ai déjà dit, qu'elle se trouve toute changée dès la première de ces paroles, particulièrement s'il se rencontre qu'elle soit dans le ravissement; car ses puissances étant alors suspendues et n'agissant point, comment son imagination, qui est toute stupide, pourroit-elle se représenter et comprendre des choses auxquelles, auparavant, elle n'avoit jamais pensé, et dont, par conséquent, sa mémoire n'auroit pu conserver aucune image?

Il faut remarquer que, lorsque nous avons des visions, et que nous entendons ces divines paroles, ce n'est jamais, ce me semble, dans ce temps de ravissement que l'ame est unie à Dieu, parce qu'alors, comme je pense l'avoir dit dans la seconde manière d'arroser le jardin spirituel, l'entendement, la mémoire et la volonté, demeurant sans aucune action, et comme perdues, on ne sauroit, à mon avis, ni voir, ni écouter, ni entendre; et, durant ce temps qui est fort court, Dieu se rend tellement maître de l'ame, qu'il ne lui laisse, si je ne me trompe, aucune liberté d'agir. Mais quand, après

que ce peu de temps est passé , l'âme continue à demeurer dans le ravissement , c'est alors que je dis que ces puissances se trouvent en tel état, qu'encore qu'elles ne soient pas perdues , elles n'agissent presque point , et sont comme abîmées en Dieu , et incapables de raisonner. Il y a tant de moyens de connoître cette différence , qu'il est difficile que l'on s'y trompe souvent ; et j'ose même ajouter qu'une personne qui en a quelque expérience , le discernera clairement , parce que , outre plusieurs autres preuves que je pourrois en alléguer , les paroles qui ne procèdent que de notre entendement , ne produisent aucun effet , et l'âme les rejète , à cause que , ne les considérant que comme des rêveries de l'entendement , elle n'en tient non plus de compte que de ce que diroit un frénétique. Mais au contraire , nous écoutons ces paroles proférées de Dieu , comme si elles sortoient de la bouche d'une personne savante , sainte , et de grande autorité , que nous sommes assurés être incapable de mentir ; ce qui est même une comparaison trop basse , parce que ces paroles sont quelquefois accompagnées d'une telle majesté , que , sans considérer de

qui elles procèdent , nous ne saurions ne point trembler lorsqu'elles nous reprennent de nos fautes , et ne nous pas sentir embrasés d'amour lorsqu'elles nous témoignent de l'amour. Notre mémoire ne peut rien nous représenter qui leur soit comparable , et elles expriment en peu de mots , et nous font concevoir tant de sens si admirables , qu'il nous faudroit beaucoup de temps pour les dé mêler et les mettre en ordre ; ce qui montre que ces paroles surpassent de telle sorte notre capacité , qu'il nous est facile de voir qu'elles sont divines et non humaines.

J'estimerois inutile de m'arrêter davantage ici , parce que je ne crois pas qu'une personne qui en a l'expérience , puisse s'y tromper et tomber dans l'illusion , si elle ne se trompe volontairement elle-même. Il m'est souvent arrivé , qu'étant entré dans quelque doute de ce qui m'avoit été dit , non pas alors , cela étant impossible , mais après , et de penser que je pouvois m'être abusée , j'en ai vu depuis long-temps l'accomplissement. Et au lieu que ce qui procède de l'entendement , est comme un premier mouvement de la pensée qui passe et s'oublie ;

ceci est comme une chose subsistante, que Dieu imprime de telle sorte dans la mémoire, qu'elle ne sauroit s'en effacer, si ce n'est après un fort long-temps, et que ce fût seulement des paroles de tendresse et d'instruction. Car, quant à celles de prophétie, je ne crois pas qu'elles se puissent oublier; et il ne m'est jamais arrivé de les avoir oubliées, quoique j'aie fort peu de mémoire.

Je répète encore que si une personne ne prend plaisir à se tromper, en se persuadant qu'elle entend ce qu'elle n'entend pas, et que c'est Dieu qui lui parle, elle n'aura pas de peine à connoître que c'est elle-même qui se parle, et à sortir ainsi d'une tromperie où elle demeureroit durant toute sa vie. Mais, j'avoue ne pas comprendre comment elle y pourroit tomber, si elle avoit seulement entendu une fois Dieu lui parler; parce que quand c'est elle-même qui se parle, quoiqu'elle ne voulût rien écouter de ce qu'on lui diroit, soit par le désir de demeurer tranquille dans son oraison et la crainte d'y être troublée, ou par d'autres considérations, elle ne sauroit ne pas le connoître; à cause que son entendement a besoin de temps pour raisonner; au lieu que

quand c'est Dieu qui nous parle , il nous instruit en un moment , et nous fait comprendre des choses que nous ne pourrions concevoir et démêler en tout un mois , et dont quelques-unes sont si élevées , que nous en demeurons épouvantés. Je suis assurée que ceux qui en auront fait l'expérience , demeureront d'accord que je ne dis rien en cela qui ne soit vrai , et je remercie Dieu de la grace qu'il m'a faite de le pouvoir expliquer.

Je finirai , en disant , que lorsque c'est nous-mêmes qui parlons , nous le pouvons faire toutes les fois que nous le voulons et que nous sommes en oraison , en nous imaginant que l'on nous parle. Mais il n'en est pas de même , lorsque c'est véritablement Dieu qui nous parle , ainsi que je l'ai éprouvé ; puisque quelque désir que j'aie eu de l'entendre me parler , il s'est passé plusieurs jours sans que ce bonheur m'arrivât ; et que d'autres fois , lorsque je n'y pensais point , il m'a favorisée de cette grace. Que si quelqu'un pour tromper le monde , disoit qu'il auroit appris de Dieu ce qu'il se seroit dit à lui-même , il ne coûteroit guères d'y ajouter qu'il a entendu ces paroles avec ses oreilles corporelles ; et j'avoue sincè-

rement, que je n'avois jamais cru que l'on pût entendre d'une autre manière, jusqu'à ce que je l'eusse éprouvé, après avoir tant souffert.

Lorsque c'est une illusion du démon, non - seulement les paroles que nous entendons ne produisent pas de bons effets, mais elles en produisent de mauvais. Cela ne m'est arrivé que deux ou trois fois, et Dieu m'a aussitôt fait connoître la tromperie. Outre que l'ame demeure dans une grande sécheresse, elle se trouve aussi dans une inquiétude semblable à celle que j'ai souvent éprouvée en d'autres rencontres ; Notre-Seigneur ayant permis que j'aie eu des tentations et des travaux d'esprit de diverses sortes, et qui me tourmentent encore assez souvent, comme on le verra dans la suite. On ne sait d'où vient cette inquiétude dont je parle maintenant, et l'on sent seulement que l'ame y résiste, qu'elle s'en trouble et s'en afflige sans savoir pourquoi ; parce qu'encore que le démon pour se mieux cacher dans ces illusions, ne lui dise rien de bon, nous avons, ce me semble, quelque pressentiment qu'il y a en cela de la tromperie ; et le plaisir que ces paroles nous donnent, me paroît

très-différent de celui qu'on reçoit, lorsque c'est Dieu lui-même qui nous parle. Ainsi, cet ange de ténèbres ne peut, par ses fausses douceurs, tromper ceux qui ont goûté la véritable douceur qui se rencontre dans ces paroles de Dieu, parce qu'au lieu qu'elles font une très-forte impression dans notre ame, et la comblent d'une joie également tranquille, permanente et agréable, ces autres paroles dont le démon est l'auteur ne produisent que de foibles mouvemens de dévotion, qui semblables à de petites fleurs que le premier vent des persécutions emporte, ne méritent pas de porter le nom de dévotion ; puisqu'encore que ce soient de bons commencemens et de bons sentimens, ils sont incapables de nous donner la lumière nécessaire pour discerner ce qui procède du bon ou du mauvais esprit. C'est ce qui nous oblige toujours de marcher avec une grande retenue, parce que ceux qui n'ont pas passé plus avant dans l'oraison, pourroient facilement être trompés par de telles visions et révélations. Pour moi, je n'ai point eu de celles qui sont véritables, qu'après que Dieu, par sa seule bonté, m'eût donné l'oraison d'union,

si ce n'est la première fois que JÉSUS-CHRIST m'apparut, il y a plusieurs années, ainsi que je l'ai dit : et plutôt à sa divine Majesté que j'eusse compris dès-lors, comme je l'ai compris depuis, que cette vision étoit véritable ; j'en aurois tiré sans doute un grand avantage ; mais quant à celles dont le démon est l'auteur, elles ne laissent dans l'ame que de l'effroi et un grand dégoût.

Je tiens pour certain que Dieu ne permettra jamais que le diable trompe une personne, qui sans se confier à elle-même, est si ferme dans la foi, qu'elle sent bien qu'elle souffriroit plutôt mille morts, que de s'en départir en la moindre chose, parce que l'amour que Dieu lui donne pour cette foi la rend si vive, si forte, et si immuablement attachée à celle de la sainte Eglise, qu'établissant ses vertus sur elle, comme sur un fondement immobile, toutes les révélations imaginables, quand même elle verroit les cieux ouverts, seroient incapables de l'ébranler dans le plus petit article de sa créance. Que si l'ame hésite quelquefois en cela, et s'amuse à raisonner ainsi en elle-même : si c'est Dieu qui me dit ceci, il pourroit être aussi véritable que ce

qu'il a dit aux Saints ; cette pensée viendrait du démon qui commenceroit à la tenter par un premier mouvement ; et ce seroit un très-grand mal si elle s'y arrêtoit ; mais je ne saurois croire que l'on tombe dans ces premiers mouvemens, quand on a la force que Dieu donne à ceux qu'il favorise de ses graces ; et je suis même persuadée que tous les démons ensemble leur seroient peu redoutables , lorsqu'il s'agiroit de soutenir la moindre des vérités que l'Eglise nous enseigne. Que si l'ame , après même qu'elle a eu ces visions , ne se sent pas avoir cette dévotion et cette force , elle ne doit point s'y assurer , puisqu'encore qu'elle ne connoisse pas à l'instant le mal qu'elles seroient capables de lui causer , non-seulement il seroit grand , mais il pourroit encore croître ; et je sais par expérience , qu'il ne faut se persuader qu'une chose vient de l'esprit de Dieu , qu'autant qu'elle se trouve conforme à l'Ecriture sainte. A moins que cela , il me semble , s'il m'est permis d'user de cette comparaison , que je me tiendrois plus assurée que ces visions viendroient du démon , que je ne le suis maintenant , que celles que j'ai eues viennent de Dieu , quelque

certitude que j'en aie. Car les visions qui viennent du démon se connoissent à des marques si visibles , que quand tout le monde ensemble m'assureroit qu'elles viennent de Dieu , je n'y ajouterois point de foi. Ces marques sont , que l'ame se trouve aussitôt dénuée de toute vertu , dans le dégoût , dans le trouble , et incapable de rien faire de bon , parce qu'encore que le démon paroisse lui donner de bons désirs , ils sont si foibles , son humilité est si fausse , et son inquiétude est si grande , qu'elle ne goûte ni douceur ni suavité ; ce que ceux qui ont éprouvé les effets tout contraires que l'esprit de de Dieu produit , comprendront , à mon avis , facilement.

Néanmoins , comme le diable peut nous tendre plusieurs pièges , et qu'ainsi nous avons toujours sujet de craindre , nous devons sans cesse nous tenir sur nos gardes , et prendre pour guide un directeur vertueux et capable , à qui nous donnions une entière connoissance du fond de notre ame. Par ce moyen nous vivrons en assurance , quoiqu'avec tout cela , ces craintes démesurées n'aient pas laissé de me faire , aussi bien qu'à d'autres , beaucoup de mal.

Outre mon Directeur, à qui seul je déclarois mes plus intimes sentimens, il y avoit quatre ou cinq grands serviteurs de Dieu avec qui je communiquois quand il me l'ordonnoit, et j'avois, avec raison, une grande confiance en eux. Comme ils avoient tous beaucoup d'affection pour moi, et appréhendoient que je ne fusse trompée par le démon, ce que je ne craignois pas moins qu'eux hors de l'oraison, mais non pas dans l'oraison, parce qu'alors Dieu me rassuroit; ils s'assemblèrent pour délibérer sur ce sujet, et ensuite de leur conférence, mon Confesseur me dit qu'ils croyoient tous que ces douceurs que j'éprouvois dans l'oraison, étoient des illusions du démon; qu'ainsi, ils étoient d'avis que je ne communiasse pas si souvent, et que j'évitasse le plus que je pourrois la solitude. J'étois naturellement si peureuse, que souvent même durant le jour, je n'osois demeurer seule dans une chambre, et ce mal de cœur dont j'étois travaillée y contribuoit encore. Voyant donc que tant de personnes savantes, et incomparablement meilleures que moi, étoient de ce sentiment, que je ne pouvois néanmoins y entrer, j'en eus un très-grand scrupule, parce qu'il

me sembloit que c'étoit manquer d'humilité , de ne pas me rendre à leur avis. Ainsi , je fis tous mes efforts pour les croire ; je me représentai pour cela tout ce que j'avois fait de mal en ma vie , et passai plusieurs jours sans communier et sans demeurer en solitude , quoique ce fût toute ma consolation ; parce que je n'avois personne avec qui communiquer , chacun étant contre moi. Les uns traitoient ce que je disois d'imagination et de rêveries que je me mettois dans la tête ; d'autres avertissoient mon Confesseur de ne pas ajouter foi à mes paroles ; et d'autres assuroient hardiment qu'il y avoit de l'illusion. Lui seul me consolait ; car , bien qu'il suivît leur avis pour m'éprouver , ainsi que je l'ai su depuis , il me disoit qu'encore que ce fût le démon , je n'avois rien à appréhender de ses artifices , puisqu'ils ne me faisoient point tomber dans le péché ; qu'il seroit enfin contraint de me laisser en repos , et que je n'avois qu'à le demander instantamment à Dieu. Ce bon Père , et toutes les personnes qu'il confessoit , comme ainsi plusieurs autres , prioient beaucoup pour moi ; et toutes leurs oraisons et les miennes , ne tendoient qu'à obtenir de

sa divine Majesté qu'il lui plût de me conduire par un autre chemin ; ce qui dura sans discontinuation , ce me semble , pendant deux ans.

Pendant ce temps je ne pouvois me consoler , lorsque je pensois que c'étoit le démon qui me parloit si souvent. Car , encore que je ne me retirasse plus dans la solitude pour prier , Notre-Seigneur ne laissoit pas de me faire recueillir , au milieu même des conversations où je me trouvois , de me dire ce qu'il lui plaisoit , et de me contraindre de l'entendre , quelque résistance que j'y apportasse ; mais n'y ayant une seule personne avec qui je pusse me soulager de mes peines , je ne pouvois ni prier ni lire. Ainsi , je me trouvois souvent dans un tel accablement , et si troublée de la crainte d'être trompée par le démon , que je ne savois plus que devenir.

Un jour que j'étois plus tourmentée que je ne l'avois encore été , je passai de l'Eglise dans un oratoire , et j'y demeurai quatre ou cinq heures en tel état , que ne recevant aucune consolation ni du côté du ciel ni de celui de la terre , je me trouvois comme abîmée , dans l'appréhension de mille périls. « O Dieu de mon
« ame ,

« ame ! il paroît bien que vous êtes l'ami
 « véritable ; qu'étant tout-puissant , vous
 « pouvez tout ce que vous voulez , et
 « que vous ne cessez jamais de vouloir
 « tout ce que nous pouvons souhaiter ,
 « pourvu que nous ne cessions point de
 « vouloir tout ce que vous voulez. Sou-
 « verain maître de l'univers , que toutes
 « les créatures vous bénissent : eh ! qui
 « me donnera une voix assez forte pour
 « faire entendre , jusqu'aux extrémités
 « du monde , combien vous êtes fidèle
 « à ceux qui ont le bonheur d'être aimés
 « de vous ! Tout ce qui est ici-bas peut
 « nous manquer ; mais vous , Seigneur,
 « vous ne nous manquez jamais. Qu'est-
 « ce que ce peu que vous permettez que
 « souffrent ceux qui vous aiment ? et
 « quelles délices sont comparables à
 « celles que vous leur faites éprouver ?
 « O qu'heureux et plus heureux qu'on
 « ne sauroit dire , seroit celui qui n'au-
 « roit jamais aimé que vous ! Il me pa-
 « roît , mon Dieu , que vous ne traitez
 « avec rigueur ceux qui vous aiment ,
 « que pour leur faire mieux comprendre
 « dans l'excès de leurs souffrances , quel
 « est l'excès de votre amour. O mon
 « Sauveur ! que n'ai-je assez d'esprit ,

« assez de science , et assez d'éloquence
« pour pouvoir exprimer , aussi bien que
« je le comprends , quelles sont les mer-
« veilles de vos œuvres. Tout me manque
« pour cela , mon Dieu ; mais ma conso-
« lation est que , pourvu que vous ne
« m'abandonniez point , je ne vous aban-
« donnerai jamais. Que tous les savans
« s'élèvent donc tant qu'ils voudront
« contre moi ; que toutes les créatures
« me persécutent , et que tous les démons
« joints ensemble m'attaquent , rien ne
« sera capable de m'étonner , pourvu
« que vous continuiez de m'assister , parce
« que j'ai éprouvé combien toutes ces
« peines sont avantageuses à ceux qui
« ne mettent leur confiance qu'en vous
« seul. »

Lorsque j'étois dans l'extrémité d'affliction que je viens de dire , et que je n'avois point encore eu de visions , ces paroles que j'entendis furent seules suffisantes pour remettre mon ame dans la tranquillité et dans le calme : *N'ayez point de peur , ma fille ; je ne vous abandonnerai jamais : n'appréhendez rien.*

Il me sembloit , avant d'avoir entendu ces divines paroles , que l'on n'auroit pu me tirer d'une si étrange peine , quelque

temps et quelques efforts que l'on y eût employés ; mais ce peu de mots calmèrent , en un moment , de telle sorte mon esprit , et me donnèrent tant de force ; d'assurance , de repos et de lumière , que je me trouvai toute une autre personne ; et quand tout le monde ensemble auroit voulu me faire croire que ces paroles n'étoient pas de Dieu , j'aurois hardiment soutenu le contraire , et j'en serois toujours demeurée très-persuadée.

« Jusqu'à quel excès , Seigneur , va
« votre bonté , et cette puissance sans
« bornes , qui vous rend facile ce qui
« paroît être le plus impossible ! Vous
« ne vous contentez pas de proposer des
« remèdes pour guérir les blessures que
« le péché fait dans nos ames , mais vous
« les guérissez en effet ; vos paroles sont
« des actions ; et je ne puis assez admirer
« de quelle sorte vous fortifiez notre foi ,
« et augmentez notre amour pour vous.
« Cela m'a fait souvenir cent fois du
« calme que vous rendîtes à la mer en
« tancant les vents qui avoient excité
« une si violente tempête ; et je disois
« en moi-même : Quel doit-être celui à
« qui toutes les puissances de mon ame
« obéissent ainsi sans résistance , qui

« dissipe en un instant , par l'éclat de sa
« lumière , des ténèbres si épaisses ; qui
« attendrit un cœur qui paroissoit être
« de marbre , et qui , par une agréable
« pluie de larmes , arrose une terre si
« aride qu'elle sembloit devoir toujours
« demeurer dans la sécheresse ? Quel est
« celui qui nous donne de si saints désirs ,
« et nous inspire tant de courage ? Il
« m'est arrivé souvent d'avoir ces pen-
« sées : Que puis-je appréhender ? et qui
« sera capable de me faire peur ? mon
« seul désir est de servir Dieu ; je ne
« souhaite autre chose que de lui plaire ,
« et je mets , dans l'accomplissement de
« sa volonté , toute ma joie , tout mon
« repos et tout mon bonheur. Si donc le
« Seigneur est tout-puissant , et que les
« démons sont ses esclaves , comme je ne
« saurois en douter , puisque la foi m'en
« assure , quel mal ces malheureux
« esprits sauroient-ils me faire étant , ainsi
« que je le suis , servante de ce souverain
« Monarque ? et quand j'aurois à com-
« battre tout l'enfer ensemble , quel sujet
« aurois-je de craindre ? »

Je prenois ensuite une croix , et je
sentais que Dieu me donnoit tant de
courage , que je me trouvois si changée ,

et que j'appréhendois si peu ces esprits de ténèbres ; que , ne mettant point en doute de pouvoir les vaincre sans peine par la force que me donnoit cette croix , je disois : Venez tous , maintenant , je vous attends de pied ferme ; et étant , comme je le suis , une humble servante du Dieu tout-puissant , je veux voir quel mal vous pourrez me faire.

Il me parut depuis que véritablement ces malheureux esprits me craignoient ; et , au contraire , je les craignois si peu , et je demeurai si tranquille , que toutes mes appréhensions s'évanouirent. Ainsi , lorsqu'ils m'ont apparu , comme cela est arrivé quelquefois , ainsi qu'on le verra dans la suite , je leur faisais peur , et ils ne m'en faisoient point , parce que Dieu m'a donné un tel avantage sur eux , que je ne les considère que comme des mouches. Je les trouve lâches , timides , et sans force contre ceux qui les méprisent. Ils n'attaquent que les personnes qui les appréhendent , ou que ceux des serviteurs de Dieu qu'il leur permet de tenter pour éprouver leur vertu , et augmenter leur sainteté. Je prie sa divine Majesté de nous faire la grace de ne craindre que ce qu'il faut véritablement craindre ;

et d'être bien persuadés de cette vérité ; qu'un seul péché véniel peut nous faire plus de mal que tout l'enfer ensemble ne peut nous en faire. Ces mortels ennemis de notre salut ne nous épouvantent que par la prise que nous leur donnons sur nous par notre attachement aux biens, aux honneurs et aux plaisirs ; mais , nous voyant alors conspirer notre propre perte , par l'aveuglement qui nous fait aimer ce que nous devrions avoir en horreur , ils se joignent à nous contre nous-mêmes , se servent , pour nous vaincre , des armes que nous leur mettons entre les mains , au lieu de nous en servir pour les combattre , et c'est de là que vient tout notre malheur. Que si , au contraire , par amour pour Dieu , nous méprisions ces faux biens , ces vains honneurs , et ces dangereux plaisirs , et qu'un véritable désir de le servir nous fît embrasser sa croix pour marcher dans le chemin de la vérité ; ces esprits de mensonge , que l'on peut dire être le mensonge même , et qui n'appréhendent rien tant que la vérité , s'enfueroient bientôt , parce qu'ils ne peuvent avoir de commerce avec ceux qui l'aiment. Mais lorsqu'ils voient que notre entendement

est obscurci , ils travaillent adroitement à l'obscurcir encore davantage , ils nous aident à nous aveugler , et , ne nous considérant que comme des enfans , lorsqu'ils nous voient mettre toute notre satisfaction et notre plaisir dans des choses aussi vaines que sont celles de ce monde , ils nous traitent comme des enfans , et n'ont garde d'appréhender d'en venir souvent aux mains avec nous.

Dieu veuille que je ne sois pas moi-même du nombre de ces enfans , et me faire , au contraire , la grace de connoître ce qui mérite de passer pour un véritable bien , un véritable honneur , et un véritable plaisir. Je ne comprends rien à ces craintes qui nous font proférer le nom du diable , au lieu du nom de Dieu , qui le fait trembler : car , ne savons-nous pas qu'il ne peut rien faire que par sa permission ? et j'avoue que j'appréhende davantage ceux qui craignent le diable , que le diable même , parce que , quant à lui , il ne sauroit me faire de mal ; au lieu que les autres , et particulièrement les Confesseurs , donnent des peines incroyables , comme je l'ai éprouvé durant quel-

ques années , et j'en ai souffert de si grandes , que je ne comprends pas maintenant comment j'ai pu y résister. Que Notre-Seigneur soit béni à jamais de m'en avoir délivrée. Ainsi soit-il.

FIN DU TOME PREMIER.



TABLE DES CHAPITRES
DE LA VIE
DE SAINTE THÉRÈSE,
CONTENUS DANS LE TOME PREMIER.

<i>Avertissement.</i>	Page 0
<i>BULLE de la canonisation de sainte Thérèse.</i>	
<i>AVANT-PROPOS DE LA SAINTE.</i>	I
<i>CHAPITRE PREMIER. Vertus du père et de la</i>	
<i>mère de la Sainte. Soin qu'ils prenoient</i>	
<i>de l'éducation de leurs enfans. La Sainte</i>	
<i>n'étant âgée que de six ou sept ans , entre</i>	
<i>avec un de ses frères dans le désir de souffrir</i>	
<i>le martyre.</i>	
	3
<i>II. Préjudice que reçut la Sainte de la conver-</i>	
<i>sation d'une de ses parentes. Combien il im-</i>	
<i>porte de ne fréquenter que des personnes</i>	
<i>vertueuses. On la met en pension dans un</i>	
<i>monastère.</i>	
	9
<i>III. Grands avantages que tire la Sainte des</i>	
<i>entretiens d'une excellente Religieuse , sous</i>	
<i>la conduite de laquelle elle étoit avec les</i>	
<i>autres pensionnaires. Elle commence à con-</i>	
<i>cevoir un foible désir d'être Religieuse. Une</i>	
<i>grande maladie la contraint de retourner</i>	
<i>chez son père. Elle passe chez un de ses</i>	
<i>oncles qui étoit très-vertueux ; et ensuite du</i>	

peu de séjour qu'elle y fit , elle se résout à être Religieuse. Page 19

IV. La Sainte prend l'habit de Religieuse , et sent en même temps un très-grand changement en elle. Elle retombe dans une si grande maladie , que son père est obligé de la faire sortir du monastère pour la faire traiter. Celui de ses oncles dont il a été ci-devant parlé , lui donne un livre qui lui sert beaucoup pour lui apprendre à faire oraison ; et elle commence à entrer dans l'oraison de quiétude et même d'union , mais sans la connaître. Besoin qu'elle eut durant plusieurs années d'avoir un livre pour pouvoir se recueillir dans l'oraison. 23

V. Préjudice que la Sainte dit avoir toujours reçu des demi-savans. Dieu se sert d'elle pour retirer son Confesseur d'un grand péril. La maladie de la Sainte la réduit en tel état qu'on la crut morte. 39

VI. Extrémité où la Sainte se trouve encore après cette merveilleuse foiblesse. Elle se fait remener dans son monastère , et demeure percluse durant trois ans. Patience avec laquelle elle souffre tous ses maux. Ses dispositions intérieures. Elle a recours à saint Joseph , et recouvre la santé par son intercession. Grandes louanges de ce Saint. 54

VII. La Sainte , après être guérie , se rengage en des conversations dangereuses , et par une fausse humilité n'ose plus continuer à faire oraison. Combien la clôture est néces-

saire dans les monastères de femmes , et quel mal c'est de mettre des filles dans les maisons non réformées. JÉSUS-CHRIST apparoît à la Sainte avec un visage sévère. Elle engage son père à faire oraison. Il y fait un grand progrès ; et meurt saintement. La Sainte sort de son monastère pour l'assister. Un Religieux Dominicain la porte à rentrer dans l'exercice de l'oraison. Combat qui se passoit en elle-même , parce qu'elle n'étoit pas encore détachée de ces conversations inutiles et dangereuses. Quelle peine c'est à une ame qui aime Dieu de recevoir de lui des faveurs au lieu de châtimens , lorsqu'elle l'offense encore ; et combien grand est le besoin de communiquer avec des personnes vertueuses , pour se fortifier dans ses bonnes résolutions. Page 67.

VIII. Combien la Sainte souffrit durant dix-huit ans , de sentir son cœur partagé entre Dieu et le monde. Elle exhorte à ne discontinuer jamais de faire oraison , quelque peine que l'on y ait , et dit qu'en certain temps elle en avoit eu de très-grandes. 94.

IX. Impression qu'une image de JÉSUS-CHRIST tout couvert de plaies fit dans l'esprit de la Sainte. Avantages qu'elle tiroit de se représenter qu'elle l'accompagnoit dans la solitude , et de la lecture des confessions de saint Augustin. Qu'elle n'a jamais osé demander à Dieu des consolations. 109.

X. Manière dont la Sainte étoit persuadée de

la présence de JÉSUS-CHRIST dans elle. Des joies qui se rencontrent dans l'oraison. Que c'est une fausse humilité de ne pas demeurer d'accord des graces dont Dieu nous favorise. 118

XI. *L'oraison n'est autre chose que le chemin pour arriver à devenir heureusement esclave de l'amour de Dieu ; mais souvent lorsque l'on croit avoir entièrement renoncé à tout , il se trouve que l'on y est encore attaché. Celui qui commence à faire oraison doit s'imaginer que son ame est un jardin qu'il entreprend de cultiver. Quatre manières de l'arroser par l'oraison , dont la première est comme tirer de l'eau d'un puits avec grande peine. La seconde , d'en tirer avec une machine. La troisième , d'en tirer d'un ruisseau par des rigoles. La quatrième , de le voir arroser par de la pluie qui tombe du ciel. Et la Sainte traite dans ce chapitre de la première de ces quatre manières d'oraison , qui est la mentale , et dit qu'il faut bien se garder de s'étonner des sécheresses qui s'y rencontrent , et de quelle manière on doit alors se conduire.* 131

XII. *La Sainte continue à parler de l'oraison mentale. Elle dit qu'il faut bien se garder de prétendre à un état plus élevé , si Dieu lui-même ne nous y élève ; et rapporte comme il la rendit en un moment capable de faire connoître à ses Confesseurs les graces dont il la favorisoit.* 151

- XIII. *Divers avis très-utiles pour ceux qui commencent à vouloir faire oraison , afin de se garantir des pièges que le demon leur tend pour les empêcher de s'avancer. Combien il importe de communiquer avec des personnes savantes , et d'avoir un bon Directeur.* Page 161
- XIV. *De l'oraison de quiétude ou de recueillement , qui est la seconde sorte d'oraison que la Sainte compare à la seconde manière d'arroser ce jardin spirituel , par le moyen d'une machine qui tire de l'eau avec une roue.* 184
- XV. *La Sainte continue à traiter de l'oraison de quiétude ou de recueillement , et donne d'excellens avis sur ce sujet.* 197
- XVI. *De l'oraison d'union , qui est la troisième sorte d'oraison que la Sainte compare à la troisième manière d'arroser un jardin , par des rigoles d'une eau vive , tirée d'un ruisseau ou d'une fontaine.* 216
- XVII. *La Sainte continue à parler dans ce chapitre de l'oraison d'union.* 227
- XVIII. *De la quatrième sorte d'oraison , qui est l'oraison de ravissement ou d'extase , ou d'élévation et transport d'esprit , qui sont des termes différens pour exprimer une même chose , et, que la Sainte compare à la quatrième manière dont un jardin se trouve arrosé par une abondante pluie qui tombe du ciel.* 237
- XIX. *La Sainte continue à traiter dans ce*

- chapitre de l'oraison de ravissement où d'extase , parle des effets qu'elle opère en l'ame , et exhorte encore à ne jamais discontinuer , pour quelque causé que ce soit , de faire oraison.* Page 252
- XX.** *De la différence qu'il y a entre l'oraison d'union et celle de ravissement , et des merveilleux effets que produit cette dernière.* 273
- XXI.** *La Sainte continue et achève de traiter dans ce chapitre de la quatrième manière d'oraison , qui est le ravissement , et des effets qu'elle produit dans les ames.* 303
- XXII.** *Qu'il ne faut pas porter notre esprit à une contemplation trop élevée , si Dieu même ne l'y porte. Erreur où la Sainte dit qu'elle avoit été , de n'oser envisager l'humanité de JÉSUS-CHRIST , dans la créance que ce lui étoit un obstacle pour arriver à une oraison plus sublime.* 307
- XXIII.** *La Sainte reprend le discours de la suite de sa vie. Avantage qu'elle reçoit des excellens avis d'un gentilhomme de très-grande vertu , et de la conduite d'un Père de la compagnie de JÉSUS , à qui elle fit une confession générale.* 340
- XXIV.** *La Sainte ayant , par le conseil de son Confesseur , demandé à Dieu dans l'oraison , de l'assister pour le contenter en tout , elle tombe en extase. Dieu lui parle pour la première fois , et lui change en un moment tellement le cœur , qu'elle se détache de toutes les affections , qui bien qu'elles lui parussent innocentes , lui étoient fort préjudiciables.* 358

XXV. *De la différence qu'il y a entre les paroles que Dieu dit à quelques ames, et celles que notre entendement forme lui-même, et s' imagine venir de Dieu. Marques auxquelles on peut connoître cette différence et les tromperies du démon. Paroles que Dieu dit à la Sainte dans un extrême trouble où elle étoit, et qui mirent en cet instant son esprit dans un tel calme, et lui donnèrent tant de courage, qu'elle n'appréhenda plus les démons.* 367

FIN DE LA TABLE.



De l'Imprimerie de BRUNET, place St.-Jean, n.º 3.

MAG 2003566



